

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, April 8, 2024

The Standing Senate Committee on Official Languages met with videoconference this day at 5:04 p.m. [ET] to study matters relating to the application of the Official Languages Act within those institutions subject to the Act and to study matters relating to minority-language health services.

Senator Rose-May Poirier (*Deputy Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Deputy Chair: I am Rose-May Poirier, a senator from New Brunswick and deputy chair of the Standing Senate Committee on Official Languages.

Before we begin, I would like to ask committee members participating in today's meeting to introduce themselves, starting on my left.

Senator Moncion: Lucie Moncion from Ontario.

Senator Dalphond: Pierre Dalphond from Quebec.

Senator Clement: Senator Bernadette Clement from Ontario.

Senator Mégie: Marie-Françoise Mégie from Quebec.

Senator Mockler: Percy Mockler from New Brunswick.

Senator Aucoin: Réjean Aucoin from Nova Scotia.

[*English*]

The Deputy Chair: I wish to welcome all of the viewers across country who may be watching us today. Tonight, we begin our meeting with our new study on the impact of the cap on international student study permits for French language post-secondary institutions outside of Canada.

[*Translation*]

For our first panel, we welcome here with us today Martin Normand, Director, Strategic Research and International Relations, Association des collèges et universités de la francophonie canadienne; Jacques Frémont, President and Vice-Chancellor, University of Ottawa; and Pierre Zundel, President and CEO, New Brunswick Community College.

We also wish to welcome those joining us via videoconference. Unfortunately, we are experiencing some

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 8 avril 2024

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 h 4 (HE), avec vidéoconférence, pour étudier l'application de la Loi sur les langues officielles ainsi que des règlements et instructions en découlant, au sein des institutions assujetties à la loi, et pour étudier les services de santé dans la langue de la minorité.

La sénatrice Rose-May Poirier (*vice-présidente*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La vice-présidente : Je m'appelle Rose-May Poirier, sénatrice du Nouveau-Brunswick, et je suis vice-présidente du Comité sénatorial permanent des langues officielles.

Avant de commencer, j'inviterais les membres du comité présents aujourd'hui à se présenter, en commençant par ma gauche.

La sénatrice Moncion : Lucie Moncion, de l'Ontario.

Le sénateur Dalphond : Pierre Dalphond, du Québec.

La sénatrice Clement : Sénatrice Bernadette Clement, de l'Ontario.

La sénatrice Mégie : Marie-Françoise Mégie, du Québec.

Le sénateur Mockler : Percy Mockler, du Nouveau-Brunswick.

Le sénateur Aucoin : Réjean Aucoin, de la Nouvelle-Écosse.

[*Traduction*]

La vice-présidente : J'aimerais souhaiter la bienvenue à tous les Canadiens qui nous regardent aujourd'hui. Ce soir, nous commençons la réunion avec la nouvelle étude sur l'impact du plafonnement des permis d'études sur les établissements postsecondaires francophones à l'extérieur du Québec.

[*Français*]

Pour notre premier groupe de témoins, nous accueillons en présentiel Martin Normand, directeur, Recherche stratégique et relations internationales, Association des collèges et universités de la francophonie canadienne, Jacques Frémont, recteur et vice-chancelier de l'Université d'Ottawa et Pierre Zundel, président et chef de la direction du Collège communautaire du Nouveau-Brunswick

Nous souhaitons aussi la bienvenue à ceux qui se joignent à nous par vidéoconférence. Malheureusement, nous éprouvons

difficulties with the sound of Sophie Bouffard, President of the Université de Saint-Boniface, who will join us as soon as the problem is resolved.

We also welcome Allister Surette, President and Vice-Chancellor of Université Sainte-Anne.

Thank you for accepting our invitation and welcome. We're ready for your opening remarks, which will be followed by questions from the senators. The floor is yours, Mr. Normand. You each have five minutes for your statements.

Martin Normand, Director, Strategic Research and International Relations, Association des collèges et universités de la francophonie canadienne: Thank you, Deputy Chair. On January 22, 2024, Immigration, Refugees and Citizenship Canada, or IRCC, announced the implementation of a national cap on study permit applications for a period of two years. IRCC has capped the number of applications that will be processed in 2024 at 606,250 with an approval target of 360,000, so that there is zero net growth in terms of the number of valid permits.

Today, the ACUFC wishes to reiterate that it is extremely concerned about this cap, as are its members. We believe that IRCC erred in setting this cap by failing to take into consideration the new commitments incumbent upon federal institutions under the modernized version of the Official Languages Act.

In September 2023, it was estimated that 12,000 international students were studying at ACUFC member institutions, which represents approximately 30% of the total client base. According to IRCC data, it is estimated that, for the September 2022 school year, less than 2% of the total number of study permits granted in Canada were given to people who wanted to study at ACUFC member institutions.

The presence of these students generates significant economic spinoffs, but it is also vital to francophone communities. For example, these students meet various labour market needs while they are in school. They can also get postgraduate work permits to gain more Canadian work experience. Then, they can decide to apply to transition to permanent residency. According to a 2020 study, nearly 90% of international students in our network of institutions wanted to stay in Canada after finishing school. This success proves that IRCC should be relying on our institutions when setting its new, more ambitious francophone immigration targets.

Let's come back to the act. IRCC did not take any positive measures before announcing a national cap to avoid or mitigate the direct negative impacts under subsection 41(7) of the act. In

quelques difficultés avec le son de Sophie Bouffard, rectrice de l'Université de Saint-Boniface, qui se joindra à nous dès que le problème sera réglé.

Nous accueillons également Allister Surette, recteur et vice-chancelier de l'Université Sainte-Anne.

Merci d'avoir accepté notre invitation et bienvenue parmi nous. Nous sommes prêts à entendre les remarques préliminaires de chacun d'entre vous. Elles seront suivies d'une période de questions des sénateurs et sénatrices. La parole est à vous, monsieur Normand. Vous avez cinq minutes chacun pour vos déclarations.

Martin Normand, directeur, Recherche stratégique et relations internationales, Association des collèges et universités de la francophonie canadienne : Merci, madame la vice-présidente. Le 22 janvier 2024, Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada (IRCC) a annoncé la mise en place d'un plafond national de réception des demandes de permis d'études pour une période de deux ans. IRCC fixe à 606 250 le nombre de demandes de permis d'études qui seront traitées en 2024. Ainsi, IRCC vise à approuver 360 000 permis d'études en 2024, pour atteindre une croissance nette nulle du nombre de permis valides.

L'ACUFC réitère aujourd'hui sa vive inquiétude et celle de ses membres à l'égard de ce plafond. Nous alléguons qu'IRCC a erré en fixant ce plafond en négligeant de prendre en considération les nouveaux engagements qui incombent aux institutions fédérales en vertu de la version modernisée de la Loi sur les langues officielles.

En septembre 2023, on estime que 12 000 étudiantes et étudiants provenant de l'international étudiaient chez les membres de l'ACUFC, ce qui représente environ 30 % de la clientèle totale. Selon des données d'IRCC, on estime que, pour la rentrée de septembre 2022, moins de 2 % du nombre total de permis d'études octroyés au Canada l'ont été à des personnes qui souhaitaient étudier chez ces mêmes membres.

La présence de ces étudiantes et étudiants entraîne des retombées économiques importantes, mais est aussi primordiale au sein des communautés francophones. Par exemple, cette clientèle comble des besoins variés en main-d'œuvre pendant ses études. Elle peut obtenir un permis de travail postdiplôme pour parfaire ses expériences de travail canadiennes. Puis, elle peut décider de faire une demande de transition vers la résidence permanente. Selon une étude menée en 2020, près de 90 % des étudiantes et étudiants de l'étranger dans notre réseau d'établissements souhaitent rester au Canada à la fin de leurs études. Ce succès illustre bien combien IRCC doit compter sur nos établissements pour atteindre ses nouvelles cibles plus ambitieuses en matière d'immigration francophone.

Revenons à la loi. IRCC n'a pas pris de mesures positives en amont de son annonce d'un plafond national pour en éviter ou en atténuer les impacts négatifs directs, comme on l'indique au

fact, the department offloaded its responsibilities regarding the development of francophone communities and created a disturbing precedent by leaving it up to the provinces and territories to decide how their allocation of students will be distributed among the designated institutions. Over the past few weeks, IRCC has been alluding to future measures and a pilot project to minimize the impact of the cap on our network of institutions. However, such measures have yet to be introduced, and it is becoming increasingly unlikely that they will have any real impact on the September 2024 school year, as they were supposed to.

Section 3.1 states that substantive equality is the norm for language rights. Federal institutions must therefore take into account the specific needs and distinct reality of language minority communities and develop positive measures to that effect. The cap was established taking into account the national average acceptance rate for the study permits, which is around 60%.

The cap was not aligned with the average acceptance rate at francophone and bilingual institutions, which is around 30%. This is inconsistent with substantive equality.

Let us not forget that the federal government made a commitment in the legislation to strengthen opportunities for francophone minorities to have high-quality learning experiences in their own language and to protect and promote the presence of strong institutions that serve these minorities. What is more, the policy on francophone immigration calls for an increased number of study permits issued to our members compared to 2023 numbers, a stark contradiction with the cap.

To that end, a truly positive measure in the spirit of the Official Languages Act would have been to make those who want to study French outside of Quebec a cohort exempt from the cap from the minute it was announced. On several occasions we also presented other solutions to prevent a negative impact on ACUFC members. We are collectively playing catch-up to repair the harm caused by the initial announcement.

For all these reasons, we are making two recommendations: that Immigration, Refugees and Citizenship Canada announce, as soon as possible, positive measures to repair the harm caused to the post-secondary institutions in a francophone minority context by the announcement of a national cap on receiving applications for study permits, and that the Treasury Board of Canada Secretariat quickly develop clear instructions on the parameters for implementing the new requirements in the Official Languages Act.

paragraphe 41(7) de la loi. De fait, le ministère s'est délesté de ses responsabilités à l'égard de l'épanouissement des communautés francophones et a créé un précédent inquiétant en attribuant aux provinces et territoires la répartition de leurs allocations entre les établissements désignés. Certes, IRCC fait allusion, depuis plusieurs semaines, à des mesures éventuelles et à un projet pilote pour minimiser les impacts du plafond sur notre réseau d'établissements. Or, ces mesures se font toujours attendre, et il est de moins en moins probable qu'elles auront des effets concrets sur la rentrée de septembre 2024, comme cela en était l'intention.

De plus, la loi prévoit à l'article 3.1 que l'égalité réelle est la norme applicable aux droits linguistiques. Les institutions fédérales doivent donc prendre en compte les besoins particuliers et la réalité distincte des communautés minoritaires linguistiques et développer des mesures positives à cet effet. Or, le plafond a été établi en tenant compte de la moyenne nationale du taux d'acceptation des demandes de permis d'études, qui se chiffre à environ 60 %.

Le plafond n'a pas été modulé en fonction des taux d'acceptation moyens des établissements francophones et bilingues, qui se situe plutôt à environ 30 %, ce qui s'inscrit en porte-à-faux par rapport à l'égalité réelle.

Rappelons que le gouvernement fédéral s'est notamment engagé dans la loi à renforcer les possibilités pour les minorités francophones de faire des apprentissages de qualité dans leur propre langue et de protéger et promouvoir la présence d'institutions fortes qui servent ces minorités. De surcroît, la Politique en matière d'immigration francophone prévoit une croissance du nombre de permis d'études octroyés chez nos membres par rapport à 2023, ce qui vient en contradiction flagrante avec le plafond.

À cet effet, une véritable mesure positive respectant l'esprit de la Loi sur les langues officielles aurait été de faire de la clientèle qui veut étudier en français à l'extérieur du Québec une cohorte exemptée du plafond au moment de son annonce. Nous avons aussi, à plusieurs occasions, présenté d'autres solutions pour éviter un impact négatif sur les membres de l'ACUFC. Collectivement, nous sommes plutôt en ratrappage pour corriger le tort causé par l'annonce initiale.

Pour toutes ces raisons, nous formulons deux recommandations : qu'Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada annonce, dans les plus brefs délais, des mesures positives pour réparer les torts causés aux établissements postsecondaires en contexte francophone minoritaire par l'annonce d'un plafond national de réception des demandes de permis d'études, et que le Secrétariat du Conseil du Trésor du Canada développe rapidement des consignes claires sur les paramètres de mise en œuvre des nouvelles obligations contenues dans la Loi sur les langues officielles.

The urgency to act is clear. Senior management at our member institutions who are joining us today will illustrate that clearly to you. The federal government is not only failing the first test of the modernized Official Languages Act, but it is jeopardizing the institutions and communities that it promised to promote and protect.

Thank you.

Jacques Frémont, President and Vice-Chancellor, University of Ottawa: Thank you very much, Madam Chair. I would like to thank you all for inviting us here today to discuss the impact on my university, the University of Ottawa, of the Government of Canada's recent announcements on international students.

Had our meeting taken place two weeks ago, the conversation would have been very different. Just before the Easter break, we received our quota from the Province of Ontario. The province chose to protect international students who want to study in French-language programs. Whew. That was a close call.

I must say that the University of Ottawa is pleased with the outcome, which significantly alleviates the concerns we had. Ontario institutions remain at a disadvantage, given that other provinces — including Quebec, which seeks to attract a lot of French-speaking international students — were able to make their offers of admission several weeks before we did.

I would just remind you that, this year, at the University of Ottawa, we are welcoming more than 48,000 students, with approximately 32% being enrolled in French-language programs, despite the fact that Franco-Ontarians represent 4.6% of Ontario's population. International students account for 22% of our student population this year; of these students, about 4,000 are enrolled in French-language programs — 4,000 international students, that's a lot of people — while the remaining 6,700 students are enrolled in English-language programs.

The targeted addition of our French-speaking international students is very important to ensure the sustainability and expansion of our French-language programs, especially in engineering, science and management. This is an important point in the context of Canada's francophone minority.

That being said, this Senate committee meeting gives us an opportunity to reflect on how the changes were made by the Minister of Immigration, Refugees and Citizenship and how, in my opinion, he ignored his new obligations. The new Official Languages Act and its obligations have already been described, as has the violation of these obligations.

L'urgence d'agir est manifeste. Les hautes directions de nos établissements membres qui se joignent à nous aujourd'hui vous le montreront de façon éloquente. Non seulement le gouvernement fédéral est en train de rater le premier test de la Loi sur les langues officielles modernisée, mais il met en péril des institutions et des communautés qu'il s'est engagé à promouvoir et à protéger.

Merci.

Jacques Frémont, recteur et vice-chancelier, Université d'Ottawa : Merci beaucoup, madame la présidente. Permettez-moi de vous remercier, tous et toutes, de nous accueillir aujourd'hui pour discuter de l'impact sur mon université, donc l'Université d'Ottawa, des récentes annonces faites par le gouvernement du Canada sur les étudiants internationaux.

Si notre rencontre avait eu lieu il y a deux semaines, la conversation aurait été très différente. Juste avant les vacances de Pâques, nous avons reçu notre quota de la part de la province de l'Ontario. Celle-ci a choisi de protéger les étudiants étrangers qui souhaitent étudier dans des programmes en français. Ouf! On a eu chaud.

Je dois dire que l'Université d'Ottawa est satisfaite du résultat et que cela réduit grandement les craintes importantes que nous avions. Les établissements ontariens demeurent désavantagés, étant donné que d'autres provinces — notamment le Québec, qui vise à attirer beaucoup d'étudiants internationaux francophones — ont pu faire leurs offres d'admission plusieurs semaines avant nous.

Juste un rappel : à l'Université d'Ottawa, cette année, nous accueillons plus de 48 000 étudiants, dont 32 % environ sont inscrits dans des programmes en français, et ce, malgré le fait que les Franco-Ontariens représentent 4,6 % de la population de l'Ontario. Les étudiants internationaux représentent cette année 22 % de nos effectifs étudiants, dont environ 4 000 sont inscrits dans des programmes en français — 4 000 étudiants internationaux, c'est beaucoup de monde — et le reste, soit 6 700 étudiants, sont inscrits dans des programmes en anglais.

L'ajout ciblé de nos étudiants internationaux francophones est très important pour assurer la viabilité et l'expansion de nos programmes en français, en particulier en génie, en sciences et en gestion, ce qui représente un point important dans le contexte de la francophonie canadienne en situation minoritaire.

Cela étant dit, cette réunion du comité sénatorial nous fournit l'occasion de réfléchir à la façon dont les changements ont été apportés par le ministre de l'Immigration, des Réfugiés et de la Citoyenneté, et comment, à mon avis, il a ignoré ses nouvelles obligations. La nouvelle Loi sur les langues officielles et ses obligations ont déjà été décrites, et la violation de ces obligations aussi.

What can we learn from this experience? First of all, I want to remind you of three things.

First, there is the eminently vulnerable nature of minority universities and colleges in this country. All institutions need — and even depend on — their French-speaking international students. When you have 200 or 300 students and 100 of them are international students, believe me, there is no way around it: if they are not there, we will be in significant financial difficulty.

Second important reminder: The international student market, particularly the francophone student market, is extremely volatile. Most of our competition comes from Quebec. When Minister Miller announced these new measures, the shift could immediately be felt on the ground, within 24 hours. Social media unquestionably changes things very quickly these days.

Finally, I don't need to remind you of the vital role played by colleges and universities within Canada's francophonie in bringing together the talent needed by francophone communities, unobtrusive and scattered across Canada, to survive and grow.

In this context, what exactly happened? What is our take on the situation?

As we saw, the government policy, announced with no prior consultation, left institutions like mine trapped, sitting on the fence between the federal and provincial governments. In more practical terms, as institutions in minority communities, we were forced to frantically lobby the federal and provincial governments to get the number of spaces that we needed to keep our francophone university system intact.

Once again, the burden of justifying their existence has been put on the backs of minority institutions. It's very disappointing, coming so soon after the Official Languages Act was passed. That is not the status quo. We had to step back and defend ourselves to survive, and most provinces understood, because there weren't that many francophone students to protect.

Madam Chair, I have only one recommendation to make, but it is heartfelt. The law is there to be enforced by everyone, including by IRCC and the Government of Canada. If the Government of Canada can't enforce its own law, I worry where we're headed.

Que peut-on retenir de cet épisode? Tout d'abord, je ferai trois rappels.

D'abord, il y a le caractère éminemment vulnérable des universités et collèges œuvrant en situation minoritaire au pays. Toutes les institutions ont besoin — voire dépendent — de leurs étudiants internationaux francophones. Quand vous avez 200 ou 300 étudiants et qu'une centaine d'entre eux sont des étudiants internationaux, croyez-moi, il n'y a pas de magie : s'ils ne sont pas au rendez-vous, nous nous retrouverons dans des difficultés financières considérables.

Deuxième rappel important : il y a une volatilité extrême au sein du marché des étudiants internationaux, notamment les étudiants francophones. La concurrence nous vient principalement du Québec. Lorsque le ministre Miller a annoncé ces nouvelles mesures, dans les 24 heures, le vent a tourné, et on a senti cela sur le terrain immédiatement. Il ne faut pas se faire d'illusions : avec les médias sociaux, de nos jours les choses changent très rapidement.

Enfin, je n'ai pas besoin de vous rappeler le rôle essentiel des collèges et universités de la francophonie canadienne pour réunir le talent nécessaire à la survie et au développement des communautés francophones qui sont discrètes et isolées partout au Canada.

Dans ce contexte, que s'est-il passé au juste? Quelle est notre lecture?

On l'a vu : la politique gouvernementale annoncée sans consultation préalable a eu pour effet de coincer les établissements comme le mien entre le gouvernement fédéral et ceux des provinces. Nous étions assis entre deux chaises. De façon concrète, on nous a forcés, comme établissements en milieu minoritaire, à effectuer un lobbying furieux, à la fois auprès du gouvernement fédéral et des gouvernements provinciaux, pour dégager le nombre de places dont nous avions besoin pour protéger l'intégrité du système des universités francophones.

Donc, encore une fois, le fardeau a été placé sur le dos des établissements minoritaires pour qu'ils défendent leur existence. J'avoue que c'est extrêmement décevant, au lendemain de l'adoption de la Loi sur les langues officielles; ce n'est pas le statu quo, on a dû reculer et se défendre pour survivre, et pour la majorité des provinces, les provinces ont compris, parce qu'il n'y avait pas tant d'étudiants francophones à protéger.

Madame la présidente, je ferai une recommandation, une seule, mais elle sera bien sentie. La loi est là pour être appliquée par tout le monde, y compris par IRCC et par le gouvernement du Canada. Si le gouvernement du Canada n'est pas capable d'appliquer sa propre loi, je ne sais pas où l'on va.

My second recommendation is the following: Whether in terms of ministerial, cabinet or government decisions, we need a consequential obligation to systematically examine the expected impact on minority populations. When there's a cabinet memo for Indigenous affairs or the environment, for example, then the "environmental impact" or "impact on Indigenous Affairs" always gets measured.

There is a legal obligation that has been completely ignored. This has had a potentially lethal impact on certain institutions in minority communities. Fortunately, most of the provinces stepped up and did what the minister should have done in the first place, specifically, they protected Canada's francophone colleges and universities.

I look forward to your questions.

Pierre Zundel, President and Chief Executive Officer, New Brunswick Community College: Honourable senators, thank you for the opportunity to appear before you today on behalf of the New Brunswick Community College, or NBCC, on this important subject.

I'd like it noted that I will be submitting a brief that will go into greater detail on some of the points I will be making today.

NBCC plays a vital role in the development of human potential and community capacity in New Brunswick. With over 90 programs of study, the college welcomed 2,300 new full-time students this year, 48% of whom are international students.

Like my colleagues who spoke before me, I want to emphasize how deeply concerned I am about the development and implementation of the new policy of capping the number of international students, a policy designed to significantly reduce enrolment. This could have a very negative impact on the entire Acadian society. Thanks to the increase in the enrolment of international students in recent years, NBCC has been able to pursue its mission and has actually increased its offer of high-quality post-secondary training programs for Acadians.

As a post-secondary institution, we need to maintain a certain level of enrolment in order to ensure the financial viability of our programs.

For instance, at our Bathurst campus, 63% of our programs are at least two-thirds international students. A reduction in enrolments will have a direct impact on our ability to offer our programs to Acadian and Canadian students. If we are forced by the new policy to reduce our programs or to limit access to

Ma deuxième recommandation est la suivante : que ce soit pour les décisions ministérielles, du Cabinet ou du gouvernement, il devrait y avoir une obligation corrélative d'examiner systématiquement leur impact appréhendé sur les populations en situation minoritaire. Je pense que si vous avez un mémoire du Cabinet en matière d'affaires autochtones ou d'environnement, par exemple, on mesure toujours l'« impact sur l'environnement » ou l'« impact sur les affaires autochtones ».

Il y a une obligation dans la loi et on l'a ignorée complètement. Cela a eu un impact possiblement létal sur certaines institutions en milieu minoritaire. Heureusement, la majorité des provinces ont répondu présentes et ont fait ce que le ministre aurait dû faire d'entrée de jeu : elles ont protégé les établissements francophones collégiaux et universitaires du Canada.

Je serai heureux de répondre à vos questions.

Pierre Zundel, président et chef de la direction, Collège communautaire du Nouveau-Brunswick : Mesdames et messieurs les sénatrices et sénateurs, je vous remercie de m'offrir l'occasion de témoigner devant vous aujourd'hui au nom du Collège communautaire du Nouveau-Brunswick, ou CCNB, sur cet important sujet.

J'aimerais qu'il soit noté que je vais déposer un mémoire qui reprendra plus en détail les propos que je vais présenter aujourd'hui.

Le CCNB joue un rôle essentiel dans le développement du potentiel humain et communautaire au Nouveau-Brunswick. Avec plus de 90 programmes d'études, le collège accueille cette année 2 300 étudiants et étudiantes à plein temps, dont 48 % sont des étudiants internationaux.

Comme les collègues qui m'ont précédé, je tiens à souligner ma vive inquiétude quant au développement et à l'application de la nouvelle politique de plafonnement des étudiants internationaux, qui a pour but de réduire les effectifs de façon importante. Cette politique a un potentiel fort négatif pour l'ensemble de la société acadienne. Grâce à l'augmentation des inscriptions des étudiants internationaux au cours des dernières années, le CCNB a pu poursuivre sa mission et a, en fait, même augmenté son offre de formations postsecondaires de qualité pour les Acadiennes et Acadiens.

En tant qu'institution postsecondaire, nous devons maintenir un certain nombre d'inscriptions pour assurer la viabilité financière de nos programmes.

À titre d'exemple, au campus de Bathurst, 63 % de nos programmes sont suivis par au moins deux tiers d'étudiants internationaux. La diminution du nombre d'inscriptions aura un impact direct sur notre capacité à offrir nos programmes aux étudiants acadiens et canadiens. Si nous sommes contraints par la

French-language post-secondary education to Acadians, the consequences could be devastating for the survival of the French language in New Brunswick.

The context surrounding this discussion is that New Brunswick is faced with an acute, widespread labour shortage. Of the 133,000 jobs expected to open up over the next 10 years, only 56% can be filled by students graduating from the province's high schools.

NBCC makes significant efforts to help these international students integrate into the local community. Ultimately, 93% of our international graduates apply for a post-graduation work permit and hope to stay in the province. By the end of their studies, they have already started putting down roots, thus contributing to the labour market and to society. Their contribution is essential in order to fill the 45% of jobs that New Brunswick graduates won't be able to fill.

In light of this situation, we cannot understand the decision to implement a policy that reduces the number of francophone international students. In addition to putting a cap on the absolute number, the policy's current parameters will end up skewing the distribution of graduates among the strata of society and the economy. The current policy exempts master's and doctoral students from the changes to the study permit cap and from the changes relating to post-graduation work permits and spousal open work permits.

This distinction attributes different values to the different levels of study, with undergraduate and college studies being perceived as less important. Yet of the 133,000 jobs I mentioned earlier, 40% will require college or vocational education, whereas 24% will require university education. That seems to point to a significant misalignment between the policy and the needs of the job market. This new policy has the potential to seriously compromise francophone immigration to New Brunswick, which is essential for the future of the province's francophonie.

The goal was to fix the very real problems in provinces like British Columbia and Ontario, but this policy is like using a machine gun to kill a fly, and there's a risk that we could get hit too.

In closing, I recommend that the federal government put in place explicit mechanisms that take into account the distinct reality and needs of francophone communities that find themselves in a minority-language context.

nouvelle politique de réduire nos programmes pour limiter l'accès à l'éducation postsecondaire en français pour les Acadiens et Acadiennes, cela pourrait avoir des conséquences dévastatrices pour la pérennité de la langue française au Nouveau-Brunswick.

La toile de fond de cette discussion, c'est que le Nouveau-Brunswick fait face à une pénurie aiguë et généralisée de main-d'œuvre. Sur les 133 000 postes vacants prévus au cours des 10 prochaines années, seulement 56 % pourront être comblés par des diplômés des écoles secondaires de la province.

Donc, pour faciliter l'intégration de ces étudiants internationaux dans la communauté locale, le CCNB déploie de gros efforts; en fin de compte, 93 % de nos finissants internationaux demandent un permis de travail après leurs études et aspirent à rester dans la province. À la fin de leurs études, ils ont déjà commencé à s'enraciner, contribuant ainsi au marché du travail et à la société. Leur contribution est essentielle pour occuper 45 % des postes qui ne seront pas pourvus par les finissants du Nouveau-Brunswick.

Face à cette situation, il est incompréhensible pour nous de mettre en place une politique réduisant les effectifs étudiants internationaux francophones. En plus de contraindre le nombre absolu, les paramètres actuels de la politique ont l'effet de déformer la distribution des diplômés parmi les strates de la société et de l'économie. La politique actuelle exempte des étudiants des niveaux de maîtrise et de doctorat des changements dans le plafonnement du nombre de permis d'études et des changements relatifs aux permis de travail postdiplôme et aux permis de travail ouverts pour les conjoints et conjointes.

Cette distinction impose une différente valeur aux divers niveaux d'études. La formation universitaire de premier cycle et la formation collégiale sont donc perçues comme moins importantes. Cependant, sur les 133 000 emplois dont j'ai parlé plus tôt, 40 % exigeront une formation collégiale ou professionnelle par opposition à 24 % qui demanderont une formation universitaire. Il semble donc y avoir un important désalignement entre la politique et les besoins du marché du travail. Cette nouvelle politique a donc le potentiel de compromettre sérieusement l'immigration francophone au Nouveau-Brunswick, qui est essentielle pour l'avenir de la francophonie dans la province.

Alors qu'on aura voulu régler des problèmes tout à fait réels dans des provinces comme la Colombie-Britannique et l'Ontario, le canon utilisé pour tuer la mouche risque de nous abattre nous aussi.

En conclusion, je recommande que le gouvernement fédéral mette en place des mécanismes explicites qui tiennent compte de la réalité distincte et des besoins des communautés francophones qui se trouvent dans un contexte de minorité linguistique.

I am pleased to discuss these recommendations with you in greater detail. Thank you very much for your attention.

The Deputy Chair: Thank you very much, Mr. Zundel. We will now move onto Mr. Allister Surette's statement. He will be joining us by videoconference.

Mr. Surette, you have the floor.

Allister Surette, President and Vice Chancellor, Université Sainte-Anne: Ladies and gentlemen, honourable senators, thank you for welcoming us today and for conducting such an important study for Canada's francophone postsecondary sector.

I represent Université Sainte-Anne today as Rector and Vice-Chancellor. Université Sainte-Anne is the only French-language postsecondary institution in Nova Scotia. It offers university and college programs as well as French second-language immersion programs and customized training.

The university is firmly established in its community. It is a partner of choice for increasing the vitality of the regions surrounding its campuses and of Nova Scotia's Acadia in general.

The university delivers its education and services through its five campuses: one located in Halifax and the other four firmly rooted in Nova Scotia's Acadian and francophone regions, coastal, rural and remote areas, and official language minority communities.

It has distinguished itself over the years by its firm commitment to active involvement in the communities it serves. Université Sainte-Anne is committed to supporting the development of these communities and ensuring their well-being and prosperity.

Our student population is made up of Acadians and francophones from the Maritime provinces, francophones from elsewhere in Canada, immersion students — mostly from Nova Scotia — and international students from a dozen countries, mostly African. Around 30% of our student population comes from abroad.

The university is a key partner in Nova Scotia's francophone immigration action plan, which aims to grow the francophone population. Population growth is a priority for Nova Scotia. The province has announced its goal of doubling its total population by 2060.

Je serai heureux de discuter avec vous plus en détail de ces recommandations. Merci beaucoup de votre attention.

La vice-présidente : Merci beaucoup, monsieur Zundel. Nous passons maintenant à la déclaration de M. Allister Surette, qui compareait par vidéoconférence.

Monsieur Surette, la parole est à vous.

Allister Surette, recteur et vice-chancelier, Université Sainte-Anne : Mesdames et messieurs, honorables sénatrices et sénateurs, merci de nous accueillir et de mener une étude aussi importante pour le secteur postsecondaire francophone au Canada.

Je représente aujourd'hui l'Université Sainte-Anne à titre de recteur et vice-chancelier. L'Université Sainte-Anne est la seule institution postsecondaire de langue française en Nouvelle-Écosse. Elle offre des programmes d'études universitaires et collégiales ainsi que des programmes d'immersion en français langue seconde et de la formation sur mesure.

L'université est résolument ancrée dans son milieu. Elle est une partenaire de choix pour accroître la vitalité des régions entourant les campus et de l'Acadie de la Nouvelle-Écosse en général.

L'université dispense son enseignement et ses services par l'intermédiaire de ses cinq campus : l'un situé à Halifax et les quatre autres bien enracinés dans des régions acadiennes et francophones de la Nouvelle-Écosse, des régions côtières, rurales et éloignées et des communautés de langue officielle en situation minoritaire.

Elle s'est distinguée au cours des années par sa volonté ferme de s'impliquer activement dans les communautés qu'elle sert. L'Université Sainte-Anne tient à épauler le développement de ces communautés et à en assurer le mieux-être et la prospérité.

Notre population étudiante est constituée d'Acadiens, d'Acadiennes et de francophones des provinces maritimes, de francophones d'ailleurs au Canada, d'étudiantes et étudiants d'immersion — surtout en Nouvelle-Écosse — et d'étudiantes et étudiants internationaux issus d'une dizaine de pays, surtout africains. Environ 30 % de notre population étudiante provient de l'international.

L'université est un partenaire clé dans le plan d'action d'immigration francophone en Nouvelle-Écosse, qui vise la croissance de la population francophone. La croissance démographique est une priorité pour la Nouvelle-Écosse. La province a annoncé qu'elle vise à doubler sa population totale d'ici 2060.

For many francophone countries, as is the case for all our francophone institutions, obtaining study permits is already more complex and slower than at English-language universities. So this new bureaucratic step adds to existing obstacles.

It's important to remember that our international recruitment markets are the result of years of work, and that new markets are difficult to develop. Add to this the challenge of recruiting for a small, rural institution. Because of our small size, our resources are limited compared to English-speaking institutions. This announcement has created uncertainty for potential international students. We will therefore have to intensify our efforts to reposition ourselves in these markets.

The cap announcement creates many steps in the admissions process for an international student. The result is a lot of bureaucracy for our small teams, which becomes difficult to manage.

The timetable for this year is very tight, which will surely lead to a decrease in enrolment in September 2024. Such a decrease has a multi-year effect on our institutions.

There's one more challenge compared to English-speaking institutions: the acceptance rate, also known as the conversion rate. At Université Sainte-Anne, this is well below the 60% benchmark.

In fact, in some countries, our rate is less than 10%. There will also be an impact on our student population as a whole. The presence of international students affects the vitality of our campuses and the quality of the experience we can offer our entire student population. Canadians enrich their world view by rubbing shoulders with people from elsewhere.

Moreover, we need to maintain a certain level of enrolment to keep our programs running, so a 30% drop in clientele will definitely have an impact on our programs. As we also mentioned, we predominantly offer undergraduate programs, and we don't benefit from the stability of students in graduate programs who are exempt from the cap.

Like my colleagues, I want to express my concern about the impact of this announcement for our French-language postsecondary institutions outside Quebec.

In closing, my recommendation is similar to the one that has already been presented, namely that the federal government must take into account the particular needs and distinct reality of minority language communities, and that it must develop

Pour de nombreux pays de la francophonie, comme c'est le cas pour toutes nos institutions francophones, l'obtention de permis d'études est déjà plus complexe et plus lente que dans les universités anglophones. Donc, cette nouvelle étape bureaucratique s'ajoute aux obstacles existants.

Il faut se rappeler que nos marchés de recrutement à l'international sont le résultat de plusieurs années de travail et que les nouveaux marchés sont difficiles à développer. Ajoutons à cela le défi que pose le recrutement pour une petite institution en milieu rural. En raison de notre petite taille, nos ressources sont limitées comparativement aux institutions anglophones. Cette annonce a créé de l'incertitude pour les étudiants internationaux potentiels. Il faudra donc redoubler d'efforts pour nous repositionner dans ces marchés.

L'annonce du plafonnement crée de nombreuses étapes dans le processus d'admission d'une étudiante ou d'un étudiant provenant de l'international. Il en résulte une lourde bureaucratie pour nos petites équipes, ce qui devient difficile à gérer.

L'échéancier pour cette année est très serré, ce qui entraînera sûrement une diminution des effectifs en septembre 2024. Une telle diminution a un effet pluriannuel sur nos institutions.

Il y a un défi de plus comparativement aux institutions anglophones, soit le taux d'acceptation, qu'on appelle aussi le taux de conversion. À l'Université Sainte-Anne, ce dernier est bien moindre que la référence de 60 %.

En fait, dans certains pays, notre taux est à moins de 10 %. Il y aura aussi un impact pour l'ensemble de notre population étudiante. La présence d'étudiantes et d'étudiants issus de l'international touche la vitalité de nos campus et la qualité de l'expérience que nous pouvons offrir à l'ensemble de notre population étudiante. Les Canadiens et les Québécoises enrichissent leur vision du monde en côtoyant ceux et celles qui viennent d'ailleurs.

De plus, nous devons maintenir un certain nombre d'inscriptions pour assurer le maintien de nos programmes, donc une diminution de 30 % de la clientèle aura assurément un effet sur nos programmes. Comme nous l'avons aussi mentionné, nous offrons surtout des programmes de premier cycle, et nous ne bénéficions pas de la stabilité des étudiantes et étudiants des programmes de deuxième cycle qui sont exemptés du plafonnement.

Comme mes collègues, je tiens à faire part de mon inquiétude quant à l'impact de cette annonce pour nos établissements postsecondaires francophones à l'extérieur du Québec.

En conclusion, ma recommandation est semblable à celle qui a déjà été présentée, soit que le gouvernement fédéral doit tenir compte des besoins particuliers et de la réalité distincte des communautés minoritaires linguistiques, et qu'il doit développer

positive measures to that effect, as it has committed to do through the new Official Languages Act.

Thank you for your attention. I'll be happy to answer any questions you may have.

The Deputy Chair: Thank you, Mr. Surette.

I'd like to remind senators and all our speakers not to lean too close to their microphone when speaking and to remove their earpiece to ensure that everything runs smoothly.

Dear colleagues, as you know, you have five minutes each for questions and answers. We can do a second round if time permits before the end of the first session.

I have a preliminary question.

Lawyers Mark Power and Darius Bossé published an opinion piece in *Le Droit* on February 15, 2024, asserting that Minister Miller's decision was contrary to the obligations enshrined in Part VII of the Official Languages Act.

Were you consulted by Minister Miller prior to the announcement of the government-imposed cap on study permits?

Mr. Zundel, please go ahead.

Mr. Zundel: I won't comment on the legal aspect. However, I can tell you that we were not consulted about the changes that were announced on January 22.

Mr. Normand: At ACUFC, we were consulted on several measures being considered by IRCC to modernize the international student program since last summer. We were never involved in a specific consultation on the cap as announced on January 22, however.

Mr. Frémont: My answer is the same as my two colleagues. You should know that a complaint was filed today. Perhaps Mr. Normand would like to talk about it?

Mr. Normand: Yes. I was waiting for the right opportunity. I didn't think this was it, but I'll go ahead.

We can reveal that today, on behalf of its members, the ACUFC officially filed a complaint with the Office of the Commissioner of Official Languages regarding the decision to introduce a cap that was announced on January 22. Obviously, we're waiting to hear back from the Office of the Commissioner. We'll give them time to assess the complaint. It's a well-documented complaint. We've documented both the actions we took to try to obtain restorative measures in recent weeks,

des mesures positives à cet effet, comme il s'est engagé à le faire par le biais de la nouvelle Loi sur les langues officielles.

Je vous remercie de votre attention. Je serai heureux de répondre à vos questions.

La vice-présidente : Merci, monsieur Surette.

J'aimerais rappeler aux sénateurs et à tous nos intervenants de ne pas se pencher trop près du micro quand ils s'expriment et d'enlever l'appareil dans leur oreille afin de s'assurer que tout se déroule bien.

Chers collègues, comme vous le savez, vous avez cinq minutes chacun pour la période des questions et des réponses. On pourra faire un deuxième tour si on a le temps avant la fin de la première séance.

J'ai une première question.

Les avocats Mark Power et Darius Bossé ont publié un article d'opinion le 15 février 2024 dans *Le Droit*, affirmant que la décision du ministre Miller allait à l'encontre des obligations inscrites à la partie VII de la Loi sur les langues officielles.

Avez-vous été consultés par le ministre Miller avant l'annonce du plafonnement des permis d'études imposé par le gouvernement?

Monsieur Zundel, vous pouvez commencer.

M. Zundel : Je ne me prononcerai pas sur la dimension légale. Cependant, je peux vous dire qu'on ne nous a pas consultés par rapport aux changements qui ont été annoncés le 22 janvier.

M. Normand : À l'ACUFC, nous avons été consultés sur plusieurs mesures envisagées par IRCC pour moderniser le programme des étudiants étrangers depuis l'été dernier. On n'a jamais participé à une consultation précise sur le plafond tel qu'il a été annoncé le 22 janvier, toutefois.

M. Frémont : C'est la même réponse que mes deux collègues. Il faut que vous sachiez qu'une plainte a été déposée aujourd'hui. Peut-être M. Normand veut-il en parler?

M. Normand : Oui. Je voulais trouver le bon moment. Je ne pensais pas que c'était celui-là, mais je vais le faire.

On peut vous révéler qu'aujourd'hui, au nom de ses membres, l'ACUFC a déposé officiellement une plainte au Commissariat aux langues officielles relativement à la décision d'instaurer un plafond qui a été annoncée le 22 janvier. Évidemment, on est en attente des réactions du commissariat. On va lui laisser le temps de prendre connaissance de la plainte. C'est une plainte qu'on a bien documentée. On a documenté à la fois les gestes qu'on a posés pour essayer d'obtenir des mesures réparatrices dans

the reasons for filing our complaint and the expectations we have of the Commissioner's Office for next steps and for handling the complaint.

The Deputy Chair: Thank you. Are you done, Mr. Frémont?

Mr. Surette: Like my three colleagues, we were not consulted.

The Deputy Chair: Very well, thank you.

Senator Mégie: I'd like to thank all the witnesses for shedding light on this topic.

Do you have any idea of the purpose of these attestation letters that were instituted? What process is involved with issuing these letters? Are you familiar with it?

Mr. Zundel: I think I can answer the second question, which is the one about how the letters are issued. I may be answering the wrong question; please let me know.

According to the institution and province, it may be different, but in New Brunswick, we must first assess the student's academic record to make an offer of admission, to deem them eligible. Then, the student is asked to make a deposit for the first semester's fees, and the college will ask the province for a letter of attestation for the student in question. The letter will be received by the institution and sent on to the student, who must include it with their application for a study permit. That's more or less the process we have to follow for issuing the letters.

Senator Mégie: But that process already existed. What does the attestation letter add?

Mr. Zundel: No. Previously, the student would apply to CCNB, the application would be assessed, and then an offer of admission would be made which would direct the student to IRCC to apply for a study permit. The province was in no way involved in the process.

Quebec has long been involved. However, that was not the case in Canada's other provinces and territories until January 22.

Senator Mégie: I'm not sure whether any of you know the answer, but did the government study the impact this measure would have before introducing it? You weren't consulted, so the measure wasn't brought in following consultations.

Mr. Frémont: The measure applies to every university in Canada, in every province. We know that two provinces seemed to be having trouble. It was in Ontario mainly and British Columbia where abuses were observed. The purpose of the

les dernières semaines, les raisons qui justifient le dépôt de notre plainte et les attentes qu'on a à l'endroit du commissariat pour la suite des choses et pour le traitement de la plainte.

La vice-présidente : Merci. Est-ce que vous avez terminé, monsieur Frémont?

M. Surette : Comme mes trois collègues — nous n'avons pas été consultés.

La vice-présidente : D'accord, merci.

La sénatrice Mégie : Merci à tous les témoins qui nous apportent leur éclairage sur ce sujet.

Avez-vous une idée des objectifs de ces lettres d'attestation qui ont été instituées? Quel est le processus associé à l'attribution de ces lettres? Êtes-vous au courant?

Mr. Zundel : Je pense que je peux répondre à la deuxième question, c'est-à-dire celle qui porte sur l'attribution des lettres de contestation. Je réponds peut-être à la mauvaise question; vous me le direz.

Dans les différentes institutions, dans les différentes provinces, c'est peut-être différent, mais au Nouveau-Brunswick, on doit d'abord juger le dossier académique de l'étudiant pour lui faire une offre d'admission, pour le juger admissible. Par la suite, on lui demande de faire un dépôt pour un premier semestre de frais, puis le collège va demander à la province une lettre d'attestation pour l'étudiant en question. Cette lettre sera reçue et envoyée par l'institution à l'étudiant, qui doit l'inclure avec sa demande de permis d'études. C'est à peu près le processus qu'il faut suivre pour l'attribution chez nous.

La sénatrice Mégie : Mais ce processus existait déjà. Qu'est-ce que la lettre d'attestation apporte de plus?

Mr. Zundel : Non. Par le passé, l'étudiant faisait une demande d'admission au CCNB, on jugeait le dossier, puis on lui faisait une offre d'admission qui le menait à IRCC pour qu'il fasse une demande de permis d'études. La province n'était aucunement impliquée dans le processus.

Au Québec, la province est impliquée depuis longtemps. Cependant, dans les autres provinces et territoires du Canada, ce n'était pas le cas avant le 22 janvier.

La sénatrice Mégie : Je ne sais pas si certains d'entre vous peuvent répondre. Le gouvernement a-t-il étudié l'impact de cette mesure avant de la mettre sur pied? Vous n'avez pas été consultés, donc ce n'est pas après avoir mené des consultations qu'il a mis cette mesure en place.

Mr. Frémont : Cette mesure comprenait toutes les universités au Canada dans toutes les provinces canadiennes. On le sait, il y a deux provinces qui, semble-t-il, avaient des problèmes. Il y avait des abus, en Ontario surtout et en Colombie-Britannique.

measure was to reduce the number of international students entering Canada in order to take back some control. In Ontario, in particular, some private colleges apparently had tens of thousands of students entering Canada, and those colleges were subcontracting it all to public colleges. The idea was to stop the hemorrhaging, so to speak. In doing so, all the colleges and universities in Canada were lumped together, and that's how colleges and universities in minority communities were covered by it. That is the problem we have with the measure.

As it was, IRCC's refusal rate was much higher for francophone applicants. The average refusal rate for francophone students from Africa was much higher than it was for students hailing from Europe, China, India and Pakistan. We were at a great disadvantage, and we immediately asked Minister Miller to put francophone colleges and universities under a separate umbrella or to shield them from the measure so as not to put them or their programs at risk. After all, it's not that many people — we're talking about a few thousand students. I met with the minister twice. He didn't want to grant any exceptions. He listened to what we had to say and was sympathetic, but he didn't grant any exceptions.

We therefore had to try to convince the provinces at the same time. The Quebec government wasn't involved because it hadn't met its share of students and attestation letters. Quebec already has the ability to issue attestation certificates under its system, so it wasn't involved. This was going on in the other provinces.

The government policy was explained at length. It seems that there were problems related to housing, in particular.

To give you a sense of just how ill thought-out this was, I will tell you that 4% of the University of Ottawa's residence beds are currently vacant. I can accept that universities were causing problems with housing, but that isn't the case everywhere. The government is throwing the baby out with the bathwater.

Senator Moncion: Thank you. Your input is fascinating and impactful. On or about January 20, the government triggered a tsunami, affecting Canada's French-language universities, in particular, and some English-language ones.

You just said the measure wasn't well thought-out. It doesn't seem as though it was thought-out at all. I think the government just wanted a quick, easy fix to a problem, something we've seen a lot recently.

Describe for us the short, medium and long-term effects of the government's January 22 announcement, taking into account the financial situation and that impact. You talked about the impact

Le but de cette mesure était de diminuer le nombre d'étudiants étrangers qui entrent au Canada pour reprendre un peu de contrôle, parce qu'en Ontario notamment, certains collèges privés avaient, semble-t-il, des dizaines de milliers d'étudiants qui entraient au Canada, puis ces collèges sous-contractaient tout cela aux collèges publics. On a voulu stopper l'hémorragie. Ce faisant, on a mis ensemble tous les collèges et universités au Canada et c'est comme cela qu'on a couvert les collèges en milieu minoritaire et les universités. C'est ce que l'on dénonce.

Déjà, le taux de refus d'IRCC était beaucoup plus élevé pour les candidats francophones, parce que la moyenne de nos étudiants issus du continent africain était beaucoup élevée que pour les étudiants venant de l'Europe, de la Chine, de l'Inde ou du Pakistan. On se trouvait donc très défavorisé et on a tout de suite demandé au ministre Miller de faire un parapluie ou de mettre une bulle par-dessus les collèges et universités de la francophonie — il n'y a pas tant de monde que cela, on parle de quelques milliers — pour au moins ne pas menacer ces collèges et leurs programmes. J'ai rencontré le ministre à deux reprises. Le ministre n'a voulu accorder aucune exception. Il nous a entendus et il était sympathique, mais aucune exception n'a été accordée.

Il a donc fallu que nous tentions de convaincre les gouvernements provinciaux en parallèle. Le gouvernement du Québec n'était pas impliqué, parce qu'ils n'avaient pas atteint leur proportion d'étudiants et de lettres d'attestation. Le Québec a un système qui lui permet déjà d'émettre des certificats d'attestation. Le Québec n'était donc pas impliqué. C'est dans les autres provinces que cela s'est passé.

La politique gouvernementale a été expliquée *in extenso*. Il semble que l'on causait des problèmes sur le plan du logement, notamment.

Pour vous dire à quel point cela n'a pas été bien pensé, à l'Université d'Ottawa, au moment où l'on se parle, 4 % de nos lits en résidence sont libres. Je veux bien que les universités causent des problèmes de logement, mais ce n'est pas le cas partout. On jette le bébé avec l'eau du bain.

La sénatrice Moncion : Merci beaucoup. Je trouve vos témoignages très intéressants et percutants. Le 20 janvier ou dans ces eaux-là, le gouvernement a causé un tsunami, surtout du côté des universités francophones canadiennes et, dans certains cas, dans les universités anglophones.

Vous venez de mentionner que c'est une mesure qui n'a pas bien été pensée. Je n'ai pas l'impression qu'elle avait nécessairement été pensée du tout. Je pense qu'on voulait tout simplement régler un problème rapide avec une solution simple, ce qui est quelque chose que nous voyons souvent dernièrement.

Pouvez-vous nous parler des impacts à court, moyen et long terme de l'annonce du 22 janvier, mais en tenant compte de la situation financière et de ses impacts? Vous avez parlé de

on francophone minorities, but there is a financial impact. With that in mind, talk about the provincial dimension, if you would, and the provinces' role in funding your institutions. International students are one factor, but tuition fees, provincial contributions and other factors come into play. This aspect took a toll right away, but others go back years and, as a result, you've gradually been heading towards the cliff's edge.

I'd like to hear what all four of you have to say about that.

Mr. Frémont: In Ontario, it's not complicated. This is year five of a freeze on tuition fees and transfer payments. The only way we had to relieve the pressure was international student fees. It was the only thing the government hadn't regulated, and now, they've put a lid on that. The Government of Ontario was caught off guard, and we had to convince it to keep our levels for anglophone and francophone students the same. Cuts were made nevertheless, and decisions between Ontario's colleges and universities had to be made. It was a major wake-up call for the government.

In Ontario, a panel of experts was formed to examine the funding of Ontario's institutions. The panel's report came out this past November, and the panel's mandate specifically included looking at funding considerations for northern universities and French-language universities. The report contained recommendations, which the Government of Ontario responded to a few weeks ago. It addressed all the report recommendations, except those pertaining to francophone universities. Basically, our understanding is that it wants more money from the federal government. Francophone institutions are not being told that the government is going to ask Ottawa for more money. When it comes to funding for Ontario's post-secondary education system, the elephant in the room is who is responsible for what. I could talk about it for two or three hours, but I will yield the floor to my colleagues.

Mr. Zundel: Each province has its specificities, so I can talk about the situation in New Brunswick. Colleges aren't the same as universities.

When we told the government that the policy had issues, one of the things it said was that we had become somewhat addicted to the revenue from international student fees. Since the provinces had underfunded institutions for so long, institutions had to replace government funding with revenue from international students.

I can tell you that, even if the province had given us funding equivalent to what we get from international students, it doesn't change the context: New Brunswick is still experiencing a severe and widespread labour shortage. Even if the province were to give us what we bring in from international students, that

l'impact sur les minorités francophones, mais il y a un impact financier. En ce qui concerne cet élément, j'aimerais que vous ajoutiez la dimension provinciale, soit le rôle des provinces dans le financement de vos universités. Les étudiants étrangers, c'est un élément, mais vous avez d'autres éléments, comme les frais de scolarité et les contributions des provinces. Celui-là est venu vous frapper tout de suite, mais il y en a d'autres qui existent depuis plusieurs années et vous amènent tranquillement vers le gouffre.

J'aimerais vous entendre tous les quatre sur cet élément.

M. Frémont : Pour l'Ontario, ce n'est pas compliqué. On est dans la cinquième année d'un gel des droits de scolarité et des paiements de transfert. La seule soupape que nous avions, c'était les droits de scolarité des étudiants étrangers. C'était la seule chose qui n'était pas réglementée. Là, on vient mettre un couvercle là-dessus. Le gouvernement de l'Ontario a été pris au dépourvu et il fallait le convaincre de maintenir nos niveaux pour les étudiants anglophones et francophones. Il y a eu des coupes malgré tout et des arbitrages à faire entre les collèges ontariens et les universités ontariennes. Pour le gouvernement, cela a été un appel de phare qui l'a réveillé.

En Ontario, il y a eu un rapport d'un groupe d'experts au sujet du financement des établissements ontariens. Un des mandats spécifiques du rapport de novembre dernier était le financement des appels des universités du Nord et des universités francophones. Des recommandations ont été formulées dans le rapport. Le gouvernement de l'Ontario a répondu au rapport il y a quelques semaines en répondant à toutes les recommandations, sauf celles concernant les universités francophones. En gros, on comprend qu'ils veulent avoir plus d'argent du fédéral, donc on ne répond pas aux établissements francophones en disant qu'on va aller chercher plus d'argent à Ottawa. C'est un éléphant dans la pièce de savoir qui est responsable de quoi dans le financement du système postsecondaire ontarien. Je pourrais vous en parler pendant deux ou trois heures, mais je vais laisser la place à mes collègues.

M. Zundel : Je peux parler un peu du Nouveau-Brunswick. Chaque province a une situation particulière. Les collèges ne sont pas la même chose que les universités.

Je peux vous dire que l'une des choses qu'on nous a répliquées, quand on a indiqué qu'il y avait des problèmes associés à cette politique, c'était que finalement, on était un peu toxicomane avec les étudiants internationaux, parce que les provinces ont sous-financé les établissements pendant si longtemps que l'on doit remplacer les revenus de l'État avec des revenus de ce genre.

En fait, je peux vous dire que même si les provinces nous avaient accordé les mêmes montants que nous accordent les étudiants internationaux, la toile de fond, c'est la pénurie aiguë et généralisée de main-d'œuvre au Nouveau-Brunswick. Même si la province donnait le même montant d'argent que les

population would still be targeted because it wouldn't be possible to meet labour market needs otherwise. That's true on the French side and on the English side, but certainly on the French side.

[Technical difficulties]

Mr. Surette: We are in a unique situation in that we have 10 universities, 9 of which are anglophone. We are the only French-language university, and there's a large community college. We are in the centre of all that.

As Mr. Zundel mentioned, another consideration is that the pool of prospective students for our French-language institution in Nova Scotia is extremely limited. The international market is important not just for our institution, but also for increased francophone immigration in Nova Scotia.

As far as our financial situation is concerned, our two main sources of funding are tuition fees and the grant agreement with the province. This year marks the first time in years that Nova Scotia is signing bilateral agreements specifically with each university. Before that, the funding allocation formula for universities was based on taxes that the province set aside for general funding. For years, provincial funding has been going up 1% or 2%, and obviously our costs are going up much more than that, at least 5% or 6%. The only way to make that up is through tuition fees. This is critical for our institutions when you consider that we are dealing with a population that, for us, is 30% — it can be larger for others.

I could go on and on about provincial funding, which presents two other major challenges for us. Since we are small, it's very difficult for our institutions to cope with all the additional red tape. Our teams are small, and in many cases, they are already stretched to their limits. Requirements are constantly being added. Not only did IRCC introduce more red tape with the cap, but also, in our case, the province is asking us to say how we are going to advance broader government priorities.

We are also being asked to provide a long-term international student plan that meets various requirements. We have to indicate which countries we will be targeting, how many people we will be recruiting, whether housing is available for those students, whether we have adequate supports for international students when they arrive and so forth.

It's about more than just funding. It's also about the red tape that is being piled on. It's very challenging for a small institution to handle.

The Deputy Chair: Thank you, Mr. Surette.

étudiants internationaux nous amènent, on irait quand même vers les étudiants internationaux, parce qu'on ne serait pas en mesure de remplir les besoins du marché du travail si on ne le faisait pas. En français ou en anglais, mais en français, certainement.

[Difficultés techniques]

M. Surette : Notre situation est particulière et unique dans le sens où nous avons 10 universités, dont 9 anglophones. Nous sommes la seule université francophone et il y a un gros collège communautaire. On se place au centre de tout cela.

Comme M. Zundel l'a mentionné, il y a aussi la question d'une clientèle possible pour notre institution francophone en Nouvelle-Écosse qui est très limitée. Le marché international est important pour notre institution, mais aussi pour l'augmentation de l'immigration francophone en Nouvelle-Écosse.

Par rapport à la situation financière, nos deux principales sources de financement sont les frais de scolarité et l'entente avec la province pour les subventions. Cette année, pour la première fois depuis plusieurs années, la Nouvelle-Écosse va conclure des ententes bilatérales spécifiques avec chaque université. Avant cela, c'était une formule de financement entre les universités ayant trait à l'impôt que la province réservait pour du financement en général. Cela fait des années que le financement de la province augmente de 1 ou 2 %. Il est évident que nos dépenses augmentent beaucoup plus que cela — de 5 à 6 % au moins. La seule façon de se rattraper, c'est au moyen des frais de scolarité. Si on parle d'une population qui est de 30 % pour nous — c'est parfois plus pour d'autres —, cela devient critique pour nos institutions.

Je pourrais vous parler longuement du financement provincial. Il y a deux autres gros défis pour nous à cet égard. Puisque nous sommes petits, toute la bureaucratie qui s'ajoute est très difficile pour nos institutions. Nous avons de petites équipes. Dans bien des cas, nous sommes déjà à la limite. Il y a toujours des choses qui s'ajoutent. Non seulement IRCC a ajouté de la bureaucratie avec le plafonnement, mais dans notre cas, la province a ajouté des demandes pour qu'on lui dise comment notre institution va s'aligner sur leurs plus grandes priorités.

Ils nous demandent également un plan international à long terme avec différents critères. Ils nous demandent dans quel pays nous allons nous trouver, combien de personnes seront recrutées, si on a des logements pour ces étudiants, si l'accueil est adéquat pour les étudiants internationaux et ainsi de suite.

Ce n'est pas seulement la question du financement, mais il y a aussi la bureaucratie qui s'ajoute à tout cela; cela devient très difficile pour une petite institution.

La vice-présidente : Merci beaucoup, monsieur Surette.

Senator Dalphond: Thank you to the officials from the various colleges and universities. This discussion is very informative and proves that we need to be asking these questions.

My first question is for the University of Ottawa official. You said that 4% of your residence rooms were vacant. Is that something new this year, or has it been that way for a number of years?

Mr. Frémont: It's common.

Senator Dalphond: All right. You still have space to accommodate students, then.

Mr. Frémont: We don't have a ton of room. It's a few dozen spots. There is a set number for international students and for local students as well. Everyone is in the area, and it doesn't create more pressure, since there is a bit of room in terms of residence space.

Senator Dalphond: Are the residence fees the same for local and other students?

Mr. Frémont: Yes, for a local student or student from Ontario.

Senator Dalphond: Is that the cheapest of all the options?

Mr. Frémont: A phenomenon we're seeing now is that students in Ontario are moving to other parts of the province less because of the cost of living. We used to have more people from Toronto coming to Ottawa, but we have fewer of them now, and international students are making up for that amply. It's evening out.

Senator Dalphond: Mr. Normand, you said something at the beginning of the meeting, and I'm not sure I understood correctly. You said that 60% of study permits were granted, but that it was only 30% for francophones. Can you explain what you meant? Are you talking about IRCC? Are English-speaking student applicants more successful?

Mr. Normand: Basically, yes. The study permit acceptance rate IRCC uses to set the cap is the national average, which is 60%.

Generally speaking, in Canada, an international applicant has a 60% chance of their study permit application being accepted. For French-language institutions in Canada, the average rate is 30%. The rate is so low because the prospective student pools are very

Le sénateur Dalphond : Merci à tous les représentants des différents collèges et universités; c'est très intéressant et cela prouve qu'on a raison de se poser des questions à ce sujet.

Ma première question s'adresse à l'Université d'Ottawa. Vous dites que 4 % des chambres sont vacantes; est-ce un phénomène nouveau cette année ou est-ce comme cela depuis plusieurs années?

Mr. Frémont : C'est usuel.

Le sénateur Dalphond : D'accord. Il reste donc de la place pour des étudiants.

Mr. Frémont : Il ne reste pas énormément de marge de manœuvre. On parle de quelques dizaines de places; pour les étudiants internationaux, c'est un nombre fixe et pour nos étudiants locaux aussi. Tout le monde se trouve dans la région et cela ne met pas plus de pression, alors il y a un peu de marge pour les résidences.

Le sénateur Dalphond : Les résidences, c'est le même prix pour les étudiants locaux ou les autres?

Mr. Frémont : Oui, pour un étudiant local ou ontarien.

Le sénateur Dalphond : Est-ce aussi l'option la moins coûteuse par rapport à l'ensemble des options?

Mr. Frémont : Un des phénomènes, c'est que maintenant, les étudiants se déplacent moins en Ontario à cause du coût de la vie. Il y avait plus de gens de Toronto qui venaient à Ottawa; maintenant, il y en a moins et les étudiants internationaux le compensent amplement. Cela s'équilibre.

Le sénateur Dalphond : Monsieur Normand, vous avez dit quelque chose au début et je ne suis pas certain d'avoir bien compris. Vous avez dit qu'il y avait 60 % des permis d'études accordés, mais que pour les francophones, c'était seulement 30 %. Pouvez-vous expliquer ce que vous voulez dire? On parle d'IRCC, c'est cela? Est-ce que les candidats étudiants anglophones ont de meilleurs taux de succès dans leurs demandes d'admission?

Mr. Normand : Essentiellement, c'est cela. Le taux moyen national d'acceptation des permis d'études, c'est celui qui est utilisé par IRCC pour fixer le plafond et il est de 60 %.

De façon générale, au Canada, un candidat à l'international a 60 % de chance de voir son permis d'études accepté. Dans le cas des établissements de la francophonie canadienne, cette moyenne est de 30 %. Si elle est si basse, c'est parce que les bassins de

different. English-language universities can recruit students from China and India, and for those applicants, the acceptance rate is 80%, 90% or even higher.

Mr. Surette referred to this earlier. Some institutions recruit students from African countries, and the acceptance rate for those applicants is close to 10% — even 0% in some cases. There is an imbalance. When a national measure like this one is based on the national average, it hides the reality: Francophones applying for study permits face structural barriers. That translates into an additional burden for institutions. They need help to make more admission offers in order to maintain a sufficient number of international students, one that is comparable to that of institutions serving the majority language community.

That's why we are saying that, given the context, a French-language institution has to have a lot more admission letters under the set cap than an English-language institution, if the goal is to keep the same level of enrolment year after year.

Mr. Zundel: The difference in the conversion rates really creates a problem in the provinces.

Senator Dalphond: The conversion rate refers to the fact that, once the institution has offered a student admission, IRCC agrees to issue the permit.

Mr. Zundel: The student also has to show up in the end.

Mr. Frémont: Ultimately, the student has to choose to accept the offer as well.

Mr. Zundel: The result is a very unfortunate and risky situation. Take, for example, New Brunswick and its two community colleges, one English-language college and one French-language college. The English-language college's conversion rate is 50%. In our case, it's 36%. The province has a thousand letters to give out and is facing an acute labour shortage, so giving them to francophones would mean 360 potential workers, whereas giving them to anglophones would mean 500 workers. That puts francophones at a fundamental disadvantage.

Senator Dalphond: I see that Collège communautaire du Nouveau-Brunswick was granted 1,856 attestation letters. I assume they were allocated by New Brunswick. Is that right?

Mr. Zundel: Yes.

Senator Dalphond: That's 20% of the province's attestation letters.

Mr. Zundel: Yes.

recrutement sont très différents. Il y a des universités anglophones qui peuvent faire du recrutement en Chine et en Inde et qui se retrouvent avec des taux d'acceptation de 80 %, 90 % et plus.

M. Surette y faisait référence un peu plus tôt; certains établissements recrutent dans des pays africains où les taux d'acceptation avoisinent les 10 %, si ce n'est pas zéro dans certains cas. Il y a un déséquilibre ici. Lorsqu'une mesure nationale comme celle-là est basée sur la moyenne nationale, cela masque une réalité : il y a des obstacles structurels pour les francophones qui tentent d'obtenir des permis d'études, et cela se traduit par un travail supplémentaire qui repose sur les établissements. Ceux-ci doivent les aider à faire plus d'offres d'admission pour maintenir un nombre d'étudiants internationaux suffisant et comparable aux établissements de la majorité.

C'est pour cela qu'on dit qu'il faut que, dans ce contexte, un établissement francophone ait beaucoup plus de lettres d'admission sous le plafond établi qu'un établissement anglophone, si l'objectif est de maintenir le nombre d'inscriptions année après année.

M. Zundel : Cette différence dans les taux de conversion crée une situation vraiment problématique dans les provinces.

Le sénateur Dalphond : Le taux de conversion, cela signifie qu'une fois que l'institution a une admission, IRCC décide de donner un permis.

Mr. Zundel : Et l'étudiant doit se présenter à la fin.

Mr. Frémont : Ultimement, il faut aussi que l'étudiant décide d'accepter l'offre.

Mr. Zundel : Cela crée une situation vraiment navrante et dangereuse. Je vais vous donner l'exemple du Nouveau-Brunswick, avec les deux collèges communautaires — l'un anglophone et l'autre francophone. Le taux de conversion pour le collège anglophone est de 50 %; pour nous, il est de 36 %. Pour la province qui a 1 000 lettres à donner et qui vit avec une pénurie aiguë de main-d'œuvre, si elle les donne aux francophones, il y aura 360 — travailleurs potentiels; si elle les donne à des anglophones, il y aura 500 travailleurs. Cette situation désavantage fondamentalement les francophones.

Le sénateur Dalphond : Je vois que le collège du Nouveau-Brunswick s'est vu accorder 1 856 lettres d'attestation — c'est par le Nouveau-Brunswick, je présume?

Mr. Zundel : Oui.

Le sénateur Dalphond : Cela représente 20 % des lettres d'attestation de la province.

Mr. Zundel : Oui.

Senator Dalphond: Is that significant, or is it a decrease in terms of what English-language colleges were granted?

Mr. Zundel: It's significant, and I should say, it's a bit like Ontario.

Senator Dalphond: You received favourable treatment, then?

Mr. Zundel: They did a good job. Proportionately speaking, they gave us more letters than they gave the English-language college because they knew our conversion rate was lower.

Senator Dalphond: The concern you had earlier was that you would be given less because, ultimately, it means that fewer people would be interested in staying, in becoming permanent residents and working in New Brunswick. Is that right? It didn't factor into the equation.

Mr. Zundel: It didn't turn out that way, but that was the dynamic. When attestation letters are in short supply, equity has to be weighed against the needs of the labour market. I don't think the provinces should be confronted with those conflicting considerations, in the spirit of the Official Languages Act.

Senator Dalphond: I understand, but in practical terms, it worked out in your favour this year. Is that right?

Mr. Zundel: It didn't work out in our favour, but the outcome was not as unfavourable as it could have been.

Mr. Frémont: One of the changes this year is that the federal government now requires all prospective students to show that they have access to \$20,000. The requirement used to be \$10,000. Even without the January 20 announcement, we had no idea how it was going to impact francophone numbers, since sub-Saharan Africa, the Maghreb and other markets are very cost-sensitive. Some markets aren't at all. When it comes to China, people will still come no matter how much you tighten up the requirements. As it was, we didn't know what impact the income increase would have, and now a second element has been added.

As we speak, we have no idea how many francophone students my university will have in September. The insecurity caused by those factors and the letters means that we don't know how many students we'll have in September.

Senator Aucoin: My first question is for Jacques Frémont. Was it your sense that Minister Miller had heard about certain concerns or was familiar with Part VII of the Official Languages Act?

Mr. Frémont: I reminded him when we met. His staff were clearly aware.

Senator Aucoin: What about Minister Miller?

Le sénateur Dalphond : C'est substantiel, ou c'est une baisse par rapport à ce qui est accordé aux collèges anglophones?

M. Zundel : C'est substantiel, et je dois dire que c'est un peu comme l'Ontario.

Le sénateur Dalphond : Donc, on vous a favorisés?

M. Zundel : Ils ont fait un bon travail et nous ont donné proportionnellement plus de lettres que le collège anglophone, parce qu'ils savaient qu'on avait un taux de conversion plus bas.

Le sénateur Dalphond : Donc, la crainte que vous aviez plus tôt, c'est qu'on vous en donne moins, parce qu'à la fin, cela signifie que moins de gens seraient intéressés à rester, à devenir résidents permanents et à travailler au Nouveau-Brunswick? Cela n'a pas joué dans l'équation.

M. Zundel : Finalement, cela ne s'est pas terminé comme cela, mais la dynamique était là. Dans un contexte de rareté de lettres d'attestation, il y a un taux d'échange à faire entre l'équité et les besoins du marché du travail. Je ne crois pas que les provinces devraient, dans l'esprit de la Loi sur les langues officielles, faire face à ce genre de conflit.

Le sénateur Dalphond : Je comprends, mais dans la pratique, cela s'est résolu en votre faveur cette année?

M. Zundel : Cela ne s'est pas résolu en notre faveur, mais le résultat a été moins défavorable qu'il aurait pu l'être.

Mr. Frémont : Un des changements, cette année, c'est que le gouvernement fédéral exige désormais que tout candidat étudiant démontre qu'il a 20 000 \$ de côté. Auparavant, c'était 10 000 \$. Déjà, même si on n'avait pas eu l'annonce du 20 janvier, nous n'avions aucune idée de l'impact que cela aurait eu sur les effectifs francophones, parce qu'il y a des marchés qui sont très sensibles aux coûts, comme l'Afrique subsaharienne et le Maghreb. Certains ne le sont absolument pas. Pour la Chine, vous pouvez augmenter n'importe quoi et les gens viennent quand même. On ne savait déjà pas ce qui se passerait avec cette augmentation-là et on a ajouté le deuxième.

Dans mon université, au moment où l'on se parle, nous n'avons aucune idée du nombre de francophones qui seront là en septembre. À cause de ces facteurs sur le plan de l'insécurité et des lettres, on ne sait pas combien on aura d'étudiants en septembre.

Le sénateur Aucoin : Ma première question s'adresse à M. Jacques Frémont. Avez-vous eu l'impression que le ministre Miller avait eu vent de certaines inquiétudes ou connaissait bien la partie VII de la Loi sur les langues officielles?

M. Frémont : Quand je l'ai rencontré, je le lui ai rappelé. C'est clair que son personnel était tout à fait au courant.

Le sénateur Aucoin : Et le ministre Miller?

Mr. Frémont: Perhaps he didn't listen to what I said, but I was clear.

Senator Aucoin: I have a second question.

You said that, this year, at least at the University of Ottawa, you ended up getting more students or permits than you initially worried you would. Did French-language colleges and universities in the other provinces end up getting a decent share this year — perhaps in the past few weeks? Did the number of study permits turn out to be sufficient?

Mr. Frémont: My understanding is that a number of provinces did indeed play ball, because that was something the federal government had asked for in its negotiations with the provinces.

Mr. Zundel: The federal government granted New Brunswick a second batch of attestation letters last week. Unfortunately, it's so late in the process that we won't be able to use them for September admissions. They may not help until January.

I say that without knowing what this year's conversion rate will be, as Mr. Frémont mentioned. If we have the same rate as last year, we could be okay. If it's half of what it was last year, it will be devastating.

Mr. Surette: It's the same for us. We, too, were fortunate that Nova Scotia gave us many more attestation letters than we were expecting.

You're familiar with this, Senator Aucoin. Large institutions like Dalhousie University received almost the same number of letters we did. Clearly, the province played the same game here, knowing that our conversion rate was much lower.

The other impact for us, in terms of the conversion rate, is the need for an internal analysis to identify the countries that are most beneficial for us. We will be taking a more careful look at which countries are conducive to a higher conversion rate.

Senator Aucoin: I gather there's no guarantee that the provinces will treat you as favourably next year, or in upcoming years, as they did this year, even though they could possibly have done more.

Have you thought of any solutions? What can we do to help you with that?

Mr. Normand: I'd like to say something, if I may. The cap was actually announced for two years. This fall, we'll find out

M. Frémont : Peut-être qu'il n'a pas écouté ce que je lui ai dit, mais c'était clair.

Le sénateur Aucoin : J'ai une deuxième question.

Vous avez dit que cette année, au moins à l'Université d'Ottawa, vous avez finalement reçu un nombre plus important d'étudiants ou de permis que celui que vous aviez craint au début. Pour ce qui est des autres provinces, est-ce que les universités et collèges francophones ont finalement reçu — peut-être dans les dernières semaines — une bonne proportion cette année? Est-ce que cela s'est traduit par un nombre suffisant de permis d'études?

M. Frémont : Ce que l'on comprend, c'est que plusieurs provinces ont effectivement joué le jeu, parce que c'était une demande du gouvernement fédéral dans leurs négociations avec les provinces.

M. Zundel : Au Nouveau-Brunswick, le gouvernement fédéral a octroyé une deuxième ronde de lettres d'attestation la semaine dernière. Malheureusement, cela arrive si tard qu'on ne pourra pas s'en servir pour des admissions en septembre, peut-être seulement pour janvier.

Je vous dis cela sans savoir, comme le disait mon collègue M. Frémont, quel sera le taux de conversion cette année. Si on a le même taux que l'année dernière, cela pourrait aller. Si notre taux est la moitié de celui de l'année dernière, ce sera une catastrophe.

M. Surette : C'est pareil que ce qui a déjà été mentionné. Nous avons été chanceux nous aussi que la province de la Nouvelle-Écosse nous ait donné beaucoup plus de lettres d'attestation que ce à quoi on s'attendait.

Sénateur Aucoin, vous connaissez cela; de grosses institutions comme l'Université Dalhousie ont presque reçu le même nombre de lettres que nous. C'est clair que la province a joué le même jeu ici et savait que notre taux de conversion est beaucoup plus bas.

L'autre impact pour nous en ce qui a trait au taux de conversion, c'est qu'il nous faut analyser à l'interne pour savoir quel pays nous rapporte le plus. On va davantage analyser quels pays favorisent un taux de conversion plus élevé.

Le sénateur Aucoin : D'après ce que je comprends, l'année prochaine ou dans les années à venir, il n'y a pas aucune garantie que les provinces vont vous favoriser autant que cette année, même si elles auraient peut-être pu faire plus.

Avez-vous envisagé certaines choses? Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous à cet égard?

M. Normand : Je vais me permettre de faire un commentaire. En fait, le plafond est annoncé pour deux ans. À l'automne, on

the numbers for 2025, and we may find ourselves in the same situation, having to lobby for the study permits to be distributed fairly.

Our members consider themselves lucky that the provinces gave them the number of letters they needed. Given the federal government's linguistic duty to enhance the vitality of francophone communities, we shouldn't be having to count on luck and the goodwill of the provinces to ensure the survival, sustainability and vitality of our post-secondary institutions.

Right now, the government needs to ensure that all federal institutions, including — but particularly — IRCC, understand their new obligations under the Official Languages Act. Furthermore, the government needs to give all those institutions the tools they need to respect the act, so we don't end up going through this again and again. That applies not just to IRCC, but also to other departments, which will take it upon themselves to follow the precedent IRCC has set and not anticipate positive measures to avoid direct negative impacts on francophone communities.

Senator Clement: Thank you for your shock testimony. By shock, I mean that it sends a very clear message to the federal government. I want to continue along Senator Aucoin's line of questioning. Over the long term, certain government announcements create instability and undermine your confidence.

In your strategic planning, how are you going to address a seemingly uncertain climate, which could be the case for years?

During Black History Month, students who had heard about these announcements came up to me completely devastated. You are counting on these students for recruitment. The better their experience, the more they will encourage others to come.

How are you talking to your current students in a reasonable and reassuring way? The question is for all the witnesses.

Mr. Zundel: We work very hard to support students when they arrive and help them integrate so they feel welcome, at home and wanted in the community. With the rise in international students in recent years, we hired people to focus on student integration and support, precisely to help them along. Many of them are immigrants themselves, so they really understand the experience of newcomers.

connaîtra les chiffres pour l'année 2025, et on se retrouvera peut-être dans la même pièce de théâtre où il faudra faire du démarchage pour s'assurer d'une répartition équitable des permis d'études.

Nos membres se considèrent comme chanceux que les provinces leur aient octroyé le nombre de lettres dont ils avaient besoin. Dans un contexte où le gouvernement fédéral a des obligations linguistiques à l'égard de l'épanouissement des communautés francophones, on ne devrait pas être dans une situation où l'on compte sur la chance et la bonne foi des provinces pour s'assurer de la survie, de la pérennité et de la vitalité de nos établissements postsecondaires.

En ce moment, il faut s'assurer que toutes les institutions fédérales, IRCC y compris et prioritairement, comprennent les nouvelles obligations de la Loi sur les langues officielles et qu'on outille toutes les institutions fédérales pour qu'elles la respectent, afin de ne pas avoir à rejouer dans ce scénario. Je ne parle pas seulement d'IRCC, mais aussi d'autres ministères qui vont se permettre de reprendre le précédent créé par IRCC et ne pas penser à l'avance aux mesures positives qui doivent être prises pour éviter des impacts négatifs directs sur les communautés francophones.

La sénatrice Clement : Merci beaucoup pour vos témoignages chocs. Je dis que c'est un choc dans le sens où c'est un message très clair au gouvernement fédéral. J'aimerais continuer dans la même veine que le sénateur Aucoin. À long terme, certaines annonces vous déstabilisent et affectent votre confiance.

Qu'allez-vous faire dans votre planification stratégique pour répondre à un climat qui semble incertain et qui pourrait l'être pendant plusieurs années?

Durant le Mois de l'histoire des Noirs, j'ai été approchée par des étudiants qui écouteaient ces annonces et qui ont été complètement dévastés. Vous comptez sur ces étudiants pour le recrutement; plus ils sont satisfaits de leur expérience, plus ils vont en amener d'autres.

Que faites-vous auprès de vos étudiants actuels pour avoir une conversation sensée et rassurante? La question s'adresse à tous les témoins.

M. Zundel : On déploie de grands efforts dans l'accueil et l'intégration des étudiants pour qu'ils se sentent les bienvenus, chez eux et désirés dans la communauté lorsqu'ils arrivent chez nous. Au cours des dernières années, avec l'augmentation des étudiants internationaux, on a embauché des personnes responsables de l'intégration et de l'appui des étudiants, justement pour les accompagner. Ce sont souvent eux-mêmes des gens issus de l'immigration qui comprennent bien le vécu des nouveaux arrivants.

We also do a lot of equity, diversity and inclusion work on the program side, to learn everyone's customs, not just within the college, but also in surrounding communities. Keep in mind that the international students attending our college also live in the community. My fear is that the measure announced on January 22 could play into an anti-immigration narrative. I'm not saying that was the intent, but it does add an anti-immigration dynamic that determines whether students feel welcome in Canada or not.

Mr. Frémont: Certainly, in the past, we engaged in overbooking, and we knew exactly the number we would end up with. Now, for the reasons I've explained, we don't know. Obviously, we'll be making adjustments to our strategic planning, as we build our understanding and ask every student the relevant questions.

We question the ones who don't come to find out why. On the ground, we have to deliver different messages. First, Canada is still open to them, because the signal they got was that Canada was no longer open but Quebec was. Quebec has a grant program for French-speaking international students who study in regions. Everything outside Montreal Island is considered a region in Quebec. Sherbrooke and Laval are considered regions. Everywhere is a region. Quebec has a grant program where students pay in-province tuition fees.

Immediately, the wind changed. For years, the wind was at our backs and the backs of French Canada, with every institution receiving more applications. The week Quebec announced what it was doing, the headwinds set in. We are going to have to counter that. The image Canada is projecting to all students is that getting into the country is now difficult and they are going to have trouble. It is especially important to bear in mind that we are competing with the English-speaking world. The U.S., Britain and Europe provide responses in a matter of weeks. Here, IRCC issues visas within six months, if we're lucky. Canada has an image problem, and it's going to require work on the ground.

I have one last point. IRCC is aiming to increase francophone immigration levels from 4% to 6% and eventually 8%. Frankly, people on the ground can't wrap their heads around that. The messages are totally contradictory. We're turning students away even though they represent high-quality immigrants, so the messaging on the ground is contradictory. It's not exactly straightforward. Embassies are doing their best. There's been a lot of noise. The new policy doesn't cover graduate studies, and some embassies have given out wrong information. It's deterred people from applying in an extremely competitive market.

On déploie aussi de grands efforts sur le plan de l'équité, de la diversité et de l'inclusion des programmes pour apprendre les coutumes de tout le monde, pas seulement au sein du collège, mais aussi dans les communautés avoisinantes. Il faut comprendre que l'étudiant qui est chez nous vit aussi dans la communauté. Je crains que la démarche annoncée le 22 janvier dernier ne joue dans un genre de récit anti-immigration. Je ne dis pas que c'était l'intention, mais cela ajoute une dynamique anti-immigration qui vient toucher nos étudiants dans leur sentiment d'être les bienvenus ou non au Canada.

M. Frémont : Il est clair que par le passé, on faisait de la surréervation et on savait exactement à quel chiffre on allait aboutir. Maintenant, pour les raisons que j'ai expliquées, on ne le sait pas. Il est donc clair qu'on va ajuster notre planification stratégique, qu'on va apprendre et que chaque étudiant sera interrogé.

Ceux qui ne viennent pas, on les interroge afin de savoir pourquoi. Sur le terrain, on a différents messages à transmettre. Premièrement, que le Canada est encore ouvert pour eux, parce que le message qui a été reçu est que le Canada n'est plus ouvert, mais le Québec l'est. Le Québec a un système de bourses pour les étudiants étrangers francophones qui vont en région. Les régions au Québec, c'est tout sauf l'île de Montréal. Sherbrooke et Laval se trouvent à être des régions; tout est une région. Il existe un système de bourses où ils paient les droits de scolarité locaux.

Tout de suite, on a vu le vent tourner. Depuis quelques années, le vent soufflait pour le Canada français et pour nous, les demandes augmentaient dans tous les établissements. Dans la semaine où le Québec a annoncé cela, on a senti les vents contraires. Il va falloir contrer cela, et l'image que le Canada a donnée à tous les étudiants, c'est que c'est désormais difficile d'y entrer et qu'ils auront des difficultés. Surtout, nous sommes en concurrence avec l'anglophonie : les Américains, les Britanniques et les Européens donnent des réponses en quelques semaines. Nous, si on est chanceux, IRCC au fédéral donne les visas au bout de six mois. Le Canada a un problème d'image et il va falloir y travailler sur le terrain.

Dernière chose : IRCC a l'ambition de faire passer l'immigration francophone de 4 % à 6 % et à 8 %. Honnêtement, sur le terrain, les gens ne comprennent pas. Les messages sont complètement contradictoires. On vire des étudiants de bord alors qu'ils nous fournissent une immigration de grande qualité, alors les messages sont contradictoires sur le terrain. Ce n'est pas tout à fait évident. Les ambassades font leur possible. Il y a eu beaucoup de bruit. Les cycles supérieurs ne sont pas couverts par cette nouvelle politique et plusieurs ambassades ont donné de mauvais renseignements. Cela a découragé des gens de postuler dans un marché extrêmement concurrentiel.

Senator Mockler: What you're saying is alarming, but it's not surprising. Being a senator from New Brunswick, I want to recognize Mr. Zundel's leadership in New Brunswick's community college network. Above all, he has always taken demographic weight into account, and that's very important.

You said you weren't consulted. Mr. Normand, did you reach out to the Prime Minister's Office or ministers in writing to make them aware of the situation you are currently in?

Mr. Normand: The measure was announced on January 22, and we sent Minister Miller a letter on January 23 to share some overarching concerns we had following the announcement. We asked to meet with him right away so we could explain the context French-language institutions operate in and how we felt the measure circumvented the Official Languages Act. We were able to meet with him a few weeks later, and we met with his staff prior to that.

We meet regularly with the assistant deputy minister responsible for international student programming at IRCC. In all those meetings, we reiterate the differential impact the measure has on francophone institutions and especially the urgent need for action. A few days after the announcement, we promptly came out in support of our members and criticized how the measure had been announced. A few days after January 22, IRCC responded, saying that it was going to look for ways to prevent negative impacts from the measure on our members, Canada's francophone institutions. That was a few days after the announcement. IRCC made that statement on January 24 or 25.

It's now April 8, and we still don't know what those measures are. As Mr. Zundel stated, with every week that goes by, it becomes increasingly impossible for us to impact the academic year starting in September 2024. If IRCC intended those projects and measures to impact the upcoming academic year, that window is closing. Prior to the cap, study permits had an average processing time of 13 weeks. It's now mid-April; add 13 weeks, although no projects have been announced yet — it's becoming unrealistic to think that we can make changes in time for September 2024.

Obviously, we'll buy in once the measures are announced and we'll be partners in their deployment. Once again, this creates an additional burden for our institutions which, as you heard, already carry a heavy load. We'll deploy these measures with them, but they should have been announced on January 22 at the same time as the cap, instead of three months later, thereby jeopardizing the next academic year.

Le sénateur Mockler : Vos propos sont alarmants, et ce n'est pas surprenant. J'aimerais, à titre de sénateur du Nouveau-Brunswick, reconnaître le leadership de M. Zundel au Nouveau-Brunswick avec les collèges communautaires. Surtout, il a toujours pris en considération le poids démographique, ce qui est très important.

Vous avez dit ne pas avoir été consulté. Monsieur Normand, est-ce qu'il y a eu de la correspondance avec le bureau du premier ministre et les ministres pour les informer de la situation dans laquelle nous nous trouvons présentement?

M. Normand : À la suite de l'annonce du 22 janvier, nous avons envoyé une lettre au ministre Miller le 23 janvier pour lui faire part de quelques catégories d'inquiétudes que suscitait l'annonce. On lui demandait une rencontre promptement pour lui expliquer la réalité de nos établissements francophones et lui dire en quoi on considérait que l'annonce contournait la Loi sur les langues officielles. On a pu le rencontrer quelques semaines plus tard. On a rencontré les gens de son bureau à l'avance.

On a des rencontres régulières avec la sous-ministre adjointe d'IRCC qui s'occupe des programmes des étudiants étrangers. Lors de toutes ces rencontres, on revient sur l'effet différencié de la mesure sur les établissements francophones, mais surtout sur l'urgence d'agir. Quelques jours après l'annonce, on est sorti rapidement en appui à nos membres pour dénoncer la façon dont cette mesure avait été annoncée. Dans les jours qui ont suivi le 22 janvier, IRCC a réagi en disant qu'ils allaient trouver des façons d'éviter que la mesure ait des impacts sur nos membres, sur les établissements de la francophonie canadienne, et ce, quelques jours après l'annonce. Donc, IRCC a fait cette affirmation autour du 24 ou 25 janvier.

Nous sommes aujourd'hui le 8 avril, et on ne sait toujours pas quelles sont ces mesures. Comme l'a dit M. Zundel, chaque semaine qui passe nous éloigne de la possibilité d'avoir un effet sur la rentrée de septembre 2024. Si l'ambition d'IRCC était que ces projets et ces mesures aient une incidence sur la rentrée de septembre 2024, la fenêtre est en train de se fermer. Avant le plafond, le délai de traitement d'un permis d'études était en moyenne de 13 semaines. Nous sommes déjà à la mi-avril; ajoutez 13 semaines, alors qu'aucun projet n'a encore été annoncé — il devient irréaliste de croire qu'on peut avoir un effet sur cette rentrée.

Évidemment, nous serons preneurs quand les mesures seront annoncées et nous serons des partenaires pour les déployer. Cela ajoutera, encore une fois, un fardeau sur nos établissements qui, comme vous l'avez entendu, en ont déjà beaucoup à porter. Nous les déployerons avec eux, mais ces mesures auraient dû être annoncées le 22 janvier en même temps que le plafond, et non trois mois plus tard, ce qui a mis en péril la rentrée de septembre 2024.

Senator Mockler: Has the department actually assessed the negative impact of a study permit cap on francophone post-secondary institutions outside Quebec? Has this information been shared with you?

Mr. Zundel: That would be a good question to put to the minister if he appears before the committee. I can tell you that we communicated that information through the ACUFC and Colleges and Institutes Canada. I met with the minister on February 8 and we talked about differential conversion rates and all the difficulties. So it's not a matter of not knowing what the impacts are. There was clear, rapid and fulsome communication in that regard.

Senator Mockler: What expectations do you have regarding the review of the program criteria for post-graduation work permits? I've participated in three round tables in my province over the past three or four months. We talked about everything that students contribute to the province; they were simultaneously very moved and very concerned, if not shocked.

Mr. Zundel: One of the recommendations I consider essential and quite achievable would be to grant all francophone college and university programs outside Quebec the same exemption given to master's and PhD programs, making the exemption applicable to all francophone programs. That would mean eliminating the cap and the changes made to post-graduation work permits. Spouses should also be allowed to work while their partners are students. It would be very easy to do that. The numbers aren't high. We're not talking about hundreds of thousands of students, but rather a small number. Therefore, it would be quite feasible. That would be our recommendation.

The Deputy Chair: Thank you very much. We'll now begin the second round.

Senator Moncion: Thank you for giving me more time earlier.

Mr. Frémont, you said something that caught my attention. You mentioned that francophone educational institutions outside Quebec were competing with Quebec institutions for students.

Mr. Frémont: Yes.

Senator Moncion: I'm struck by that statement.

Mr. Frémont: You know, the francophone market is quite small. For all intents and purposes, most come from the Maghreb region and sub-Saharan Africa. Quebec had a lot of international students on Montreal Island because that's where the diaspora was. When Quebec started to fiddle with tuition fees, as you

Le sénateur Mockler : Le ministère a-t-il vraiment évalué l'impact négatif du plafonnement des permis d'études sur les établissements postsecondaires francophones à l'extérieur du Québec? Cette information a-t-elle été partagée avec vous?

M. Zundel : Ce serait une bonne question à poser au ministre s'il comparaît au comité. Je peux vous dire que nous avons communiqué cette information à travers l'ACUFC et Collèges et Instituts Canada. J'ai rencontré le ministre le 8 février et on lui a parlé des taux de conversion différentiels et de toutes les difficultés. Ce n'est donc pas une question de ne pas connaître quels sont les impacts. Les communications ont été claires, rapides et complètes à ce sujet.

Le sénateur Mockler : Quelles sont vos attentes pour la révision des critères du programme de permis de travail postdiplôme? J'ai participé à des tables rondes dans ma province au cours des trois ou quatre derniers mois. On parlait de tout ce que les étudiants ont apporté à la province; ils étaient à la fois très touchés et très inquiets, pour ne pas dire choqués.

M. Zundel : Une des recommandations que j'estime essentielle et tout à fait réalisable serait d'accorder à tous les programmes collégiaux et universitaires francophones hors Québec la même exemption que l'on accorde aux programmes de maîtrise et de doctorat, pour qu'elle soit applicable à tous les programmes francophones. Cela voudrait dire éliminer le plafonnement et les changements qui ont été apportés pour ce qui est des permis postdiplôme. Il s'agirait également de permettre aux conjoints et conjointes de travailler pendant que leur conjoint ou conjointe est aux études. Ce serait la chose la plus simple. Les chiffres ne sont pas énormes. On ne parle pas de centaines de milliers d'étudiants, mais d'un petit nombre. Ce serait donc tout à fait faisable. Ce serait notre recommandation.

La vice-présidente : Merci beaucoup. Nous allons maintenant passer au deuxième tour.

La sénatrice Moncion : Merci de m'avoir donné plus de temps un peu plus tôt.

Monsieur Frémont, vous avez dit quelque chose qui m'a interpellée. Vous avez mentionné que les établissements d'enseignement francophones hors Québec sont en compétition, pour ce qui est des étudiants, avec les établissements du Québec.

M. Frémont : Oui.

La sénatrice Moncion : Cette affirmation m'interpelle.

M. Frémont : Vous savez, le marché francophone est quand même restreint. À toutes fins utiles, l'essentiel est au Maghreb et en Afrique subsaharienne. Le Québec faisait le plein d'étudiants étrangers dans l'île de Montréal, parce que la diaspora s'y trouvait. Quand le Québec s'est mis à jouer dans les droits de

heard, and when it confirmed that international student fees would increase from \$17,000 to \$19,000, it had a chilling effect.

The University of Ottawa lowered tuition fees to attract francophone students. When tuition fees in Quebec were \$3,000 or \$5,000 for students from Africa, we lowered our tuition fees to regain market share. Still, Quebec applied the fees, except for students from France and Belgium. As a result, Quebec stalled its international student market somewhat; then the Quebec government came out with a \$35 million program over three years to lower tuition fees and encourage international students to settle in the regions. The regions are everywhere but Montreal Island. We noticed the difference immediately, because news travels fast on social media. There was a collective movement which turned into a kind of lottery. They wanted to make it possible to have local rights. We immediately felt a shift in our communities about a year and a half ago.

Senator Moncion: I'd like to hear from Mr. Surette and Mr. Zundel on that point. I'd also like to hear from you, because you represent people from just about everywhere. What has been the impact on your universities and colleges?

Mr. Zundel: You're referring to the competition with Quebec?

Senator Moncion: Yes.

Mr. Zundel: With regard to the measure to which my colleague referred, given the relatively low number of students, the reaction on social media was almost immediate. Suddenly, our recruiters were being told, "I'm going to Quebec; I'm not coming to you." Since we're talking about only a few hundred students per year, this was not a disaster for us.

That said, with regard to the January 22 announcement, since Quebec already had a system of attestation letters and software in place, it was able to send those letters out immediately and potential students could apply more quickly. There's no doubt that this gave them an advantage over us. Our first attestation letters were sent last week.

Senator Moncion: Mr. Surette, what about you?

Mr. Surette: We are a bit farther from Quebec, so there is less of an impact. The "marketing effect" and the perception that people in other countries have of our institutions, as I've said, is that Canada is closed, for example, to the international market with IRCC's announcement. What Quebec did with its tuition fees created a marketing effect, and that's what hurts the most. Losing students has a direct impact on our institutions.

scolarité, comme vous l'avez entendu, et qu'il a confirmé que tous les étudiants étrangers passeraient désormais de 17 000 \$ à 19 000 \$, cela a créé un froid.

À l'Université d'Ottawa, on avait diminué les frais de scolarité pour attirer les étudiants francophones. Quand les frais de scolarité au Québec étaient de 3 000 \$ ou 5 000 \$ pour les étudiants africains, nous les avions réduits afin de reprendre des parts du marché. Or, le Québec les a appliqués, sauf aux étudiants français et belges. Ce faisant, le Québec a quelque peu bloqué son marché d'étudiants étrangers; le gouvernement du Québec est donc arrivé avec un programme de 35 millions de dollars sur trois ans pour ramener les frais de scolarité et encourager les étudiants étrangers à aller en région. La région, c'est tout sauf l'île de Montréal. Tout de suite, on a vu un changement, car dans les médias sociaux tout se sait. Il y a eu alors un mouvement collectif qui est devenu, jusqu'à un certain point, une loterie. On voulait créer la chance d'avoir des droits locaux. Nous avons senti immédiatement le changement sur le terrain, il y a environ un an et demi.

La sénatrice Moncion : J'aimerais entendre M. Surette et M. Zundel à ce sujet. J'aimerais aussi vous entendre, parce que vous représentez des gens d'un peu partout. Quel est l'impact sur vos universités et vos collèges?

M. Zundel : Vous parlez de la concurrence avec le Québec?

La sénatrice Moncion : Oui.

M. Zundel : Pour ce qui est de la mesure à laquelle mon collègue a fait référence, étant donné le nombre relativement modeste d'étudiants, les effets ont été presque immédiats dans les médias sociaux. Tout à coup, nos recruteurs se faisaient dire : « Je vais aller au Québec; je n'irai pas chez vous. » Comme il s'agit de quelques centaines d'étudiants par année seulement, l'effet n'a pas été désastreux chez nous.

Par contre, lorsqu'on parle de l'annonce du 22 janvier, puisque le Québec avait déjà un système de lettres d'attestation et des logiciels en place, il a pu envoyer ces lettres immédiatement et voir les étudiants potentiels faire leur demande plus rapidement. Il ne fait aucun doute que cela leur donne un avantage sur nous. De notre côté, les premières lettres d'attestation ont été envoyées la semaine dernière.

La sénatrice Moncion : Monsieur Surette, qu'en est-il chez vous?

Mr. Surette : Nous sommes situés un peu plus loin du Québec, donc l'impact est moindre. L'« effet marketing » et la perception de nos institutions, vues de l'extérieur, comme je l'ai mentionné, c'est que le Canada est fermé, par exemple, au marché international avec l'annonce d'IRCC. Ce que le Québec a fait avec les frais de scolarité a eu un effet marketing, et c'est là que ça fait le plus mal. Perdre des étudiants a un impact direct sur

Since Nova Scotia is one of the last provinces to receive the attestation letters in relation to the January 22 announcement, we didn't know before the end of March, the end of last week, how many attestation letters we would get. In that time, we tried to see what we could do here to improve the situation.

I wasn't able to respond earlier, but between the marketing effect, the need to wait and the uncertainty caused by the whole situation, I'm convinced that it will already be too late by September 2024. Given all the hoops we need to go through in our francophone countries, with the embassies and now the attestation letters, it'll be too late for 2024. We hope we'll be able to catch up in January 2025. Moreover, what really concerns me, for our institution and the others, is the fact that if there is a decrease in the number of students in one year, when most of our programs — especially at universities — are three or four years in duration, the impact will be felt for three or four years. So, it will take us time to catch up on the international market.

Mr. Normand: The day Mr. Miller made his announcement, he said at the press conference that Quebec hadn't reached its cap and that there was room in Quebec for international students. He made that statement on January 22 and he was referring to a province which, as we said, already had an attestation letter system in place.

While our colleagues at universities across the country had to wait for the provinces to take action, Quebec had a two-month head start to send out its attestation letters. To be frank, Quebec has enough room under the cap to take all the international students outside Quebec. They could all transfer there tomorrow and Quebec would not reach its cap. Quebec has a comparative advantage over institutions in the Canadian francophonie and it's difficult for the latter to compete.

Senator Mockler: In line with the questions about the mechanism, I'd like to know whether you believe that offering scholarships to francophone international students at post-secondary institutions outside Quebec would resolve the problem.

Mr. Frémont: Yes, without a doubt. If you're asking what measure would have a strong and immediate impact, it would be scholarships. Francophone students are very cost conscious. There are brilliant individuals from families without the means to pay, and it's clear that offering scholarships would be extremely helpful to them. The permanent residency requirements also need to be accelerated to allow access to citizenship. Such measures would completely change the dynamic. If we want to achieve 6% and 8%, and if you were to do that, I'm telling you it'd happen overnight.

nos institutions. La Nouvelle-Écosse étant l'une des dernières provinces à recevoir les lettres d'attestation, pour ce qui est de l'annonce du 22 janvier, nous ne savions pas avant la fin de mars, jusqu'à la fin de la semaine dernière, combien de lettres d'attestations nous aurions. Pendant ce temps, nous tentions de voir ce que nous pouvions faire ici pour améliorer la situation.

Je n'ai pas pu répondre plus tôt, mais entre l'effet marketing, le fait de devoir attendre et les incertitudes qui ont été causées par toute la situation, je suis convaincu qu'en septembre 2024 il sera déjà trop tard. En raison de toutes les étapes que nous devons franchir dans nos pays francophones, avec les ambassades et maintenant les lettres d'attestation, il sera trop tard pour 2024. Nous espérons pouvoir nous rattraper en janvier 2025. De plus, ce qui m'inquiète beaucoup, pour notre institution comme pour les autres, c'est le fait que si l'on voit une diminution du nombre d'étudiants pour une année, alors que la majorité de nos programmes — surtout universitaires — durent trois ou quatre ans, cela veut dire que l'effet se fera sentir au moins trois ou quatre ans. Il faudra alors du temps pour nous rattraper sur le marché international.

M. Normand : La journée où le ministre Miller a fait son annonce, il a dit en conférence de presse que le Québec n'avait pas atteint son plafond et qu'il y avait de la place pour des étudiants internationaux au Québec. Il a fait cette affirmation le 22 janvier et il faisait référence à une province où, comme on l'a dit, il y avait déjà un système de lettres d'attestation en place.

Pendant que nos collègues dans les universités d'un peu partout au pays devaient attendre que les provinces agissent, le Québec avait deux mois d'avance pour commencer à envoyer des lettres d'attestation. Pour être franc, il y a au Québec suffisamment d'espace sous le plafond pour accueillir tous les étudiants internationaux de l'extérieur du Québec. Un transfert complet pourrait se faire du jour au lendemain et il resterait de la place au Québec sous le plafond. Le Québec a un avantage comparatif par rapport aux établissements de la francophonie canadienne et il est difficile pour ces derniers de le concurrencer.

Le sénateur Mockler : Dans l'esprit des questions qui concernent le mécanisme, j'aimerais savoir si vous croyez que l'offre de bourses aux étudiants étrangers francophones dans les établissements postsecondaires hors Québec réglerait le problème.

M. Frémont : Oui, très certainement. Si vous demandez quelle mesure aurait un effet massif et immédiat, ce serait l'offre de bourses. Les étudiants francophones sont une clientèle très sensible aux coûts. Il y a des gens brillants qui viennent de familles qui ne peuvent pas payer, et il est clair que l'offre de bourses les aiderait grandement. Il faudrait aussi accélérer les exigences de résidence permanente pour accéder à la citoyenneté. Ce genre de mesures changerait la dynamique du tout au tout. Si on veut atteindre 6 % et 8 % et si vous le faites, je vous le dis, cela se produira du jour au lendemain.

Mr. Zundel: For example, for every Chinese student who comes here, there are four adults. Because of the one-child policy, four adults accompany a Chinese student coming into the country. A student from Africa belongs to a family of 10, and their financial means are not the same. You have to understand that, even if we give all the scholarships in the world right away, we won't get the desired outcome because of the cap policy and the regulations.

Mr. Normand: The government of Canada is already offering scholarships to international students. The program is primarily managed by Global Affairs Canada. It was recently noted that our francophone institutions are benefiting very little from these programs, because the criteria are not well suited to institutions in the Canadian francophonie. Existing scholarships don't meet the needs of francophone students and that has to change. It's possible to take action through the international education strategy. Canada's strategy expired on March 31.

So we're waiting for a new strategy for 2024-29; this is one of the recommendations the ACUFC has made, namely that there should be specific scholarships for francophone students and criteria tailored to francophone institutions in the federal government's scholarship programs for international students.

The Deputy Chair: Thank you very much. I have two questions. You can answer the first with a yes or a no, and anyone may answer. You mentioned several times that you think the government considered its obligations under the Official Languages Act when making these decisions. Do you think that all of this is also contrary to the new francophone immigration policy?

Mr. Normand: My answer is a resounding yes, and here's why. The performance indicator for the francophone immigration policy is to increase the number of study permits issued to francophone students at institutions outside Quebec. So when the policy's performance indicator is increasing the number of international students, the cap becomes a contradiction.

The Deputy Chair: Does everyone agree? Yes? Thank you. Here's my second question. In your presentations, you all made one or two recommendations. Before we conclude, what's your final message? Are there other recommendations or anything that you would like to say in conclusion? Be brief, because we only have a few minutes before the end of the meeting. Do you have anything to add that could help us with our study?

M. Zundel : Par exemple, pour un étudiant chinois qui arrive ici, il y a quatre adultes. À cause de la politique de l'enfant unique, quatre adultes accompagnent un étudiant chinois qui vient au pays. L'étudiant africain, lui, fait partie d'une famille de 10 et les moyens financiers ne sont pas les mêmes. Il faut comprendre que même si l'on donne toutes les bourses du monde tout de suite, mais qu'on garde en tête la politique de plafonnement et les règlements, on n'aura pas l'effet escompté.

M. Normand : Le gouvernement du Canada offre déjà des bourses à des étudiants internationaux. Le programme est notamment géré par Affaires mondiales Canada. Le constat qui a été fait récemment, c'est que nos établissements francophones profitent très peu de ces programmes, parce que les critères sont mal adaptés pour les établissements de la francophonie canadienne. Les bourses qui existent déjà répondent mal aux besoins des étudiants francophones et il faudrait donc agir là-dessus. Il est possible d'agir au moyen de la Stratégie en matière d'éducation internationale. Celle du Canada est venue à échéance le 31 mars dernier.

Nous sommes donc en attente d'une nouvelle stratégie pour 2024-2029; cela fait partie des recommandations que l'ACUFC a formulées, notamment qu'il y ait des bourses spécifiques pour les étudiants francophones et des critères adaptés aux établissements francophones dans les programmes de bourses du gouvernement fédéral pour les étudiants et étudiantes internationaux.

La vice-présidente : Merci beaucoup. J'ai deux questions. Vous pouvez répondre à la première par un oui ou par un non, et tout le monde peut y répondre. Vous avez mentionné à plusieurs reprises que vous pensez qu'avec ces décisions, le gouvernement a tenu compte des obligations de la Loi sur les langues officielles. Pensez-vous que tout cela va aussi à l'encontre de la nouvelle politique en matière d'immigration francophone?

M. Normand : Je réponds par un oui retentissant et je vous dis pourquoi. La politique en matière d'immigration francophone s'est donné, comme indicateur de rendement, l'accroissement du nombre de permis d'études à des étudiants francophones dans les établissements hors Québec. Donc, quand l'indicateur de rendement de la politique est l'accroissement du nombre d'étudiants internationaux, le plafond devient une contradiction.

La vice-présidente : Est-ce que tous sont du même avis? Oui? Merci. Ma deuxième question est la suivante. Dans vos présentations, vous avez tous inclus une recommandation ou deux. Avant de terminer, que voudriez-vous laisser comme message? Est-ce qu'il y a d'autres recommandations ou autre chose que vous aimeriez dire en guise de conclusion? Soyez brefs, car il ne nous reste que quelques minutes avant la fin de la réunion. Avez-vous quelque chose à ajouter qui pourrait nous aider avec notre étude?

Mr. Zundel: If we wanted to coordinate all our efforts, I'd say that there should be an exemption for francophone students outside Quebec; we also need to eliminate the problem created when students express dual intent in their application for a study permit, when they say yes, they'll go home, but, in fact, they'll perhaps stay in Canada. Students are automatically penalized for that. Since there is a labour shortage here and we want them to come, I don't understand why they're being penalized when they say they might like to stay here.

Furthermore, housing measures were recently announced. So, federal student housing initiatives would allow us to increase our capacity to bring in international students. Essentially, it's a matter of coordinating our efforts with the various policies in order to ensure synergy.

Mr. Frémont: I'll be provocative, if I may. It's time for the Canadian government to acknowledge that it is truly responsible for francophone minorities and higher education. That means that we need to stop subjecting institutions to the goodwill of the provinces. The federal government has the primary responsibility — we can discuss that, but the law confirms it. Therefore, if the federal government has that responsibility, it's responsible for the survival of francophone communities across the country. Their survival depends on post-secondary institutions that enable francophones to contribute to the economy across the country. This means that the federal government needs to stop putting our fate in the hands of the provinces.

Mr. Surette: I don't really have anything else to suggest, other than to re-emphasize the importance of consultation, particularly with the provinces and territories, to ensure they truly understand the impact of these measures not only on our post-secondary institutions, but also on the vitality of our communities. My recommendation is along the same lines; as far as I'm concerned, it's all about consultation.

Senator Dalphond: I have a question. Is there any time remaining?

The Deputy Chair: Yes, you have three minutes.

Senator Dalphond: You spoke earlier about the competition for scholarships offered by Quebec. I also understood that international students were one way for the Government of Ontario to receive additional funding, particularly for the University of Ottawa. So who's going to pay the scholarship?

In Quebec, the scholarship is offered by the Government of Quebec, so it assumes the cost of the scholarship. You would have to convince Queen's Park to give you scholarships to attract francophones. I don't know whether the federal government's goal is to offer more scholarships, because that becomes an

M. Zundel : Si on voulait aligner tous nos gestes dans le même sens, je dirais qu'il faut une exemption pour les étudiants francophones à l'extérieur du Québec; il faut aussi éliminer le problème créé quand l'étudiant nomme la double intention dans sa demande de permis, lorsqu'il dit que oui, il va retourner chez lui, mais qu'en fait, il restera peut-être au Canada. Automatiquement, cela pèse contre l'étudiant. Étant donné qu'on est dans un contexte de pénurie de main-d'œuvre et qu'on veut qu'il vienne, je ne comprends pas pourquoi on le pénalise quand il dit qu'il aimerait peut-être rester au pays.

De plus, des mesures pour le logement ont été annoncées récemment. Donc, des mesures fédérales en matière de logement étudiant nous permettraient d'augmenter notre capacité d'accueil pour les étudiants internationaux. Essentiellement, il s'agirait d'aligner nos gestes sur les différentes politiques afin de créer un effet de synergie.

M. Frémont : Je serai provocant, si vous le permettez. Il serait temps que l'État fédéral canadien considère qu'il est vraiment responsable des minorités francophones et de l'enseignement supérieur. Cela veut dire qu'il faut arrêter de soumettre les institutions au bon vouloir des provinces. Le gouvernement fédéral a la responsabilité première — on peut en discuter, mais la loi le confirme. Donc, si le gouvernement fédéral a cette responsabilité, cela signifie qu'il est responsable de la survie des communautés francophones partout au pays. Cette survie passe par des établissements universitaires permettant aux francophones de contribuer à la vie économique partout au pays. Cela signifie que le gouvernement fédéral doit arrêter de mettre notre sort entre les mains des provinces.

M. Surette : Je n'ai pas grand-chose de plus à proposer, à part qu'il faut renforcer l'importance de la consultation, surtout auprès des provinces et des territoires, afin qu'ils comprennent vraiment l'impact de ces mesures non seulement sur nos institutions postsecondaires, mais sur la vitalité de nos communautés. Ma recommandation va dans le même sens; en ce qui me concerne, c'est surtout de la consultation.

Le sénateur Dalphond : J'ai une question. Est-ce qu'il reste du temps?

La vice-présidente : Oui; vous avez trois minutes.

Le sénateur Dalphond : Vous avez parlé plus tôt de la compétition concernant les bourses qu'offre le Québec. Par ailleurs, j'ai compris que les étudiants étrangers étaient une façon, pour le gouvernement de l'Ontario, de recevoir un financement additionnel, notamment pour l'Université d'Ottawa. Alors, qui va payer la bourse?

Au Québec, c'est le gouvernement du Québec qui offre la bourse. Donc, il assume le coût de cette dernière. Il faudrait que vous convainquez Queen's Park de vous donner des bourses pour attirer des francophones. Je ne sais pas si le but du gouvernement fédéral est d'offrir plus de bourses, parce que cela

incentive for Ontario to sit on its hands and to let the federal government inject more money into the system every time, because we need to promote official languages.

Mr. Frémont: By asking the question, you show that you fully understand the dynamic. What's clear is that ultimately, once again, we are putting our fate in the hands of the provinces, and we are at the mercy of the governments. We're a minority that always has to fight to survive. I suppose the federal government could come up with a mechanism, but you are aware of the problem.

Currently, the federal government is the elephant in the room when it comes to funding. It requires the provinces to match funding for post-secondary education. This matching is partly paid for with general funding. I can tell you that's a joke when it comes to research. Ontario rarely provides fund matching for language. So the federal government turns a blind eye to the fact that, basically, for the money it is going to give, the provincial match is the general grant we receive from the province. So it's not paid for, and Ontario gets away with paying very little in return. At the Canada Foundation for Innovation and in major research competitions, this is really the problem we face. Institutions are caught in the middle.

The Deputy Chair: There's about a minute left.

Mr. Normand: That will be enough to answer that question. One of Canada's objectives is to diversify the source of foreign students who come to study in Canada. This is one of the objectives of the various scholarship programs in place at Global Affairs Canada. So the mechanism exists; the federal government already provides scholarships for international students.

If it's serious and wants to continue working on market diversification — our francophone institutions are already diversifying markets, because they are not in China or India; they are elsewhere. These institutions want to work to provide equitable access to post-secondary education for all the world's population.

The federal government could decide to develop a bursary program adapted to facilitate access to post-secondary education in French in Canada for students who are in a vulnerable position or who have fewer financial resources.

Senator Dalphond: Then give money to Quebec, because it's English-speaking students from the other provinces who go to McGill?

devient un incitatif pour l'Ontario de s'asseoir sur ses mains et de laisser le fédéral injecter chaque fois plus d'argent dans le système, parce qu'il faut promouvoir les langues officielles.

M. Frémont : En posant la question, vous montrez que vous avez tout à fait compris la dynamique. Ce qui est clair, c'est qu'ultimement, encore une fois, on met notre sort entre les mains des provinces et on est à la merci des gouvernements. Nous sommes une minorité qui est toujours obligée de se battre pour survivre. J'imagine que le fédéral pourrait inventer un mécanisme, mais le problème, vous le connaissez.

Actuellement, pour ce qui est du financement, le fédéral est l'éléphant dans la pièce. Il exige des contreparties provinciales pour le financement de l'enseignement postsecondaire. Ces contreparties pour le financement général sont payées en partie. Dans le domaine de la recherche, je peux vous confirmer que c'est une blague. Il n'y a que rarement des contreparties ontariennes en matière linguistique. Alors le fédéral ferme les yeux en disant que, dans le fond, pour l'argent qu'il va donner, la contrepartie provinciale, c'est la subvention générale que l'on reçoit de la province. Donc, ce n'est pas payé et l'Ontario s'en tire en payant très peu de contrepartie. À la Fondation canadienne de l'innovation et dans les grands concours de recherche, c'est vraiment le problème auquel on fait face. Les établissements sont coincés entre les deux.

La vice-présidente : Il reste environ une minute.

M. Normand : Ce sera suffisant pour répondre sur ce point. L'un des objectifs du Canada, c'est de diversifier la provenance des étudiants étrangers qui viennent étudier au pays. C'est l'un des objectifs que se sont fixés les différents programmes de bourses existants à Affaires mondiales Canada. Donc, le mécanisme existe; le gouvernement fédéral donne déjà des bourses pour les étudiants internationaux.

S'il est sérieux et s'il veut continuer à travailler sur la diversification des marchés — nos établissements francophones diversifient déjà les marchés, parce qu'ils ne sont pas en Chine ni en Inde; ils sont ailleurs. Ces établissements veulent travailler à donner un accès équitable à l'éducation postsecondaire à toute la population mondiale.

Le gouvernement fédéral pourrait prendre la décision de développer un programme de bourses adapté pour faciliter l'accès aux études postsecondaires en français au Canada à des étudiants qui sont dans une position de vulnérabilité ou qui ont moins de ressources financières.

Le sénateur Dalphond : Puis donner de l'argent au Québec, parce que ce sont des étudiants anglophones des autres provinces qui vont étudier à McGill?

Mr. Normand: That could be negotiated with Quebec; I'm speaking for the other provinces.

The Deputy Chair: Your time is up. I'd like to thank all four of you for joining us this evening. Thank you for all the information you've shared with us; it's greatly appreciated.

[English]

Colleagues, for our second panel, we will be returning to our study on minority language health services. We again welcome Mr. Martin Normand, Director, Strategic Research and International Relations, Association des collèges et universités de la francophonie canadienne. He is here with us in person. As well, welcome to Ms. Manon Tremblay, Director, Health, Consortium national de formation en santé, Association des collèges et universités de la francophonie canadienne.

On Zoom, we have three witnesses: Mr. Daniel Giroux, President, Boreal College; Mr. Denis Prud'homme, President and Vice-Chancellor, University of Moncton; and Mr. Hassan Safouhi, Vice-Dean, Campus Saint-Jean, University of Alberta.

Welcome, and thank you for being here. We are ready for opening remarks. There will be five minutes each, and then we will proceed to questions.

[Translation]

Mr. Normand, we're going to start with your opening remarks for five minutes in the language of your choice.

Mr. Normand: We're addressing two topics with you today as part of this study.

The first concerns the financial contribution of Health Canada through the official languages health program to members of the Consortium national de formation en santé, or CNFS. Created in 2003, the CNFS comprises 16 of the 22 colleges and universities that are members of the ACUFC. Health Canada's funding helps increase the number of bilingual front-line health professionals, thereby improving access to equitable health services in francophone minority communities.

The impact of the CNFS over more than 20 years is significant. Between 2003 and 2023, post-secondary institutions welcomed nearly 30,000 students into health programs, of which about 10,000 were supported in about 100 CNFS-targeted programs.

M. Normand : Cela pourrait se négocier avec le Québec; moi, je parle pour les autres provinces.

La vice-présidente : Le temps est écoulé. Je vous remercie tous les quatre de votre présence parmi nous ce soir. Merci pour toutes les informations que vous avez partagées avec nous; c'est grandement apprécié.

[Traduction]

Chers collègues, avec notre deuxième groupe de témoins, nous reviendrons à l'étude sur les services de santé dans la langue de la minorité. Nous accueillons à nouveau M. Martin Normand, directeur, Recherche stratégique et relations internationales, Association des collèges et universités de la francophonie canadienne. Il est ici avec nous en personne. Nous souhaitons également la bienvenue à Mme Manon Tremblay, directrice, Santé, Consortium national de formation en santé, Association des collèges et universités de la francophonie canadienne.

Nous accueillons également trois témoins sur Zoom, soit M. Daniel Giroux, président, Collège Boréal; M. Denis Prud'homme, recteur et vice-chancelier, Université de Moncton; et M. Hassan Safouhi, vice-doyen principal, Campus Saint-Jean, Université de l'Alberta.

Je vous souhaite la bienvenue et vous remercie de votre présence. Nous sommes prêts à entendre les déclarations préliminaires. Chacun aura cinq minutes pour sa déclaration, puis nous passerons aux questions.

[Français]

Monsieur Normand, nous allons commencer avec votre déclaration de cinq minutes dans la langue de votre choix.

M. Normand : Nous aborderons deux sujets avec vous aujourd'hui dans le cadre de cette étude.

Le premier concerne la contribution financière de Santé Canada qui est versée par l'entremise du Programme pour les langues officielles en santé aux membres du Consortium national de formation en santé, ou CNFS. Créé en 2003, le CNFS regroupe 16 des 22 collèges et universités membres de l'ACUFC. Les fonds de Santé Canada contribuent à l'augmentation du nombre de professionnels de la santé de première ligne bilingues et permettent ainsi d'améliorer l'accès à des services de santé équitables dans les communautés francophones en situation minoritaire.

L'impact du CNFS depuis plus de 20 ans est notable. Entre 2003 et 2023, les établissements postsecondaires ont accueilli tout près de 30 000 étudiants dans des programmes de santé, dont environ 10 000 ont été soutenus dans une centaine de programmes ciblés par le CNFS.

In the CNFS follow-up surveys of graduates of these programs, 98% of respondents report that they provide health services in French. In 2023, approximately 600 out of 2,000 first-year enrolments in CNFS-targeted programs are directly attributable to Health Canada funding.

Health Canada funding has also been used to develop and promote the concept of active offer of service in French, a measure that encourages users to express themselves in the official language of their choice.

Much progress has been made since 2003, but the work is far from done. Other witnesses, including provincial representatives, have shared with you the importance of significantly increasing the number of health care graduates who can practise their profession in French in order to meet the needs of francophone minority communities.

The statistical analyses we have carried out paint a picture of future needs. A brief will be submitted to give you more information on this topic, but here are some data that will illustrate the challenges ahead. In 2021, more than 37% of health care staff with knowledge of French and English in the professions targeted by the CNFS were 45 years of age or older. Among family physicians, that percentage was 43%. Among PSWs, that percentage was 41%. Many bilingual professionals are approaching retirement and will need to be replaced.

Various strategies are being implemented by governments to meet these needs. Health Canada's model is very innovative. As we know, post-secondary education is a provincial responsibility.

Health Canada's support is in addition to funds invested by the provinces to support the training of health professionals. However, Health Canada disburses the funds directly to the institutions concerned with the explicit agreement of the provinces. In each funding cycle, provincial governments confirm their support for Health Canada initiatives so that institutions can benefit from federal funding.

Our first recommendation is that Health Canada maintain and enhance the official languages health program as necessary for the years 2028 to 2033, based on its current delivery mechanisms.

The second topic we'll be discussing with you this evening concerns language barriers for foreign-trained health professionals.

Dans le cadre des sondages de suivi des diplômés de ces programmes que le CNFS effectue, 98 % des répondants rapportent qu'ils offrent des services de santé en français. En 2023, environ 600 inscriptions sur 2 000 en première année dans des programmes ciblés par le CNFS sont directement attribuables au financement accordé par Santé Canada.

Les fonds de Santé Canada ont également servi à développer et promouvoir le concept de l'offre active de services en français, une mesure invitant l'usager à s'exprimer dans la langue officielle de son choix.

Beaucoup de progrès ont été accomplis depuis 2003, mais le travail est loin d'être terminé. D'autres témoins, dont des représentants des provinces, vous ont fait part de l'importance d'augmenter sensiblement le nombre de personnes diplômées en santé qui peuvent exercer leur profession en français, pour répondre aux besoins des communautés francophones en situation minoritaire.

Les analyses statistiques que nous avons réalisées dressent le portrait des besoins à venir. On vous soumettra un mémoire pour vous donner plus d'information à ce sujet, mais voici déjà quelques données qui illustreront les défis à relever. En 2021, plus de 37 % du personnel de la santé ayant une connaissance du français et de l'anglais dans les professions ciblées par le CNFS était âgé de 45 ans et plus. Chez les médecins de famille, ce pourcentage était de 43 %. Chez les préposés, ce pourcentage était de 41 %. La retraite s'annonce pour un grand nombre de professionnels bilingues qu'il faudra remplacer.

Différentes stratégies sont mises en œuvre par les gouvernements pour combler les besoins. À cet égard, le modèle de Santé Canada est très innovateur. Comme on le sait, la formation postsecondaire est de compétence provinciale.

L'appui de Santé Canada s'ajoute aux fonds investis par les provinces pour soutenir la formation de professionnels de la santé. Toutefois, Santé Canada verse les fonds directement aux établissements concernés avec l'accord explicite des provinces. À chaque cycle de financement, les gouvernements provinciaux confirment leur soutien aux initiatives de Santé Canada, afin que les établissements puissent bénéficier du financement fédéral.

Voici notre première recommandation : que Santé Canada maintienne et bonifie au besoin le Programme pour les langues officielles en santé pour les années 2028 à 2033, selon les modalités d'exécution actuelles.

Le second sujet que nous aborderons avec vous ce soir concerne les barrières linguistiques des professionnels de la santé formés à l'étranger.

In March 2020, Immigration, Refugees and Citizenship Canada, or IRCC, published a study entitled *Occupational integration in healthcare by French-speaking immigrants living in minority communities*. This study provided a detailed picture of the challenges faced by foreign-trained professionals.

To practise a regulated health profession in Canada, foreign-trained individuals must go through specific steps with regulatory bodies to obtain a licence to practise. This process occurs within each province or territory and varies from one profession to another. As a result, Canada-wide initiatives targeting structural barriers to entry into the profession are difficult to achieve by organizations like ours.

However, Canada-wide actions are not only feasible, but desirable in another area of action: language training. The IRCC study indicated that opportunities for foreign-trained professionals and French-speaking immigrants are more limited in the health care field, since English language skills requirements are high. The federal government can do something about this. In fact, language training for these two clientèles would benefit from being structured at the national level. The experience and expertise of ACUFC member institutions could be put to good use in developing this pan-Canadian strategy, so that our communities can benefit quickly and fully from this potential workforce.

Our second recommendation is that Health Canada, Canadian Heritage, Employment and Social Development Canada, and Immigration, Refugees and Citizenship Canada coordinate a pan-Canadian approach to English and French language training for foreign-trained health professionals.

My colleague Manon Tremblay and I will be happy to answer your questions. Thank you.

Daniel Giroux, President, Boreal College: Honourable senators, thank you very much for the opportunity to appear before you today.

I will echo the ACUFC's comments by giving a few concrete examples of the benefits of Health Canada's financial contribution to our institution and the language barriers our students face.

Boreal College is one of 24 public colleges of applied arts and technology in Ontario and one of two French-language colleges offering training in over 80 post-secondary programs in French, 25 of which are unique to French-speaking Ontario. With 36 sites in 26 communities, it has a physical presence almost everywhere in the province of Ontario, but with Boreal Online,

En mars 2020, Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada (IRCC) a publié une étude intitulée *Insertion professionnelle dans le domaine de la santé des personnes immigrantes francophones vivant en situation minoritaire*. Cette étude dressait un portrait détaillé des défis à relever par les professionnels formés à l'étranger.

Pour exercer une profession de la santé réglementée au Canada, toute personne formée à l'étranger doit franchir des étapes précises auprès des organismes de réglementation pour obtenir un permis de pratique. Ce processus s'effectue au sein de chaque province ou territoire et varie d'une profession à l'autre. Ainsi, des actions pancanadiennes ciblant les obstacles structurels liés à l'accès à la profession sont difficilement réalisables par des organismes comme le nôtre.

Toutefois, des actions pancanadiennes sont non seulement réalisables, mais souhaitables dans un autre domaine d'action, soit celui de la formation linguistique. L'étude d'IRCC indiquait que les possibilités pour les professionnels formés à l'étranger et les personnes immigrantes francophones sont plus limitées dans le domaine de la santé, puisque les compétences exigées en anglais sont élevées. Le gouvernement fédéral peut agir sur cette question. En effet, la formation linguistique pour ces deux clientèles gagnerait à être structurée à l'échelle nationale. L'expérience et l'expertise des établissements membres de l'ACUFC pourraient être mises à profit dans l'élaboration de cette stratégie pancanadienne, afin que nos communautés puissent bénéficier rapidement et pleinement de cette main-d'œuvre potentielle.

Notre deuxième recommandation est la suivante : que Santé Canada, Patrimoine canadien, Emploi et Développement social Canada et Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada coordonnent une approche pancanadienne pour la formation linguistique en français et en anglais des professionnels de la santé formés à l'étranger.

Ma collègue Manon Tremblay et moi serons heureux de répondre à vos questions. Merci.

Daniel Giroux, président, Collège Boréal : Honorables sénatrices et sénateurs, je vous remercie beaucoup de l'occasion de nous présenter devant vous aujourd'hui.

Je vais faire écho aux propos de l'ACUFC en donnant quelques exemples concrets des bienfaits de la contribution financière de Santé Canada à notre établissement ainsi que des barrières linguistiques auxquelles sont confrontés nos étudiantes et étudiants.

Le Collège Boréal est l'un des 24 collèges publics d'arts appliqués et de technologie de l'Ontario et l'un des deux collèges de langue française offrant des formations dans plus de 80 programmes postsecondaires en français, dont 25 sont uniques en Ontario français. Avec ses 36 sites dans 26 communautés, il est physiquement présent presque partout dans

which now offers some 15 programs completely remotely, we now have a presence throughout Ontario and even Canada.

The college also offers skilled trades apprenticeships, literacy and basic skills training, continuing education, employment services, immigration and settlement services, and applied research services.

As a member of the Consortium national de formation en santé, the CNFS, Boreal receives funding from Health Canada through the official languages in health program. Over the past 10 years, Boreal has received almost \$7.8 million.

Let me give you some concrete examples of what this funding has done for us.

Students in the dental hygiene program benefit from a completely renovated dental clinic at the Boreal site to put into practice the knowledge acquired with bilingual clients on campus. It even met all the public health requirements during the pandemic.

The addition of a practical nursing program on three new campuses now offers students and communities training at the Hearst, Kapuskasing, West Nipissing, Sudbury, Timmins, Toronto and Windsor campuses.

There is also the whole question of adding virtual simulation to the paramedical program.

In addition, in 2015, a full integration of the concept of active offer of service in French was completed to ensure that the student population is made aware of the importance of offering services in French and that this concept is put into practice during internships and at work.

Interestingly, the average retention rate for our programs at Boreal College is 90%. A study was done by the Higher Education Quality Council of Ontario, which compared us with six English-language colleges where the retention rate was between 55% and 71%. This funding makes a real difference not only to retention, but also to the quality of training.

Another analysis using the results of the 2019-20 and 2020-21 graduate survey results shows that 85% of graduates of the [Technical difficulties] program at Boreal College who participated in the survey work in health, and that 96% of these health professionals work in a francophone minority community in Canada. I therefore reiterate the ACUFC's first recommendation, that Health Canada maintain and enhance, as needed, the official languages health program for 2028 to 2033.

la province de l'Ontario, mais avec Boréal en ligne, qui offre maintenant une quinzaine de programmes complètement à distance, nous offrons maintenant une présence partout en Ontario et même au Canada.

Le collège offre aussi des apprentissages dans les métiers spécialisés, des services d'alphabétisation et de formation de base, de la formation continue, des services d'emplois, des services en immigration et des services d'établissement ainsi que des services de recherche appliquée.

Boréal est membre du Consortium national de formation en santé (CNFS) et reçoit donc du financement de la part de Santé Canada par l'entremise du Programme pour les langues officielles en santé. Au cours des 10 dernières années, Boréal a reçu presque 7,8 millions de dollars.

Voici des exemples concrets de ce que ce financement a pu générer pour nous.

Les étudiants du programme d'hygiène dentaire bénéficient d'une clinique dentaire complètement rénovée sur le site de Boréal afin de mettre en pratique les connaissances acquises avec des clients bilingues sur le campus. Il a même respecté toutes les exigences en matière de santé publique durant la pandémie.

L'ajout d'un programme de soins infirmiers auxiliaires dans trois nouveaux campus offre maintenant à la population étudiante et aux communautés de la formation sur les campus de Hearst, Kapuskasing, Nipissing Ouest, Sudbury, Timmins, Toronto et Windsor.

Il y a aussi toute la question de l'ajout de simulation virtuelle pour le programme de soins paramédicaux.

De plus, en 2015, une intégration complète du concept de l'offre active de service en français a été complétée pour s'assurer que la population étudiante est sensibilisée à l'importance de l'offre de services en français et que ce concept est mis en pratique lors des stages et au travail.

Un fait intéressant : du côté du Collège Boréal, le taux de rétention moyen de nos programmes est de 90 %. Une étude a été faite par le Conseil ontarien de la qualité de l'enseignement supérieur, qui nous comparait avec six collèges anglophones où le taux de rétention était entre 55 et 71 %. Ce financement fait une réelle différence sur la rétention, mais aussi sur la qualité de la formation.

Une autre analyse effectuée à l'aide des résultats du sondage des diplômés de 2019-2020 et de 2020-2021 a montré que 85 % des diplômés du programme [Difficultés techniques] du Collège Boréal qui ont participé au sondage travaillent dans le domaine de la santé, et que 96 % de ces professionnels de la santé travaillent dans une collectivité francophone en situation minoritaire au Canada. Je réitère donc la première recommandation de l'ACUFC, soit que Santé Canada maintienne

I'd also like to talk about language barriers. We talked about the recommendation to train professionals in both French and English. Another particular challenge I would like to address is the concern about language exams. For example, to become a practical nurse, professionals must write a provincial exam; to become a registered nurse, candidates must write a provincial exam to be eligible to practise.

On the bachelor's degree side, the change was made in 2015. Attempts were made to use exams from the United States that had been translated. It didn't work. The success rate for those who wrote the exam in French plummeted. People know that since 2022, for our practical nursing programs, we have used the same exam. So we're very concerned about these same challenges. When students don't pass the exam in French, they write it in English. This really calls into question the purpose of our French-language programs and the quality of our training.

One thing is absolutely critical: Although professional bodies are under provincial jurisdiction, these challenges exist across the country. So we're asking for the federal government's support in intervening with provincial authorities to demand that professional bodies provide equal opportunities for entry into the health professions for professionals trained in French and English. We would certainly be willing to work with them on that.

Thank you for your attention. I will be happy to answer your questions.

Dr. Denis Prud'homme, President and Vice-Chancellor, University of Moncton: Thank you, Madam Chair.

Honourable senators, good evening. Thank you for your invitation to participate as a witness in the study on minority-language health services.

My objectives today are to share data with you to demonstrate how important it is for patients to receive these services in their mother tongue, and how important it is to increase the number of health professionals able to actively offer services in French.

The data I'm about to present to you are the result of studies by a research group interested in documenting the impact of the language barriers on quality, but also on the safety, of care offered in an environment of linguistic concordance, that is,

et bonifie au besoin le Programme pour les langues officielles en santé pour les années 2028 à 2033.

Je veux aussi parler des barrières linguistiques. On a parlé de la recommandation qui a été faite en ce qui concerne la formation des professionnels en français et en anglais. Un autre défi particulier dont j'aimerais parler est la préoccupation qui touche les examens linguistiques. Par exemple : pour devenir infirmières auxiliaires, les professionnelles doivent écrire un examen provincial; pour devenir infirmières autorisées, les candidates doivent écrire un examen provincial pour avoir le droit de pratiquer.

Du côté du baccalauréat, le changement a été fait en 2015. C'est avec des examens provenant des États-Unis — et qui ont été traduits — que le tout a été tenté. Cela n'a pas fonctionné. Le taux de réussite des personnes qui ont écrit l'examen en français a chuté. On sait que depuis 2022, pour nos programmes de soins infirmiers auxiliaires, nous avons suivi ce même examen. Nous avons donc de grandes préoccupations face à ces mêmes défis. Quand les étudiants ne réussissent pas l'examen en français, ils l'écrivent en anglais. Cela remet donc vraiment en question la raison d'être de nos programmes en français et la qualité de nos formations.

Il y a un élément absolument critique : bien que les ordres professionnels soient de compétence provinciale, ces défis existent partout au pays. Nous sollicitons donc l'appui du gouvernement fédéral pour intervenir auprès des instances provinciales afin de leur demander d'exiger des ordres professionnels qu'ils offrent des chances égales d'entrer dans les professions de la santé, tant pour les professionnels formés en français que pour ceux qui sont formés en anglais. Nous serions sans doute prêts à travailler avec eux en ce sens.

Merci de votre attention. Je serai heureux de répondre à vos questions.

Dr Denis Prud'homme, recteur et vice-chancelier, Université de Moncton : Merci, madame la présidente.

Honorables sénatrices et sénateurs, bonsoir. Merci de votre invitation à participer à titre de témoin à l'étude sur les services de santé dans la langue de la minorité.

Mes objectifs aujourd'hui sont de partager des données avec vous pour démontrer l'importance pour un patient de recevoir ces services dans sa langue maternelle et l'importance d'augmenter le nombre de professionnels de la santé en mesure de faire une offre active de services en français.

Les données que je vais vous présenter sont le fruit des études d'un groupe de recherche qui s'intéresse à documenter les impacts de la barrière linguistique sur la qualité, mais également sur la sécurité des soins, des soins qui sont offerts dans

when the physician speaks the same language as the patient, or linguistic discordance, in other words, when the physician does not speak the patient's language.

For example, in one of our studies, we drew on the Canadian Patient Safety Institute's first study, which was published in 2014-15 and documented patient harm or medical error in Canadian hospitals. A frequency of one in 18 hospitalizations — so about 6% of patients — was reported. One in eight harms may be the cause of death.

Harms can be categorized into four categories. However, two of these categories account for more than 75% of harms, namely, care-related conditions and medication errors.

In this study, we documented the language skills of physicians and developed an index that allowed us to conclude that if a patient received more than 50% of their care in their mother tongue, they were receiving care in a concordant language environment.

In this context, we observed a 36% decrease in the risk of harm in hospitals among francophones. There was also a decrease in the length of hospital stay and, lastly, a 24% decrease in the risk of mortality for francophones treated in their mother tongue.

Finally, in a synthesis of several recent analyses using health administrative data, we demonstrate that patients who receive care in their language generally have better clinical outcomes. These data show that the quality and safety of care provided to patients in official language minority communities, or OLMCs, could be improved by ensuring that French-speaking patients have access to services in French. To achieve this, we need to increase the number of health professionals who are able to actively offer health services in French in official language minority communities, which is why grants associated with the Consortium national de formation en santé program are important.

In short, like my colleague, I'm sharing the results of a recent survey of our 2019-20 graduates from our health programs. There are 13 professional health programs at the University of Moncton. It was found that 87% of graduates work in the New Brunswick health care system, particularly in communities with a high density of francophones, and 80% of them provide services in French every day. In addition, 50% of our trainees hold a position at one of the locations where they completed an internship, particularly in regions outside the major centres.

un environnement de concordance linguistique, c'est-à-dire lorsque le médecin parle la même langue que son patient, ou de discordance linguistique, donc à l'opposé, lorsque le médecin ne parle pas la langue de son patient.

À titre d'exemple, dans l'une de nos études, nous nous sommes inspirés de la première étude de l'Institut canadien de la sécurité des patients, qui a été publiée en 2014-2015 et qui a documenté les préjudices subis par les patients ou les erreurs médicales dans les hôpitaux canadiens. On a rapporté une fréquence d'un préjudice sur 18 hospitalisations — donc environ 6 % des patients. Un préjudice sur huit peut être la cause du décès.

On peut classer les préjudices en quatre catégories. Cependant, deux de ces catégories représentent plus de 75 % des préjudices, soit les affections liées aux soins et les erreurs de médicaments.

Dans cette étude, nous avons documenté les compétences linguistiques des médecins et nous avons développé un indice qui nous permettait de conclure que si un patient recevait plus de 50 % de ses soins dans sa langue maternelle, il recevait des soins dans un environnement linguistique concordant.

Dans ce contexte, nous avons observé une diminution de l'ordre de 36 % du risque de subir un préjudice en milieu hospitalier chez les francophones. On a également noté une diminution de la durée du séjour en milieu hospitalier et, finalement, une diminution du risque de mortalité de l'ordre de 24 % pour les francophones traités dans leur langue maternelle.

Enfin, dans un article-synthèse de plusieurs analyses récentes réalisées à partir de données administratives en santé, nous démontrons que les patientes et patients qui reçoivent des soins dans leur langue d'usage ont, en général, de meilleurs résultats cliniques. Ces données montrent que la qualité et la sécurité des soins offerts aux patients et aux patientes des communautés de langue officielle en situation minoritaire (CLOSM) pourraient être améliorées en s'assurant que les francophones ont accès à des services en français. Pour atteindre cet objectif, il faut augmenter le nombre de professionnels de la santé qui sont en mesure de faire une offre active de services de santé en français dans les communautés de langue officielle en situation minoritaire, d'où l'importance des subventions associées au programme du Consortium national de formation en santé.

En bref, comme mon collègue, je vous donne les résultats d'une enquête récente menée auprès de nos diplômés de 2019-2020 de nos programmes en santé. On compte 13 programmes professionnels dans le domaine de la santé à l'Université de Moncton. On a constaté que 87 % des diplômés travaillent dans le système de santé du Nouveau-Brunswick, et en particulier dans les communautés à haute densité de francophones, et 80 % d'entre eux offrent des services en français chaque jour. De plus, 50 % de nos stagiaires occupent un poste à l'un des endroits où ils ont suivi un stage, particulièrement dans les régions à l'extérieur des grands centres.

Given the exponential increase in the need for health professionals able to offer services in French to provide safe care, despite the announcement of a 9% increase in the grant to the Consortium national de formation en santé starting next year for the next four years — after a stable grant over the past 14 years, this amount is still less than the amount allocated to us in 2009-10, which was \$3 million — we support the ACUFC's recommendation that Health Canada enhance the official languages health program, in particular the grant to the CNFS, and support health research in OLMCs.

I could also share an experience on the New Brunswick government's scholarships for international nursing students, which brings the tuition fees of our nursing students in line with those of other Canadians. We had access to 25 scholarships per year for the next 10 years. This program is so popular that after two years we have close to 100 international students in our nursing programs and have been able to fill multi-year vacancies at our northern campuses in Edmundston and Shippagan.

My final message is this: For francophones, asking to receive health services in French is not a whim; it can save your life.

Thank you.

The Deputy Chair: Thank you, Dr. Prud'homme. We'll now go to Mr. Safouhi.

Hassan Safouhi, Vice-Dean, Campus Saint-Jean, University of Alberta: Honourable senators, I would like to thank you for the invitation to appear before you today.

Campus Saint-Jean is University of Alberta's all-French campus. It includes a multidisciplinary university faculty, a college centre and a language school. Every year, Campus Saint-Jean welcomes many students who are new to Canada, the majority of whom are permanent residents. Their mother tongue is French. In situations of medical emergency or stress, it is important to be able to communicate with medical or nursing staff in their mother tongue.

I would remind the House that nearly 28% of Alberta's francophone community is made up of newcomers who face a number of challenges, including a general shortage of health

Compte tenu de l'augmentation exponentielle des besoins en professionnels de la santé en mesure d'offrir des services en français pour donner des soins sécuritaires, et compte tenu du fait que, malgré l'annonce d'une augmentation de 9 % de la subvention au Consortium national de formation en santé à compter de l'an prochain, et ce, pour les quatre prochaines années — après une stabilité de la subvention au cours des 14 dernières années, ce montant demeure quand même inférieur à celui qui nous était alloué en 2009-2010, qui était de 3 millions de dollars —, nous appuyons la recommandation de l'ACUFC visant à ce que Santé Canada bonifie le Programme pour les langues officielles en santé, en particulier la subvention au CNFS, et pour soutenir la recherche en santé chez les CLOSM.

Je pourrais également partager une expérience sur les bourses d'études pour les étudiants internationaux en sciences infirmières du gouvernement du Nouveau-Brunswick, qui permet de ramener les frais de scolarité de nos étudiants et étudiantes en sciences infirmières à ceux des autres Canadiens et Canadiennes. Nous avions accès à 25 bourses par année pour les 10 prochaines années. Ce programme est si populaire qu'après deux ans nous avons près de 100 étudiantes et étudiants internationaux dans nos programmes de sciences infirmières et nous avons été en mesure de pourvoir des postes vacants pendant plusieurs années dans nos campus du nord, soit le campus d'Edmundston et le campus de Shippagan.

Mon dernier message est le suivant : pour les francophones, demander de recevoir des services de santé en français n'est pas un caprice; cela peut vous sauver la vie.

Merci.

La vice-présidente : Merci, docteur Prud'homme. Nous passons maintenant à M. Safouhi.

Hassan Safouhi, vice-doyen principal, Campus Saint-Jean, Université de l'Alberta : Honorables sénatrices et sénateurs, je vous remercie de votre invitation à comparaître devant vous aujourd'hui.

Le Campus Saint-Jean est le campus entièrement francophone de l'Université de l'Alberta. Il regroupe une faculté universitaire pluridisciplinaire, un centre collégial et une école de langue. Le Campus Saint-Jean accueille chaque année de nombreux étudiants nouvellement arrivés au Canada dont la majorité est constituée de résidents permanents. Leur langue maternelle est le français. En situation d'urgence médicale ou de stress, il est important de pouvoir communiquer avec le personnel médical ou soignant dans sa langue maternelle.

Je rappelle que près de 28 % de la francophonie albertaine est composée de nouveaux arrivants qui font face à de nombreux défis, comme la pénurie générale de professionnels de la santé et

professionals and a lack of resource people to manage services for francophones. That is one of the reasons why the campus has the services of a French-speaking psychotherapist. That is why access to care in French is so crucial. This newly arrived population is often the most vulnerable. The linguistic minority setting can lead to isolation that has a definite impact on their lives, not to mention the rural environment in which many francophones are doubly penalized, first by geographic isolation and then by linguistic isolation.

Allow me to share an anecdote. As part of the bilingual bachelor of science in nursing program, at graduation we give graduates a magnetic badge to wear on their nursing uniforms that includes, in addition to their name, "Je parle français" — "I speak French." Every year, we receive testimonials from former students on the impact of this simple badge when they treat elderly, isolated or non-English-speaking people. We hear about the visible relief and the smiles on patients' faces when they realize that they can finally express themselves and communicate in French.

In terms of health care, Campus Saint-Jean offers a bilingual bachelor of science program in nursing in collaboration with the Faculty of Nursing, a specialized post-graduate certificate in speech-language pathology in a French-speaking environment, in collaboration with the Faculty of Rehabilitation Medicine, and a college program in health care aide training. These three programs are offered thanks to Health Canada's financial contribution through the Consortium national de formation en santé. These programs are very successful.

For the health care aide program, we receive over 30 applications for 10 places. For the bachelor of science in nursing program, we receive more than 140 applications for 16 places, and that number will increase to 24 starting in 2025-26. Those numbers are governed by the funding we receive. However, to be clear, the applicants for the programs are there, the demand from the community is there, but the lack of funding does not allow us to accommodate more students or increase the necessary infrastructure, such as experiential labs. We also cannot meet the demand for a nurse practitioner program, even though the community urgently needs one.

I would add that nearly two-thirds of our students come from immersion schools and have chosen to pursue their post-secondary studies in French. As a result, we have a large pool of French-speaking people. All that remains is to train them to meet the urgent needs of our communities.

le manque de personnes-ressources en gestion de services pour les francophones. C'est notamment la raison pour laquelle le campus dispose des services d'une psychothérapeute francophone. C'est pourquoi l'accès aux soins en français est si crucial. Cette population nouvellement arrivée est souvent la plus vulnérable. Le cadre des minorités linguistiques peut entraîner un isolement qui a un impact certain sur leur vie, sans parler du milieu rural dans lequel on retrouve beaucoup de francophones qui sont doublement pénalisés, d'abord par l'isolement géographique, puis par l'isolement linguistique.

Je me permets de partager une anecdote. Dans le cadre du programme bilingue de baccalauréat en sciences infirmières, lors de la collation des grades, nous offrons aux finissants un badge magnétique qu'ils portent sur leur tenue d'infirmière et d'infirmier et où figure, en plus de leur nom, la mention « Je parle français ». Chaque année, nous recevons des témoignages d'anciens étudiants sur l'impact de ce simple badge lorsqu'ils traitent des personnes âgées, isolées ou ne maîtrisant pas l'anglais. On nous parle du soulagement visible et du sourire des patients lorsqu'ils réalisent qu'ils pourront enfin s'exprimer et communiquer en français.

En matière de santé, le Campus Saint-Jean offre un programme bilingue de baccalauréat en sciences infirmières en collaboration avec la Faculté des sciences infirmières, un certificat d'études supérieures spécialisées d'orthophonie en milieu francophone, en collaboration avec la Faculté de médecine de réadaptation, ainsi qu'un programme collégial de préposé aux soins de santé. Ces trois programmes sont offerts grâce à la contribution financière de Santé Canada par l'entremise du Consortium national de formation en santé. Ces programmes obtiennent un fort succès.

Pour le programme de préposé aux soins de santé, nous recevons plus de 30 candidatures pour 10 places. Pour le programme de baccalauréat en sciences infirmières, nous recevons plus de 140 candidatures pour 16 places, et le nombre augmentera à 24 à partir de 2025-2026. Ces nombres sont régis par le financement que nous recevons. Toutefois, soyons clairs : les candidats aux programmes sont là, la demande de la communauté est là, mais le manque de financement ne nous permet pas d'accueillir plus d'étudiants ni d'accroître l'infrastructure nécessaire, comme les laboratoires expérimentuels. Nous ne pouvons pas non plus répondre à la demande pour un programme d'infirmier praticien, même si la communauté en a urgentement besoin.

J'ajouterais que près des deux tiers de nos étudiants sont issus d'écoles d'immersion et ont fait le choix de faire leurs études postsecondaires en français. Nous disposons ainsi d'un important vivier de personnes d'expression française. Il ne reste qu'à les former afin de répondre aux besoins urgents de nos communautés.

Our recommendation is in line with that of the ACUFC, that Health Canada increase funding to strengthen existing health programs and develop new programs to meet the critical need for French-language health services for linguistic minorities.

Before I conclude, I'd like to express our gratitude to our community and government partners, the Association des collèges et universités de la francophonie canadienne, Health Canada, the Consortium national de formation en santé and the Réseau santé Alberta, without whom the program would not be possible.

Thank you for your attention.

The Deputy Chair: Thank you, Mr. Safouhi. We'll now go to questions from senators. I would remind honourable senators that they have five minutes for questions and answers. If time permits, we will have a second round.

Senator Moncion: My question is for all the witnesses. Has the announced cap on study permits for international students affected your ability to recruit candidates for health care staff training programs? If so, do you think this will have an impact in the short, medium and long term on the shortage of French-speaking workers in the health care sector?

Mr. Normand: I'm going to make an introductory comment, and perhaps our colleague members can add to it. Right now, it's hard to measure, because we don't know what impact the cap will have on the 2024 school year. Most of our members are concerned about a drop in enrolment across all programs, including, potentially, health programs.

This cap could exacerbate labour shortages in some sectors, including health care, which could last for several years, because as we said, students who do not return in September 2024 and those who will not return in 2025 are two cohorts that will be lost in the long run. A pool of potential candidates for market positions will have disappeared. This could have an impact on the ability to offer services in French. Obviously, this is beyond Health Canada's mandate in this case. I don't know if our members want to add anything.

The Deputy Chair: Are there any comments from the other witnesses?

Mr. Giroux: Thank you. No doubt one of the elements is the conversion issue, which is based on historical fees. So, for Boreal College, the conversion rate would be 31%, considering the various criteria. If we were suddenly asked to increase the funds required from \$10,000 to \$20,000, that would have an

Notre recommandation va dans le même sens que celle de l'ACUFC, soit que Santé Canada augmente le financement pour renforcer les programmes de santé existants et pour développer de nouveaux programmes pour répondre aux besoins critiques de services de santé en français pour les minorités linguistiques.

Avant de conclure, je tiens à souligner notre reconnaissance envers nos partenaires communautaires et gouvernementaux, l'Association des collèges et universités de la francophone canadienne, Santé Canada, le Consortium national de formation en santé et Réseau santé Alberta, sans qui le programme ne pourrait être offert.

Je vous remercie de votre attention.

La vice-présidente : Merci, monsieur Safouhi. Nous passons maintenant aux questions des sénateurs. Je rappelle aux sénateurs qu'ils disposent de cinq minutes pour les questions et réponses. Si le temps nous le permet, nous ferons un deuxième tour.

La sénatrice Moncion : Ma question s'adresse à tous les témoins. Le plafond annoncé dans les permis d'études pour les étudiants internationaux est-il venu heurter votre capacité à recruter des candidats pour ce qui est des programmes de formation du personnel en santé? Si oui, est-ce que vous estimatez que cela aura un impact à court, moyen et long terme quant à la pénurie de main-d'œuvre francophone dans le secteur de la santé?

M. Normand : Je vais y aller d'un commentaire introductif, et peut-être que nos collègues membres pourront renchérir. À l'heure actuelle, c'est difficile à mesurer, parce qu'on ne sait pas l'effet qu'aura le plafond sur la rentrée de 2024. La plupart de nos membres craignent une baisse des inscriptions tous programmes confondus, y compris potentiellement les programmes en santé.

Ce plafond risque d'aggraver les pénuries de main-d'œuvre dans certains secteurs, y compris celui de la santé, qui pourrait perdurer pendant plusieurs années, car comme on le disait, les étudiants qui ne rentrent pas en septembre 2024 et ceux qui ne rentreront pas en 2025 deux cohortes qui seront perdues à long terme. C'est un bassin de candidatures potentielles pour des postes à pourvoir sur les marchés qui aura disparu. Cela pourrait avoir un impact sur la capacité d'offrir des services en français. Bien évidemment, cela dépasse le mandat de Santé Canada dans ce cas-ci. Je ne sais pas si nos membres veulent ajouter quelque chose.

La vice-présidente : Y a-t-il des commentaires des autres témoins?

M. Giroux : Merci. Sans doute qu'un des éléments est la question de conversion qui est basée sur des frais historiques. Donc, pour le Collège Boréal, le taux de conversion serait de 31 %, et ce, en considérant les différents critères. Si on demande soudainement de passer de 10 000 \$ à 20 000 \$ pour les fonds

impact on the conversion rate, of course. However, we don't yet know the conversion rate, and that is a concern.

The second element is timing. We are already in the process. Often, students arrive in Canada late in the process. So the domino effect for these students who are going to arrive late, possibly in September 2024, possibly in January 2025.... These are often two, three and even four-year programs. So the domino effect can be incredible. Yes, there is enormous pressure right now on health professionals, especially bilingual professionals. We know that the percentage of people eligible for retirement is enormous, especially after the pandemic. There could certainly be consequences.

Dr. Prud'homme: Indeed, we don't know yet what will happen to enrolments in our health science programs in September. One of the characteristics of health programs in general is that they are very structured, so there are very few electives. So, for programs that do not have these requirements, we will be able to make offers to students who arrive in the winter session, in January; this isn't possible for many of our health science programs. We are losing a year in terms of recruitment for our health programs.

Senator Moncion: Given the shortage of health care workers, do your institutions have the resources needed to train enough French-speaking workers to increase the supply and improve the quality of services offered to language minority communities? Mr. Giroux, you mentioned earlier that you train people and that 86% or 90% of them stay in the communities. Do they stay in northern Ontario? Do they go elsewhere? The same is true for the others who stay in your communities.

Mr. Giroux: Clearly, the absolutely critical element is the internship. Normally, students are hired in the community where they do their internship. Often, students from Hearst come to Sudbury for training that isn't offered in their region and return to their community for the internship. So, yes, they stay in the communities, and sometimes it's not just communities in northern Ontario; it could be Windsor or Toronto. So, for our 37 sites in multiple communities, the source is huge. When it comes to the Consortium national de formation en santé, the ACUFC becomes absolutely critical. We don't have the same numbers as the anglophones. I don't have 250 students in our practical nursing program. So the numbers are much smaller. If you look at the cost analysis, the delivery costs are huge. Without financial support, it's virtually impossible to provide the equivalent quality of training offered by anglophones.

nécessaires, cela aura un impact sur le taux de conversion, bien sûr. Toutefois, on ne connaît pas encore ce taux de conversion et c'est une préoccupation.

Le deuxième élément est une question de moment propice. On est déjà dans le processus. Souvent, les étudiants arrivent au Canada et il est tard dans le processus. Donc, l'effet domino pour ces étudiants qui vont arriver en retard, possiblement en septembre 2024, possiblement en janvier 2025... Ce sont souvent des programmes de deux, trois et même quatre ans. Donc, l'effet domino peut être incroyable. Oui, il y a une énorme pression présentement sur les professionnels de la santé, surtout les professionnels bilingues. On sait que le pourcentage des gens admissibles à la retraite est énorme, surtout après la pandémie. Il peut certainement y avoir des conséquences.

Dr Prud'homme : Effectivement, on ne connaît pas à ce jour ce qui va se passer pour les inscriptions dans nos programmes de science de la santé en septembre. Une des caractéristiques des programmes en santé en général, c'est que ce sont des programmes très structurés, donc il y a très peu de cours à option ou de cours au choix. Donc, pour les programmes qui ne requièrent pas ces exigences, on pourra faire des offres aux étudiants qui nous arriveraient à la session d'hiver, donc en janvier; cela n'est pas possible pour plusieurs de nos programmes en sciences de la santé. On perd un an sur le plan du recrutement pour nos programmes dans le domaine de la santé.

La sénatrice Moncion : Dans le contexte de la pénurie de la main-d'œuvre dans le domaine de la santé, vos établissements disposent-ils des ressources nécessaires pour former une main-d'œuvre francophone suffisante pour augmenter l'offre et améliorer la qualité des services offerts aux communautés linguistiques en situation minoritaire? Monsieur Giroux, vous mentionnez tout à l'heure que vous formez des gens et que 86 % ou 90 % d'entre eux restent dans les communautés. Est-ce qu'ils restent dans le Nord de l'Ontario? Vont-ils ailleurs? C'est la même chose pour les autres qui restent dans vos communautés.

M. Giroux : C'est clair que l'élément absolument critique, c'est le stage. Normalement, les étudiants se font embaucher dans la communauté où ils font leur stage. Souvent, ce sont des étudiants de Hearst qui viennent à Sudbury suivre une formation qui n'est pas offerte chez eux et ils retournent dans leur communauté pour le stage. Donc, oui, ils restent dans les communautés et parfois, ce sont des communautés qui ne sont pas uniquement dans le Nord de l'Ontario; ce peut être Windsor ou Toronto. Donc, pour nos 37 sites dans les multiples communautés, la provenance est énorme. Lorsqu'il est question du Consortium national de formation en santé, l'ACUFC devient absolument critique. Nous n'avons pas le même nombre que les anglophones. Je n'ai pas 250 étudiants dans notre programme de soins infirmiers auxiliaires. Donc, les nombres sont beaucoup plus petits. Si on regarde l'analyse des coûts, les coûts

Dr. Prud'homme: At the University of Moncton, generally speaking, 87% of our students stay in the province and 75% return to their home region. Like my colleague from Boreal College, we are increasing that retention by offering students an internship where they live, in their region. This keeps them in touch with the community and increases the chances that they will stay. To do this, they need financial support, because they have to find housing when they return to the region, so they have to find transport, find housing, and so on. That is where we should invest and increase funding to better support them and reduce the additional financial burden, because they have to keep their original apartment and add additional costs. It becomes a barrier for some of the students who don't necessarily have family or cousins to host them for the duration of their internship.

Senator Mégie: Part of my question was answered, but I'm pleasantly surprised to hear that 85% of graduates in the field tend to stay in the field. According to Mr. Giroux and Dr. Prud'homme, 93% of students stay in the field and that's good. However, is this meeting your need for health professionals?

Mr. Giroux: I can answer for Boreal College. It's clear that we get calls every day from hospitals and long-term care homes, whether it's for new graduates from the personal support worker program, or in practical nursing, radiomedical, massage therapy or ultrasound. It is currently impossible to meet these bilingual labour needs. Even in the central southwest region, in some communities, there are designated beds for francophones. They cannot meet the requirements because there aren't enough French-speaking or bilingual professionals.

Senator Mégie: Thank you. Is it the same problem on your side, Dr. Prud'homme?

Dr. Prud'homme: Yes, it's the same thing. Demand far exceeds the number of degrees that can be awarded on an annual basis, which is why it's so important to use programs to accelerate recognition of the credentials of professionals from abroad, both in terms of clinical training and second language skills. This is especially the case in New Brunswick, the only bilingual province, where the francophone Vitalité Health Network has an obligation to provide services in both official languages. Once again, better support in this area would enable us to accelerate training and credential recognition and meet the needs of our two health care networks — Vitalité Health Network and Horizon Health Network.

de livraison sont énormes. Sans appui financier, c'est quasiment impossible d'offrir l'équivalent de la qualité de la formation offerte par les anglophones.

Dr Prud'homme : Du côté de l'Université de Moncton, de façon générale, 87 % de nos étudiants demeurent dans la province et 75 % retournent dans leur région d'origine. Comme mon collègue du Collège Boréal, on augmente cette rétention en offrant aux étudiants de faire leur stage chez eux, dans leur région. À ce moment-là, ils gardent un contact avec la communauté et on augmente les chances qu'ils y restent. Pour cela, il faut un soutien financier, parce qu'ils doivent se loger lorsqu'on les retourne en région, donc ils doivent se déplacer, se loger, et cetera. C'est à ce niveau qu'on devrait plutôt investir et augmenter les fonds pour mieux les appuyer et pour diminuer le fardeau financier additionnel, car ils doivent conserver leur appartement d'origine et ajouter des coûts supplémentaires. Cela devient une barrière pour certains des étudiants qui n'ont pas nécessairement une famille ou des cousins pour les recevoir pendant la durée de leur stage.

La sénatrice Mégie : Il y a une partie de ma question à laquelle on a répondu, mais je suis agréablement surprise d'entendre que 85 % des diplômés dans le domaine ont tendance à rester dans le milieu. D'après MM. Giroux et Prud'homme, 93 % des étudiants restent dans le milieu et c'est bien. Cependant, est-ce que cela réussit à combler vos besoins en professionnels de la santé?

M. Giroux : Je peux répondre pour le Collège Boréal. C'est clair que nous recevons chaque jour des appels des hôpitaux, des maisons de soins de longue durée, que ce soit pour les programmes de nouveaux diplômés du programme de préposé au service de soutien personnel ou en soins infirmiers auxiliaires, en radiomédical, en massothérapie ou en échographie. Il est actuellement impossible de combler ces besoins de main-d'œuvre bilingue. Même dans le centre-sud-ouest, dans certaines communautés, il y a des lits désignés pour les francophones. Ils ne peuvent pas répondre aux exigences parce qu'il n'y a pas assez de professionnels francophones ou bilingues.

La sénatrice Mégie : Merci. Est-ce que c'est la même situation problématique de votre côté, docteur Prud'homme?

Dr Prud'homme : Oui, c'est la même chose. La demande est nettement au-delà du nombre de diplômes que l'on peut accorder sur une base annuelle, d'où l'importance d'avoir recours à des programmes d'accélération de reconnaissance des compétences des professionnels qui viennent de l'étranger, et ce, tant pour la formation professionnelle clinique que pour les compétences en langue seconde. C'est particulièrement le cas au Nouveau-Brunswick, la seule province bilingue, car le Réseau de santé Vitalité francophone a une obligation de faire des offres de service dans les deux langues officielles. Encore une fois, un meilleur soutien à cet effet nous permettrait d'accélérer la formation et la reconnaissance des diplômes et de combler les

Senator Mégie: This is something that has come up often in a number of meetings, although it doesn't relate to health care. For example, Mr. Giroux told us that, at the undergraduate level, some exams come from the United States and are translated, which sometimes causes students to fail unfairly because they may have a good education.

We've also heard in other situations that people are educated in French at school, university or whatever, but when they get to the exam, they have no choice but to write it in English. That has been going on for a long time. Has anyone here thought about that? Do any of you have a way or an idea to help change the situation? I don't know who could answer my question.

Dr. Prud'homme: I will let my colleague answer if he'd like to go first.

Mr. Safouhi: Go ahead. I will go next.

Dr. Prud'homme: The American exam is based on American culture and practices, so even if the French translation as assessed by translators turns out to be of good quality, Canada has different types of French. The exam is written in normative French. So although the French spoken by new generation in New Brunswick switches back and forth between English and French — it's called Chiac — the exam in normative French will mean that the vocabulary used will not be familiar in clinical practice. This may bias students' interpretation or analysis. Having the exam in both English and French would mean it would take longer to read the question, which may place additional stress on the student and affect their performance.

If you want a simple solution, nursing programs across Canada are accredited by professional associations, and universities also ensure that our students acquire the knowledge and skills when they graduate. An additional exam — especially one that is not Canadian — should not be required to certify the skills of these graduates. Such is the case for engineers in Canada for whom there are no additional exams. It's the engineering association that certifies the competency of the programs. Access to nursing resources in particular could be improved and accelerated compared with the current situation.

Senator Mégie: Thank you. Are there any other points of view?

Mr. Safouhi: Yes, I can add something. We had a situation in the college health care worker program, where our students had to take a provincial exam in English. It's a huge challenge. This

besoins de nos deux réseaux de santé, soit le Réseau de santé Vitalité et le Réseau de santé Horizon.

La sénatrice Mégie : C'est un élément qui revient souvent dans plusieurs rencontres, même si cela ne concerne pas la santé. Par exemple, M. Giroux nous a dit qu'au baccalauréat certains examens viennent des États-Unis et sont traduits, ce qui cause parfois des échecs indus parce que la personne peut avoir une bonne formation.

On a entendu aussi dans d'autres situations que les gens sont formés en français à l'école, à l'université ou autre, mais quand ils arrivent à l'examen, ils n'ont pas le choix de faire l'examen en anglais. Cela dure depuis longtemps. Est-ce qu'il y a des gens qui ont déjà réfléchi là-dessus? Est-ce que l'un d'entre vous aurait un moyen ou une idée qui permettrait de changer la donne? Je ne sais pas qui pourrait répondre à cette question.

Dr Prud'homme : Je vais laisser mon collègue répondre, s'il veut y aller d'abord.

M. Safouhi : Allez-y, j'enchaînerai après.

Dr Prud'homme : Depuis l'application de l'examen américain, qui est basé sur la culture et les pratiques américaines, même si la traduction francophone telle qu'elle a été évaluée par les traducteurs s'avère de bonne qualité, le Canada a différents types de français. L'examen est écrit dans un français normatif. Alors, même si au Nouveau-Brunswick la nouvelle génération a un français qui se promène de l'anglais au français — pour nommer le chiac —, l'examen en français normatif fera en sorte que le vocabulaire utilisé ne sera pas familier dans la pratique clinique. Cela peut biaiser l'interprétation ou l'analyse chez les étudiantes. L'option d'avoir accès à l'examen en anglais et en français rallonge la lecture de la question, ce qui peut imposer un stress supplémentaire à l'étudiant et affecter sa performance.

Si vous voulez avoir une solution simple, les programmes de sciences infirmières à travers le Canada sont accrédités par les associations professionnelles, et ce sont les universités qui garantissent également l'acquisition des connaissances et compétences de nos étudiants lorsqu'ils obtiennent leur diplôme. On ne devrait pas exiger un examen supplémentaire, d'autant plus qu'il n'est pas canadien, pour certifier les compétences de ces diplômés. C'est le cas pour les ingénieurs au Canada : il n'y a pas d'examen supplémentaire. C'est l'association des ingénieurs qui certifie la compétence des programmes. On pourrait favoriser un meilleur accès aux ressources en sciences infirmières en particulier, plus rapidement que c'est le cas actuellement.

La sénatrice Mégie : Merci. Y a-t-il d'autres points de vue complémentaires?

Mr. Safouhi : Oui. Je peux enchaîner. Nous avions une situation dans le cadre du programme collégial de préposé aux soins de santé, où nos étudiants doivent passer un examen de la

year, we've reformed the program and are developing a more appropriate English course, in consultation with alumni, to give our students the chance to succeed and reduce the stress of writing the exam in English. The majority of students in this program are newcomers to Canada as permanent residents. Although their English is good in academic terms, it is very limited in practical terms, especially in the medical field. Our solution is to offer a more appropriate English course, so that our students can write the exam more easily.

Mr. Giroux: I'll discuss what Dr. Prud'homme mentioned. Every health program is accredited. That in itself indicates that all the requirements have been met. If a student successfully completes the program, which is accredited, that means they shouldn't have to write an additional exam. You mentioned other sectors. We see the same challenge in the trade and technology sector. When another threshold is added, meeting these skilled labour needs clearly becomes a major challenge. So we have to trust the accreditation process and believe that the students are of high quality. Not having an additional threshold like accreditation could be a solution.

Senator Mégie: Why don't they have an exam in French, instead of doing another exam or learning English to do the exam? That's kind of where I thought we could have come up with an idea.

Mr. Giroux: One of the challenges is that the pass rate when students write in French is much lower than the pass rate in English. This encourages students to write the exam in English. If the pass rate is 20% on the French side and 90% on the English side, when it's time to write the exam, the risk of writing it in French is much higher. So students tend to take the English exam. Here is the challenge: If students are increasingly writing the exam in English, why enrol in a French program? This is a huge challenge in the medium and long terms. Solving this problem in the short term is absolutely critical.

Dr. Prud'homme: I would add that more and more students are writing the exam in English and developing greater confidence in working in English. They are turning to anglophone networks and institutions to the detriment of francophone ones. Those resources have been trained specifically for francophone institutions.

province en anglais. C'est un énorme défi. Cette année, on a fait une réforme du programme et on développe un cours d'anglais plus approprié, en consultation avec d'anciens diplômés, pour justement donner la chance à nos étudiants de réussir afin de diminuer le stress que leur impose l'examen en anglais. La majorité des étudiants de ce programme sont des étudiants nouvellement arrivés au Canada comme résidents permanents. Même si leur anglais est bon sur le plan académique, sur le plan de la pratique, surtout médicale, il est très limité. Notre solution est d'avoir un cours d'anglais mieux adapté, afin que nos étudiants passent cet examen avec plus d'aisance.

M. Giroux : Je vais aborder ce dont le Dr Prud'homme a parlé. Chaque programme de santé a un agrément. En soi, cela indique qu'on a respecté toutes les exigences. Si un étudiant réussit le programme, qui est accrédité, cela veut dire qu'il ne devrait pas être obligé d'écrire un examen supplémentaire. Vous avez mentionné d'autres domaines. On voit le même défi dans le secteur des métiers et des technologies. Dès qu'on ajoute une autre lisière, il est clair que cela devient un grand défi de combler ces besoins en main-d'œuvre qualifiée. Donc, il faut faire confiance au processus d'agrément et croire que les étudiantes et étudiants sont de qualité. Le fait de ne pas avoir une lisière supplémentaire comme les agréments, ce pourrait être une solution.

La sénatrice Mégie : Pourquoi n'ont-ils pas un examen en français, au lieu de faire un autre examen ou d'apprendre l'anglais pour faire l'examen? C'est un peu dans ce sens-là que je pensais qu'on aurait pu avoir une idée.

M. Giroux : L'un des défis, c'est que le taux de réussite lorsque les étudiantes et étudiants écrivent en français est beaucoup moins élevé que le taux de réussite en anglais. Cela encourage les étudiantes et étudiants à écrire l'examen en anglais. Si le taux de réussite est de 20 % du côté francophone et de 90 % du côté anglophone, quand vient le temps de faire l'examen, le risque est beaucoup plus élevé de l'écrire du côté francophone. Les étudiants ont donc tendance à faire cela. Le défi est le suivant : si les étudiants écrivent de plus en plus souvent l'examen en anglais, pourquoi suivre un programme en français? C'est un énorme défi à moyen et long terme. Il est absolument critique de régler ce problème à court terme.

Dr Prud'homme : J'ajouterais que de plus en plus d'étudiantes écrivent l'examen en anglais et développent une plus grande confiance pour ce qui est de travailler en anglais. Ils s'orientent vers les réseaux et les institutions anglophones au détriment des réseaux francophones. Ce sont des ressources qu'on a formées spécifiquement pour les institutions francophones.

Manon Tremblay, Director, Health, Consortium national de formation en santé, Association des collèges et universités de la francophonie canadienne: One of the factors that makes students write the exam in English is the lack of preparatory material. In English, there's a host of preparatory material. There are a lot of practice exams, which don't exist in French. So that doesn't help students pass the exam.

There's something else: I've been told that in Manitoba, among other places, when students write the exam in French, they have to take a language proficiency test in English to practise the profession. So it's easier for these students to take the exam in English. It also lowers costs, as the language proficiency test is paid for by the students. So when it comes to language barriers, we see that there are layers on top of layers.

Senator Mégie: Thank you.

The Deputy Chair: Let's begin the second round now.

Senator Moncion: I had a question about everything to do with exams, to see what other solutions could be proposed. You did suggest a few. My question was along those lines. I think you answered it very well. I don't know if you have anything to add. There really is a problem in that respect.

The Deputy Chair: Would anyone like to add anything?

Senator Moncion: I would go further: It seems that all areas of health care require competency exams at the end of education. Are there any other courses or programs offered that require final exams?

Ms. Tremblay: I can answer you when it comes to health because that's my field, but in the regulated professions, yes, an exam is administered by the provincial body to give access to the profession. Licensing is a provincial responsibility, but all regulated training programs in French undergo a Canadian assessment to meet competency standards for training programs.

So, when we say that a profession is regulated, it means that, in a registered nurse course, the competencies expected or delivered by each of the training programs are usually the same, and each program must demonstrate how it ensures that students achieve competence. That's crosscutting across Canada, but everyone has to pass an exam to enter the profession.

Manon Tremblay, directrice, Santé, Consortium national de formation en santé, Association des collèges et universités de la francophonie canadienne : L'un des facteurs qui font en sorte que les étudiants écrivent l'examen en anglais, c'est qu'il manque de matériel préparatoire. En anglais, il y a une panoplie de matériel préparatoire. Les examens de pratique sont très nombreux, ce qui n'existe pas du côté francophone. Donc, cela n'aide pas les étudiants et étudiantes à passer l'examen.

Il y a autre chose : on m'a déjà dit qu'au Manitoba, entre autres, lorsque les étudiantes passaient l'examen en français, elles devaient se soumettre à un examen de compétence linguistique en anglais pour exercer la profession. Pour ces étudiantes, c'est donc plus facile de passer l'examen en anglais. Cela supprime aussi des coûts, parce que l'examen de compétence linguistique est aux frais des étudiants et étudiantes. Donc, quand on parle de barrières linguistiques, on voit que ce sont des couches par-dessus des couches.

La sénatrice Mégie : Merci.

La vice-présidente : Passons maintenant à la deuxième ronde.

La sénatrice Moncion : J'avais justement une question sur tout ce qui touchait les examens, pour voir les autres solutions que l'on pouvait proposer. Vous en avez quand même proposé quelques-unes. Ma question allait dans ce sens. Je pense que vous y avez très bien répondu. Je ne sais pas si vous avez quelque chose à ajouter. Il y a vraiment un problème à cet égard.

La vice-présidente : Est-ce que quelqu'un veut ajouter quelque chose?

La sénatrice Moncion : J'irais plus loin : il semble que tous les domaines de la santé exigent des examens de compétence à la fin des formations. Est-ce qu'il y a d'autres cours ou d'autres programmes qui sont offerts et qui exigent de faire des examens à la fin?

Mme Tremblay : Je peux vous répondre pour ce qui touche la santé, car c'est mon domaine, mais dans les professions réglementées, effectivement, il y a un examen administré par l'ordre provincial pour donner accès à la profession. La délivrance du permis relève du provincial, mais tous les programmes de formation en français qui sont réglementés font l'objet d'une évaluation canadienne pour répondre aux normes de compétence des programmes de formation.

Donc, quand on dit qu'une profession est réglementée, habituellement, quand on suit un cours d'infirmière autorisée, les compétences attendues ou délivrées par chacun des programmes de formation sont les mêmes, et chaque programme doit démontrer comment il s'assure que les étudiantes et étudiants atteignent la compétence. C'est quand même transversal à l'échelle canadienne, mais chacun doit passer un examen pour accéder à la profession.

Senator Moncion: Does that include Quebec, or does Quebec have different standards?

Ms. Tremblay: No, in terms of training programs, Quebec has exactly the same standards and must submit to the same accreditation, as Collège Boréal's president said. The standards are the same, but the exams are different. Every provincial body can choose the exam that gives access to the profession. At the moment, the NCLEX is in all the provinces, if I'm not mistaken — and perhaps Dr. Prud'homme can tell me — except Quebec.

Quebec has a different exam.

Senator Moncion: Which provinces is the NCLEX —

Ms. Tremblay: It's for all the provinces except Quebec, if I understand correctly. In New Brunswick —

Senator Moncion: What is the NCLEX?

Ms. Tremblay: It's an exam for registered nurses.

Senator Moncion: I see. Is there portability among provinces? For example, can a nurse who obtained her licence or permit in Quebec work in any Canadian province?

Mr. Giroux: Yes.

Senator Moncion: Do they have to take the exam again when they move to a new province?

Mr. Giroux: The professional bodies in each province provide one of the challenges. There must be accreditation. It may be different for some programs. For example, in the case of medical radiation, it's a national exam. People can be sent to a number of provinces, except Quebec. Ultrasound is another such case.

So some professional bodies are different, but nurses normally have to have accreditation or participate in an accreditation process from the provincial association. That's one of the challenges we face.

Senator Moncion: You all referred to 2028–2030 and talked about the funding that was available. I imagine it's provided through programs that are put in place by the government. Dr. Prud'homme, you mentioned that this program had not been adjusted for inflation for over 14 years.

Dr. Prud'homme: Yes.

Senator Moncion: It has now been adjusted, but you're worried that it's only for a temporary period of four or five years and that you'll end up with the same problem in a few years' time, right?

La sénatrice Moncion : Est-ce que cela inclut le Québec, ou le Québec a-t-il des normes différentes?

Mme Tremblay : Non, sur le plan des programmes de formation, le Québec a exactement les mêmes normes et doit se soumettre au même agrément, comme le disait le président du Collège Boréal. Ce sont les mêmes normes, mais l'examen est différent. Chaque ordre provincial a le choix de l'examen qui donne accès à la profession. À l'heure actuelle, le NCLEX, c'est dans toutes les provinces, si je ne me trompe pas — et peut-être que le Dr Prud'homme pourra me le dire —, sauf le Québec.

Le Québec a un examen différent.

La sénatrice Moncion : Le NCLEX, c'est pour quelle...

Mme Tremblay : C'est pour toutes les provinces, sauf le Québec, si je comprends bien. Au Nouveau-Brunswick...

La sénatrice Moncion : Qu'est-ce que le NCLEX?

Mme Tremblay : C'est un examen pour les infirmières autorisées.

La sénatrice Moncion : D'accord. Est-ce qu'il y a de la transférabilité entre les provinces? Par exemple, est-ce qu'une infirmière qui a obtenu sa licence ou son permis au Québec peut travailler dans n'importe quelle province canadienne?

M. Giroux : Oui.

La sénatrice Moncion : Doit-elle de nouveau passer l'examen en arrivant dans une nouvelle province?

M. Giroux : C'est l'un des défis, les ordres professionnels de chaque province. Il doit y avoir une reconnaissance. Cela peut être différent dans certains programmes. Par exemple, pour la radiation médicale, c'est un examen national. Les personnes peuvent être envoyées dans plusieurs provinces, sauf au Québec. Il y a aussi l'échographie.

Il y a donc certains ordres professionnels qui sont différents, mais normalement, il faut avoir une reconnaissance ou participer à un processus de reconnaissance de l'association provinciale. C'est l'un des défis que nous avons.

La sénatrice Moncion : Vous avez tous fait allusion à 2028–2030 et vous avez parlé du financement qui était offert. J'imagine que c'est au moyen de programmes qui sont mis en place par le gouvernement. Docteur Prud'homme, vous avez mentionné que ce programme n'avait pas été ajusté en fonction de l'inflation pendant plus de 14 ans.

Dr Prud'homme : Oui.

La sénatrice Moncion : Il a maintenant été ajusté, mais vous avez peur que ce ne soit que pour une période temporaire de quatre ou cinq ans et que vous vous retrouviez avec le même problème dans quelques années?

Dr. Prud'homme: Exactly. The program started in 2009 — in 2010 for us. Initially, there was an investment of over \$3 million, but that was reduced in 2010 and has been maintained until this year, 2024. So an increase of about 9% was announced, which works out to about \$250,000 a year over the next four years.

If we look at the purchasing power between 2010 and 2024, it's certain that we won't be able to do the same things — support the development of new programs, offer more grants to students and modernize our infrastructure. At this point, purchasing power is clearly reduced. Obviously, we appreciate the 9% increase, but it's still, in my opinion, below our needs, especially when we consider the health care crisis and the exponential increase in needs when it comes to various health care professionals.

For example, there is a shortage of psychologists, particularly in the public network. We know that, after their bachelor's degree, psychologists have to complete a PhD in psychology. This requires a residency that must be funded, since the candidate studies full-time during their program.

We have eight positions, but there is a demand to double or even triple that number. These grants or new positions could also be associated with conditions, such as working in the public system for a certain number of years before going into the private sector. These are other mechanisms that should be involved to ensure that new professionals can contribute to the needs where those needs are. In our case, nearly 66% of our graduates work in the public system. There should be more incentives to increase that to 80% or 85%, as that's where the needs are greatest, and not in the private sector.

The Deputy Chair: Thank you.

Senator Dalphond: I don't know if the meeting will go on until we're exhausted, but it's getting late.

I had a question related to Senator Moncion's question. In Quebec, the exam for nurses is in French; it's mandatory. I think the American test was used and there were a lot of failures in the first or second year. Adaptations were then made. Why isn't this new model being used, which seems to be working after the adaptations that have been made in New Brunswick or elsewhere?

Ms. Tremblay: I'll let Dr. Prud'homme answer that question because he's very involved in the issue. Obviously, I work with institutions outside Quebec.

Dr Prud'homme : Exactement. Le programme a commencé en 2009 — en 2010 pour nous. Au départ, il y avait un investissement d'au-delà de 3 millions de dollars, mais il a diminué en 2010 et cela s'est maintenu jusqu'à cette année, en 2024. On a donc annoncé une augmentation d'à peu près 9 %, ce qui équivaut à environ 250 000 \$ par année pour les quatre prochaines années.

Si on regarde le pouvoir d'achat entre 2010 et 2024, il est certain qu'on n'est pas en mesure de faire les mêmes choses, de soutenir le développement de nouveaux programmes, d'offrir davantage de bourses aux étudiants et de moderniser nos infrastructures. À ce moment-là, le pouvoir d'achat est nettement diminué. Évidemment, on apprécie l'augmentation de 9 %, mais c'est encore, à mon avis, en deçà de nos besoins, particulièrement si l'on considère la crise dans le domaine de la santé et l'augmentation exponentielle des besoins pour ce qui est des différents professionnels de la santé.

Par exemple, il y a une pénurie de psychologues, particulièrement dans le réseau public. On sait qu'après son baccalauréat, un psychologue doit faire un doctorat en psychologie. Cela demande une résidence qui doit être financée, puisque le candidat ou la candidate étudie à temps plein durant son programme.

Chez nous, il y a huit postes, mais il y a une demande pour les doubler, voire les tripler. Ces bourses ou ces nouveaux postes pourraient aussi être associés à des conditions, comme travailler dans le système public pendant un certain nombre d'années avant d'aller au privé. Ce sont d'autres mécanismes qui devraient être impliqués pour s'assurer que les nouveaux professionnels peuvent contribuer aux besoins là où ils sont. Chez nous, près de 66 % de nos diplômés travaillent dans le système public. On devrait avoir plus de mesures incitatives pour augmenter cela à 80 % ou 85 %, parce que c'est à cet endroit que sont les besoins sont plus importants, et non dans le secteur privé.

La vice-présidente : Merci.

Le sénateur Dalphond : Je ne sais pas si nous allons siéger jusqu'à ce que l'épuisement s'ensuive, mais il commence à être tard.

J'avais une question en lien avec celle de la sénatrice Moncion. Au Québec, l'examen pour les infirmières et les infirmiers se fait en français; c'est obligatoire. Je pense que c'est le test américain qui a été utilisé et il y a eu beaucoup d'échecs la première ou la deuxième année. Ensuite, il y a eu des adaptations. Pourquoi n'utilise-t-on pas ce nouveau modèle, qui semble fonctionner après les adaptations qui ont été faites au Nouveau-Brunswick ou ailleurs?

Mme Tremblay : Je laisserai le Dr Prud'homme répondre à cette question, parce qu'il est très impliqué dans le dossier. Évidemment, je travaille avec les établissements hors Québec.

Dr. Prud'homme: As I mentioned, even though there were improvements in the first two years, as you said, the failure rate was higher. There was some catching up, an improvement, since we obviously adjusted the mentoring to better prepare students for this type of exam. That has had an impact.

On the other hand, as my colleague from Collège Boréal said, we've noticed that there are fewer and fewer students in New Brunswick doing their nursing program in French and writing their exam in English. I see this as a problem, as preparing for an exam is also an exercise in consolidating knowledge and skills. There's a whole new medical vocabulary that needs to be consolidated. As I mentioned, if they study for a year to prepare for their exam in English, they're going to feel much more comfortable practising their profession in English afterwards. That's a problem.

The other big problem is the lack of tools available in French to prepare our students to perform well in this exam. When we do have them, they are often available two or three years after they were released in English. By then, the exam has already started to undergo changes and modifications. For example, this year they've announced new question wording that will require less memory and more critical analysis. This means that there are longer texts that could have an impact on comprehension and performance.

Senator Dalphond: Support material must exist in French for Quebec, but it's not the same material that's used in New Brunswick, Ontario or elsewhere. Is that right?

Dr. Prud'homme: No. Quebec does not currently use the NCLEX exam. They have their own provincial exam. There has been talk of migrating to the NCLEX, but one of the barriers is precisely the lack of documents in French to prepare students for that exam.

Of course, if Quebec decided tomorrow morning to move toward the NCLEX, perhaps that would increase the critical mass of students who could buy these tools, so there would be an incentive for the producers and retailers who supply these tools. However, Quebec is not using the NCLEX for its certification at the moment.

Senator Dalphond: Someone who wants to become a nurse, who is in New Brunswick and is going to study in Quebec will be able to do so in French with French material, but it won't be the NCLEX exam. Afterwards, it won't be possible for that person to practise in New Brunswick, right?

Dr. Prud'homme: That's the solution that was proposed. We reached an agreement with the Ordre des infirmières et infirmiers du Québec to allow our students to write the Quebec exam in

Dr Prud'homme : Comme je le mentionnais, même s'il y a eu des améliorations dans les deux premières années, comme vous l'avez dit, le taux d'échec était plus élevé. Il y a eu un ratrappage, une amélioration, parce qu'on a évidemment ajusté le mentorat pour mieux préparer les étudiants et étudiantes à ce type d'examen. Cela a eu ses effets.

Par contre, comme l'a mentionné mon collègue du Collège Boréal, on s'est aperçu qu'il y a de moins en moins d'étudiantes au Nouveau-Brunswick qui font leur programme en sciences infirmières en français et qui font leur examen en anglais. Pour moi, cela pose problème, parce que se préparer à un examen est également un exercice de consolidation des connaissances et des acquis. Il y a tout un nouveau vocabulaire médical qui doit se consolider. Comme je le mentionnais, s'ils étudient pendant un an pour préparer leur examen en anglais, ils vont se sentir beaucoup plus à l'aise de pratiquer leur métier en anglais par la suite. C'est un problème.

L'autre gros problème, c'est le manque d'outils disponibles en français pour préparer nos étudiants à bien performer à cet examen. Lorsqu'on les a, ils sont souvent disponibles deux ou trois ans après la parution en anglais. À ce moment-là, l'examen a déjà commencé à subir des changements et des modifications. Par exemple, cette année, ils nous ont annoncé de nouvelles formulations de questions qui solliciteront moins la mémoire et plus d'analyse critique. Cela signifie donc qu'il y a des textes plus longs qui pourraient avoir un impact sur la compréhension et la performance.

Le sénateur Dalphond : Le matériel de soutien doit exister en français pour le Québec, mais ce n'est pas le même matériel qu'on utilise au Nouveau-Brunswick, en Ontario ou ailleurs?

Dr Prud'homme : Non. Actuellement, le Québec n'utilise pas l'examen NCLEX. Ils ont leur propre examen provincial. Il a été question de migrer vers NCLEX, mais l'une des barrières est justement l'absence de documents en français pour préparer les étudiants à cet examen.

Évidemment, si le Québec décidaient demain matin d'aller vers le NCLEX, peut-être que cela augmenterait la masse critique d'étudiants qui pourraient acheter ces outils, et il y aurait donc un incitatif pour les producteurs et les détaillants qui fournissent ces outils. Cependant, le Québec n'utilise pas NCLEX pour sa certification en ce moment.

Le sénateur Dalphond : Une personne qui souhaite devenir infirmier ou infirmière, qui est au Nouveau-Brunswick et qui va étudier au Québec pourra le faire en français avec du matériel en français, mais ce ne sera pas l'examen NCLEX. Par la suite, si cette personne veut pratiquer au Nouveau-Brunswick, ce ne sera pas possible?

Dr Prud'homme : C'est la solution qu'on a proposée. On a fait une entente avec l'Ordre des infirmières et infirmiers du Québec, afin de permettre à nos étudiantes de passer l'examen du

French — an exam that is also based on Canadian culture. We had to put pressure on the Nurses Association of New Brunswick to reduce the barriers to recertification and recognition of competencies. All that is now in place, but it took several years to convince them and make things easier for our francophone students.

Senator Dalphond: Thank you.

Senator Clement: Thank you so much for your testimony, your careers and your work.

Dr. Prud'homme, you make a powerful statement when you say that providing services in French is not a whim. It saves lives. That's powerful.

I'd like to ask some questions about data collection.

You cited research. Who funded that research? Do the institutions have enough resources to collect data to justify the work that needs to be done? Mr. Normand, you mentioned Health Canada. Investment must be maintained, but does it also need to be increased in terms of research and data collection?

I have a specific question for Mr. Safouhi. You mentioned that 28% of Franco-Albertans are newcomers. When it comes to needs related to intersectionality, would you say the needs are different? Can those needs be met?

Mr. Safouhi: To correct the record, francophones make up about 28% of Alberta's population, and newcomers account for a fairly large percentage of the francophone community — roughly 22% or 23%.

Senator Clement: Do you want to answer the question right away about that population's needs?

Mr. Safouhi: The population's needs are tremendous. To establish a link, the Réseau santé Alberta is a community organization that looks at the issue of providing health care services in French. They have conducted studies. One is currently under way that will provide more details on needs. The results are expected in June, but it's certain that especially with regard to care workers.... The number of seniors is increasing quite significantly in Alberta, in both the Edmonton and Calgary areas. We're aware of the great needs in our community. Our programs don't offer many spots — we have 10 spots a year. The program has been running for a few years.

In the nursing program, we've had a cohort of about 21 people on average over the past five years, but it's going to stay at 16 because of funding, and increase to 24 students starting in

Québec en français, un examen qui est aussi basé sur la culture canadienne. On a dû faire pression auprès de l'Association des infirmières et infirmiers du Nouveau-Brunswick pour réduire les barrières relatives à la recertification et la reconnaissance des compétences. Maintenant, tout cela est en place, mais il a fallu plusieurs années pour les convaincre et faciliter la tâche à nos étudiants francophones.

Le sénateur Dalphond : Merci.

La sénatrice Clement : Merci beaucoup pour vos témoignages, vos carrières et votre travail.

Docteur Prud'homme, c'est fort quand vous dites que l'offre de services en français n'est pas un caprice. Cela sauve des vies. C'est fort.

J'aimerais poser des questions sur la collecte de données.

Vous avez cité une recherche. Qui a financé cette recherche? Est-ce que les institutions ont assez de ressources pour faire une collecte de données qui permettra de justifier le travail que l'on doit faire? Monsieur Normand, vous avez parlé de Santé Canada; il faut maintenir les investissements, mais est-ce qu'il faut aussi les augmenter sur le plan de la recherche et la collecte de données?

J'ai une question spécifique pour M. Safouhi. Vous avez mentionné que 28 % des Franco-Albertains sont de nouveaux arrivants. Si vous pouvez faire des commentaires sur les besoins ayant trait à l'intersectionnalité, les besoins sont-ils différents? Est-ce qu'on est en mesure de répondre à ces besoins?

M. Safouhi : Pour rectifier, les francophones représentent environ 28 % de la population de l'Alberta et les nouveaux arrivants forment un pourcentage assez grand de la communauté francophone, autour de 22 % ou 23 %.

La sénatrice Clement : Voulez-vous répondre à la question tout de suite pour ce qui est des besoins de cette population?

M. Safouhi : Les besoins de la population sont vraiment criants. Pour faire un lien, le Réseau santé Alberta est une organisation communautaire qui se penche sur les questions de l'offre de services en français dans le domaine de la santé. Ils ont mené des études. Il y en a une en cours qui donnera plus de précisions sur les besoins. Les résultats sont prévus pour le mois de juin, mais c'est certain que surtout en qui a trait aux préposés aux soins... La population âgée ou les personnes du troisième âge augmentent de façon assez importante en Alberta, que ce soit dans la région d'Edmonton ou de Calgary. On est conscient des grands besoins de notre communauté; nos programmes n'offrent pas un grand nombre de places — on a 10 places par année. Le programme est offert depuis quelques années.

Dans le programme de sciences infirmières, il y avait une cohorte d'environ 21 personnes en moyenne au cours des cinq dernières années, mais elle va se maintenir à 16 à cause du

2025-26. However, this is still a very small number to meet the needs of an unevenly distributed community of over 70,000 people. We have a population distribution problem, and that becomes a huge challenge in meeting rural areas' needs. The community is widely scattered across the province, which is also a big challenge to overcome.

So we need to significantly increase our graduate numbers, particularly in the care worker program. About 10 graduates a year is far too few to meet the needs of this community. We know that through our former students and graduates who visit us and remind us that the needs are there and that they are unable to respond to all the calls for tenders. All our graduates are hired immediately. Some are even approached before they finish their studies.

This is a situation that really requires action to be taken, and the only way to do that is to increase funding not only to strengthen the available programs, but also to create other programs. For example, two-year nursing programs would really benefit the community.

Senator Clement: Thank you.

Dr. Prud'homme: As far as research goes, I've been working on the health of francophones in a minority context for just under 20 years. We've been lobbying the Canadian Institutes of Health Research for over 20 years. The minimum funding we should receive for research would be the equivalent of the demographic weight of francophones outside Quebec.

If we want all Canadians to have the right to information on the impact of living in a linguistic minority context on the quality and safety of care, we need to conduct research using large data banks. We set up this research group about 10 years ago. This has enabled us to document, for example, the use of antipsychotics by francophone patients in long-term care who are in anglophone settings and who have higher frequencies than if they were in a francophone setting. This problematic situation is exacerbated among allophones. The mortality rate decreases by 24% for francophones, but it drops by twice as much — 54% — for allophones. An allophone who receives care in their own language is 74% less likely to experience medical errors.

In contrast, even for anglophones in a francophone setting, the risk of medical error is increased by 17%. This is not a problem

financement et augmenter à 24 étudiants par année à partir de 2025-2026. Cependant, cela reste vraiment minime pour répondre aux besoins d'une communauté d'au-dessus de 70 000 personnes qui est répartie inégalement. Il y a un problème de répartition de la population, et si on veut répondre aux besoins des zones rurales, cela devient un énorme défi. La communauté est très épargnée dans la province, ce qui est aussi un grand défi à surmonter.

Il faut donc considérablement augmenter nos diplômés, notamment dans le programme de préposé aux soins. Une dizaine de diplômés par année, c'est largement insuffisant pour répondre aux besoins de cette communauté. On le sait grâce à nos anciens étudiants et diplômés qui reviennent nous voir et nous rappellent que les besoins sont là et qu'ils sont incapables de répondre à tous les appels d'offres. Tous les diplômés sont embauchés immédiatement. Il y en a même qui sont sollicités avant la fin de leurs études.

On est dans une situation où il faut vraiment agir, et le seul moyen de la faire est d'augmenter le financement non seulement pour renforcer les programmes offerts, mais aussi pour créer d'autres programmes. Par exemple, des programmes de sciences infirmières qui durent deux ans, ce serait vraiment intéressant pour la communauté.

La sénatrice Clement : Merci.

Dr Prud'homme : À propos de la recherche, cela fait tout près de 20 ans que je travaille sur la santé des francophones en contexte minoritaire. Cela fait 20 ans et plus qu'on fait des démarches de toutes sortes auprès des Instituts de recherche en santé du Canada. Vous savez, le minimum de fonds que l'on devrait recevoir en recherche serait l'équivalent du poids démographique des francophones à l'extérieur du Québec.

Si on veut que tous les Canadiens et Canadiennes aient le droit d'avoir de l'information sur l'impact de vivre en contexte de minorité linguistique sur la qualité et la sécurité des soins, il faut faire des recherches au moyen de grandes banques de données. Cela fait une dizaine d'années qu'on a mis en place ce groupe de recherche. Cela nous a permis de documenter, à titre d'exemple, le recours à des antipsychotiques chez les patients francophones en soins de longue durée qui se retrouvent dans des milieux anglophones et qui ont des fréquences plus élevées que s'ils étaient dans un milieu francophone. Cette situation problématique est accentuée chez les allophones. On parle du taux de mortalité qui diminue de 24 % chez les francophones; il diminue du double chez les allophones, avec 54 %. Un allophone qui se fait soigner dans sa langue a 74 % moins de risque de subir des erreurs médicales.

À l'opposé, même pour les anglophones qui se trouvent en milieu francophone, le risque d'erreur médicale est augmenté

that only affects francophones. It's a communication problem and it has everything to do with Canadians' right to receive services in their own language.

In terms of research, it is clear that CIHR is not taking the positive action that it, like IRCC, is required to take under the new legislation. Therefore, it is not taking action to ensure an equitable contribution of research funds reserved for researchers interested in issues related to challenges affecting access to safe, quality care for francophone minorities.

Ms. Tremblay: I think it's important because Canada's population is becoming increasingly diverse. I have to say that within the CNFS and training institutions, there has been a lot of talk about the active offer of health services.

This concept has evolved and takes diversity into account. We're now talking about a culturally adapted active offer, which means that we need to train our student professionals more on the language to use, depending on the demographic they attend to. Taking this perspective into account is really a concern within training programs and the CNFS.

Senator Aucoin: Thank you. I don't know what to say to you, as you've really touched me with your presentations and the challenges you face daily and have faced for years. Of course, the certificate or exam has always been a problem and still is, and I still haven't heard of a miracle solution to this ongoing problem. The statistics we've just heard about the mortality rate increasing if services aren't provided in the patient's language are frightening.

I have a quick question about foreign students who come to study in the health services field. Do they do their internships in francophone minority communities? Are they hired in these communities and do they try to stay in these communities across Canada?

Mr. Giroux: I can answer for Collège Boréal. It depends on the program. For example, if we compare the personal support worker program with the two-year attendant care program or the nursing program, the employability rate varies a lot.

One of the challenges is the quality of English. This is a barrier for someone in a minority context, as documentation in Ontario is often in English, especially for hospitals. The quality of English is a barrier.

de 17 %. Ce n'est pas un problème qui touche seulement les francophones. C'est un problème de communication et cela a tout à voir avec le droit des Canadiens à recevoir des services dans leur langue.

Pour ce qui est de la recherche, il est évident que les IRSC ne prennent pas les actions positives auxquels ils sont assujettis, comme IRCC, par la nouvelle loi et qu'ils ne prennent donc pas d'actions pour assurer une contribution équitable des fonds de recherche réservés aux chercheurs qui s'intéressent aux problématiques liées aux défis ayant trait à l'accès à des soins de qualité et sécuritaires pour les minorités francophones.

Mme Tremblay : Je pense que c'est important, car la population canadienne est de plus en plus diversifiée. Je dois dire qu'au sein du CNFS et des établissements de formation, on a beaucoup parlé de l'offre active en matière de services de santé.

Ce concept a évolué et tient compte de la diversité. On parle maintenant d'une offre active culturellement adaptée, ce qui veut dire qu'on doit former davantage nos professionnels de la clientèle étudiante sur le langage à utiliser, selon la population qui se présente. C'est vraiment une préoccupation qui existe au sein des programmes de formation et du CNFS de tenir compte de cette perspective.

Le sénateur Aucoin : Merci. Je ne sais pas quoi vous dire, parce que vous m'avez vraiment touché avec vos présentations et les défis que vous vivez tous les jours, et ce, depuis des années. C'est sûr que le certificat ou l'examen a toujours été un problème et l'est encore, et je n'ai pas encore entendu parler de solution miracle à ce problème qui perdure. Les statistiques dont on vient de nous parler à propos du taux de mortalité qui augmente si les services ne sont pas offerts dans la langue du patient sont effarantes.

J'ai une petite question par rapport aux étudiants étrangers qui viennent étudier dans le domaine des services de santé. Est-ce qu'ils font leur stage en communauté francophone minoritaire? Est-ce qu'ils sont embauchés dans ces communautés et est-ce qu'ils essaient de rester dans ces communautés à travers le Canada?

M. Giroux : Je peux répondre pour le Collège Boréal. Cela dépend des programmes. Par exemple, pour le programme de préposé aux services de soutien personnel, par opposition au programme de deux ans en soins auxiliaires, par opposition au programme en sciences infirmières — le taux d'employabilité varie beaucoup.

L'un des défis est la qualité de l'anglais. C'est une barrière si la personne se trouve en contexte minoritaire, parce que la documentation en Ontario est souvent en anglais, surtout pour les hôpitaux. La qualité de l'anglais est une barrière.

A one-year personal support worker program can take two years to complete because of the quality of English. It's something that requires a great deal of energy.

When they get a job in the community, graduates stay in the community. It's a really important element, and the loyalty is incredible.

Dr. Prud'homme: The same observation could be made at the university level. Employers are also learning. I don't think we should forget about them, as they need to develop strategies to ensure that this diversity is better incorporated among their graduates. Sending our international students on internships in rural areas, where there are needs, is certainly a factor that facilitates recruitment and eventually retention in these areas.

Mr. Safouhi: Our program is not open to international students.

Senator Aucoin: I have a second question on this. Do you get feedback from employers in these minority language communities when you send foreign students to work or do internships there? Have you had any feedback about the fact that they may not have all the required English skills at the outset? Can anyone answer this question?

Mr. Giroux: For Collège Boréal, it depends on the community. There's a very diverse community in downtown Toronto; that's the norm. For them, the quality of English has always been a challenge. It wasn't a culture shock. In more remote communities in the north, such as Kapuskasing, it becomes a bigger challenge, as there isn't necessarily a critical mass and people aren't used to seeing members of visible minorities. One of the factors — and I think Dr. Prud'homme mentioned it — is awareness. We are working to raise awareness among employers, and the key element is the desperate need for health professionals. Employers, but also other professionals in the community, are ready to support us with language support, mentoring, training and integration with other employees.

Integration is becoming absolutely critical. We are seeing more and more communities and employers getting involved because of the huge shortage.

Senator Aucoin: In relation to the research that the professor talked about, if I understand correctly, anglophone institutions or people who teach in health services receive more funding for research. I think what you're doing is extremely important. Is

Un programme d'un an pour les programmes de préposé aux services de soutien personnel peut prendre deux ans à cause de la qualité de l'anglais. C'est un élément qui exige énormément d'énergie.

Lorsqu'il se trouve un emploi dans la communauté, le diplômé reste dans la communauté. C'est un élément vraiment important, et la loyauté est incroyable.

Dr Prud'homme : On pourrait faire la même observation pour l'université. Il y a aussi un apprentissage chez les employeurs. Je pense qu'il ne faut pas les oublier, parce qu'ils doivent développer des stratégies pour assurer une meilleure intégration de cette diversité au sein des diplômés. Le fait d'envoyer nos étudiants internationaux faire des stages dans les milieux ruraux, où il y a des besoins, est assurément un facteur qui facilite le recrutement et éventuellement la rétention dans ces milieux.

M. Safouhi : Notre programme n'est pas ouvert aux étudiants internationaux.

Le sénateur Aucoin : J'aurais une deuxième question à ce sujet. Est-ce que vous avez de la rétroaction des employeurs de ces communautés de langue minoritaire lorsque vous envoyez des étudiants étrangers travailler ou faire des stages? Est-ce que vous avez eu de la rétroaction par rapport au fait qu'ils n'ont peut-être pas toutes les connaissances requises en anglais au départ? Est-ce que quelqu'un peut répondre à cette question?

M. Giroux : Pour le Collège Boréal, cela dépend de la communauté. Il y a une communauté au centre-ville de Toronto qui est très diversifiée; c'est la norme. Pour eux, la qualité de l'anglais a toujours été un défi. Ce n'était pas un choc culturel. Dans les communautés plus éloignées dans le Nord, par exemple, à Kapuskasing, cela devient un plus grand défi, parce qu'il n'y a pas nécessairement de masse critique et les gens ne sont pas habitués à voir des gens de minorités visibles. L'un des éléments — et je crois que le Dr Prud'homme l'a mentionné —, c'est la sensibilisation. Nous travaillons à sensibiliser les employeurs et l'élément clé, c'est le besoin criant de professionnels de la santé. Ils sont prêts à nous appuyer du côté du soutien linguistique, à faire de l'encadrement, de la formation, de l'intégration avec les autres employés, pas seulement les employeurs, mais aussi les autres professionnels de la communauté.

L'intégration devient absolument critique. On voit de plus en plus les communautés et les employeurs participer aux efforts à cause de la grande pénurie.

Le sénateur Aucoin : Par rapport à la recherche dont le professeur a parlé, si je comprends bien, les institutions anglophones ou les gens qui enseignent dans les services de santé reçoivent plus de fonds pour la recherche. Cela me paraît

there anything else you should be doing or that could be done? Do you have any other suggestions or recommendations?

Dr. Prud'homme: The main recommendation would be to receive, as I mentioned, our equitable share based on the demographic weight of francophones in minority situations. It is an obligation for CIHR to take positive action to ensure equal access to research funds.

Currently, we are getting some help from the Consortium national de formation en santé fund. However, since 2009, as the fund has remained relatively stable, the available funding to support research that was much more significant has decreased substantially. We're forced to compete with Canadian health research institutions. Right now, competition is much higher and it's much harder for researchers to get access to funding.

Senator Aucoin: Will Part VII of the new Official Languages Act be able to help you with this?

Dr. Prud'homme: Yes. For example, CIHR has launched a competition for the creation of research networks for minority language communities. They will fund one network for Quebec, one for anglophone communities and one for the rest of Canada. Since the 10 Canadian provinces have different health systems, we would normally have expected to have more than one network funded outside Quebec, as an example.

Of course, we filed a complaint with the commissioner to demand that CIHR comply with the provisions of the new Official Languages Act.

Senator Mockler: What you have shared with us is very important, especially when we see the needs in minority communities.

Dr. Prud'homme, I'd like to congratulate you. Last week, we held a round table in the northwest and we saw Dr. Dupuis-Blanchard, who holds the research chair on population aging. We talked about providing new care and modernizing health care for seniors.

Should language be one of the determinants of health in discussions with Health Canada?

My second question is this: What steps could the federal government take to prevent the erosion of language rights caused by greater reliance on privately provided services?

extrêmement important ce que vous faites. Est-ce qu'il y a quelque chose d'autre que vous devriez faire ou qu'on pourrait faire? Est-ce que vous avez d'autres suggestions ou des recommandations?

Dr Prud'homme : La principale recommandation serait de recevoir, comme je le mentionnais, notre part équitable sur la base du poids démographique des francophones en situation minoritaire; c'est une obligation pour les IRSC de prendre des actions positives sur le plan de l'équité d'accès à des fonds de recherche.

Actuellement, on a un peu d'aide du fonds du Consortium national de formation en santé. Par contre, depuis 2009, comme le fonds est resté relativement stable, le financement qui était offert et qui était beaucoup plus important pour soutenir la recherche a diminué de façon substantielle. On est obligé de faire des concours auprès des institutions canadiennes de recherche en santé; à ce moment-là, la compétition est nettement plus élevée et c'est beaucoup plus difficile pour les chercheurs d'avoir accès à des fonds.

Le sénateur Aucoin : Est-ce que la partie VII de la nouvelle Loi sur les langues officielles pourra vous aider à ce sujet?

Dr Prud'homme : Oui. Par exemple, les IRSC ont lancé un concours pour la création de réseaux de recherche pour les communautés en situation linguistique minoritaire. Ils vont financer un réseau pour le Québec, un pour les anglophones et un pour le reste du Canada. Puisque les 10 provinces canadiennes ont des systèmes de santé différents, on se serait attendu normalement à avoir plus d'un réseau financé à l'extérieur du Québec, à titre d'exemple.

Évidemment, on a déposé une plainte auprès du commissaire pour revendiquer que les IRSC respectent les dispositions de la nouvelle Loi sur les langues officielles.

Le sénateur Mockler : Ce que vous avez partagé avec nous est très important, surtout si l'on constate les besoins dans les situations minoritaires.

Docteur Prud'homme, j'aimerais vous féliciter. La semaine dernière, on avait une table ronde dans le nord-ouest et on a vu la Dre Dupuis-Blanchard, qui est titulaire de la Chaire de recherche sur le vieillissement. On a parlé d'offrir de nouveaux soins et de moderniser les soins de santé pour les personnes âgées.

Est-ce que la langue devrait faire partie des déterminants de la santé lorsqu'on parle avec Santé Canada?

Ma deuxième question est celle-ci : quelles mesures le gouvernement fédéral pourrait-il prendre pour prévenir l'érosion des droits linguistiques causée par un plus grand recours au service privé?

Here is my third question: Last February, I was part of a group of parliamentarians led by the Speaker of the Senate, Senator Gagné, on artificial intelligence and the health care that can be provided. I won't say robots, as that scares patients.

I would like to know whether your institutions are looking into artificial intelligence and the importance of using artificial intelligence to improve the quality of health care.

I would like to hear from you on these three short questions.

Ms. Tremblay: Dr. Prud'homme, I understand that you'll be holding a symposium on language as a determinant of health. I think that you can elaborate on this. It hasn't yet been recognized. The impact of language on different factors has yet to be assessed. However, it's still a research topic right now.

Dr. Prud'homme: More and more evidence suggests that language is a determinant of health. We saw this in some of our COVID studies. For example, news releases were issued much more often in English than in French at the start. The first wave of COVID affected allophones and francophones more than anglophones.

Was it because they had access to the measures slightly later, or because the translations and messages were less clear?

We see that language... When we look at the health status of francophones in minority language communities, a number of their determinants fare worse when compared to their anglophone fellow citizens or the majority population.

In terms of artificial intelligence and robotics, the Université de Moncton has developed a capacity that involves the health care system. This is one way to increase access to services, and in particular to support health care professionals and make sure that their patients really need medical expertise or the expertise of health care professionals at the right time.

This would give family medicine teams, for example, the ability to treat or monitor a greater number of patients with the support of artificial intelligence, while ensuring the quality and safety of care.

Mr. Safouhi: In terms of artificial intelligence, the University of Alberta is currently running a pilot project on virtual clinics. These projects provide telemedicine solutions, especially for isolated communities in western and northern Alberta.

Ma troisième question est la suivante : en février dernier, je faisais partie d'un groupe de parlementaires dirigé par la Présidente du Sénat, la sénatrice Gagné, sur l'intelligence artificielle et les soins de santé qui peuvent être offerts. Je ne dirai pas les robots, parce que cela fait peur aux patients.

J'aimerais savoir si vos institutions se penchent sur l'intelligence artificielle et sur l'importance de l'intelligence artificielle dans le domaine de la santé pour améliorer la qualité des soins de santé.

J'aimerais vous entendre sur ces trois petites questions.

Mme Tremblay : D'ailleurs, docteur Prud'homme, je peux dire que vous allez faire un symposium sur la langue comme déterminant de la santé. Je pense que vous pouvez élaborer là-dessus. Ce n'est pas encore reconnu. Il reste à mesurer si on veut connaître l'impact de la langue sur différents facteurs, mais il n'en demeure pas moins que c'est un objet de recherche en ce moment.

Dr Prud'homme : Effectivement, il est de plus en plus évident que la langue est un déterminant de la santé. On l'a vu dans certaines de nos études sur la COVID, par exemple, lorsque les communiqués ont été faits beaucoup plus souvent en anglais qu'en français au départ. La première vague de la COVID a touché davantage les allophones et les francophones que les anglophones.

Est-ce parce qu'ils avaient accès aux mesures légèrement plus tard ou parce que les traductions et les messages étaient moins clairs?

On voit que la langue... Lorsqu'on regarde l'état de santé des francophones en situation linguistique minoritaire, plusieurs déterminants sont plus détériorés que chez leurs compatriotes anglophones ou au sein de la majorité.

Pour ce qui est de l'intelligence artificielle et de la robotique, l'Université de Moncton a une capacité qui s'est développée et qui est impliquée dans le système de santé. C'est l'un des moyens d'augmenter l'accès à des services, et surtout de soutenir les professionnels de la santé et de s'assurer que les patients auxquels ils sont confrontés ont vraiment besoin de l'expertise médicale ou de l'expertise des professionnels de la santé au bon moment.

Cela permettrait à des équipes de médecine familiale, par exemple, de traiter ou de suivre un plus grand nombre de patients avec le soutien de l'intelligence artificielle, tout en s'assurant de la qualité et de la sécurité des soins.

M. Safouhi : Sur la question de l'intelligence artificielle, il y a présentement à l'Université de l'Alberta un projet pilote sur les cliniques virtuelles. Ce sont des projets qui apportent des solutions de télémédecine, surtout pour les communautés isolées dans l'Ouest et dans le Nord de l'Alberta.

Our challenge is mainly financial. We want the Campus Saint-Jean to become part of this type of initiative and to develop the francophone component. This could be an effective way to meet the needs of a community scattered across the province and to provide solutions for rural areas.

Artificial intelligence could be a solution here.

Mr. Giroux: Absolutely. I was lucky. I was the chair of the board of directors of a hospital in the Sudbury area. The issue of artificial intelligence is absolutely critical.

Artificial intelligence is increasingly being used to identify or prevent the most serious challenges facing patients. Some services can now be provided in the community or at home. Patients don't need to travel 8, 12 or 14 hours to reach a larger facility. Technology can help here.

Clearly, the active offer of French-language services and a qualified francophone and bilingual workforce will help support the public sector and discourage people from turning to the private sector. This can play a major role in the quality of French-language services.

Lastly, the other key component is the active offer of French-language services. We often talk about the active offer of French-language services in French programs. However, this should apply to all post-secondary programs and institutions. Heavy-duty mechanics and accountants alike are entitled to French-language services in their own communities and they must know this. It isn't acceptable for them to hear that they can wait six to eight weeks for services in French, but can receive services immediately in English.

It's important to inform people of the active offer of French-language services in order to support us, absolutely.

Senator Mockler: I've heard this before, and not just in the past three or four years, but for decades. I'm told that it takes time to recognize foreign credentials and that everyone is looking for a solution.

What can you do to speed up the process and recognize credentials more quickly?

Dr. Prud'homme: First, there's a cultural issue. When it comes to recognition, we don't want equal training, but a fair assessment. If we go looking for foreign-trained professionals, we must develop a strategy and change the culture. We mustn't focus on identical content, but on clearly identifying areas that can be improved or updated faster, such as cultural knowledge of

Notre défi est principalement financier, pour que le Campus Saint-Jean puisse s'intégrer à une telle initiative et développer le volet francophone; ce pourrait être une solution bien efficace pour répondre aux besoins d'une communauté très éparpillée dans la province et apporter des solutions dans les zones rurales.

À ce niveau, l'intelligence artificielle pourrait être une solution.

M. Giroux : Absolument, et j'étais chanceux, parce que j'étais président du conseil d'administration d'un hôpital dans la région de Sudbury, et la question de l'intelligence artificielle est absolument critique.

De plus en plus, on utilise l'intelligence artificielle pour montrer ou prévenir les plus grands défis chez les patients. Certains services peuvent maintenant être offerts dans la communauté ou à la maison. Les patients n'ont pas besoin de se déplacer 8, 12 ou 14 heures pour rejoindre un plus grand centre. La technologie peut aider de ce côté-là.

Sur la question du secteur privé, il est clair que l'offre active de services en français, le fait d'avoir une main-d'œuvre qualifiée francophone et bilingue permettra d'appuyer le volet public et découragera les gens de se déplacer vers le secteur privé. Cela peut jouer un grand rôle par rapport à la qualité des services en français.

Enfin, l'autre élément très important, c'est l'offre active de services en français. On parle souvent de l'offre active de services en français dans les programmes de français, mais ce devrait être ainsi dans tous les programmes et toutes les institutions postsecondaires. Que l'on soit un mécanicien de machinerie lourde ou un comptable, on a droit à des services en français dans sa propre communauté et on doit savoir qu'on y a droit. Se faire dire qu'on peut avoir des services en français en attendant six à huit semaines, mais qu'on peut les obtenir immédiatement si c'est en anglais, ce n'est pas acceptable.

Il faut donc faire de la sensibilisation sur ce qu'est l'offre active de services en français pour nous appuyer, absolument.

Le sénateur Mockler : Ce n'est pas la première fois que je l'entends et cela ne fait pas trois ou quatre ans non plus, mais plutôt plusieurs décennies — lorsqu'on veut reconnaître les compétences étrangères, on me dit que cela prend du temps et que tout le monde cherche une solution.

Que pouvez-vous faire pour accélérer le processus et les reconnaître plus rapidement?

Dr Prud'homme : Il y a d'abord un problème de culture. Lorsqu'on veut faire cette reconnaissance, on ne veut pas avoir une formation égale, mais une évaluation équitable. Si on va chercher des professionnels à l'extérieur qui ont une formation différente, il faut développer une stratégie et changer la culture, ne pas viser les contenus égaux à 100 %, mais bien identifier ce

the Canadian health care system. We must also create shorter-term support programs and speed up the process of bringing these professionals into the health care system.

Even though the provincial governments have placed professional colleges in charge of recognizing skills equivalencies, this doesn't mean that the governments no longer have any responsibilities. They must require a certain return from these associations. If resources are an issue, the associations must receive appropriate funding to ensure that they have the necessary resources to carry out this recognition. They must also ensure that they don't take an inordinate amount of time to assess files, or make requirements beyond what might be acceptable for future immigrant professionals who want work in Canada.

Mr. Safouhi: It's a matter of knowledge, if I may say so. Knowledge of the health care system is crucial. I'm familiar with the situation of foreign-trained health care professionals. My spouse is an obstetrician-gynecologist who trained at an academy of medicine. She obtained her license, which is called [Technical difficulty]. After four years, she entered university. After three years, a doctor isn't allowed to remain inactive. She's now working in the academic sector. I consider this a loss.

There are certainly cultural challenges. However, these challenges exist on both sides. When a patient is new to Canada and comes to an office seeking health care, the health care professional must acquire a certain level of knowledge. My colleague from the CNFS emphasized the need for this training a bit earlier. The CNFS used to provide training and even issued an intercultural competence training certificate a few years ago. It's important.

A person trained abroad comes to the country with a different culture. This provides richness and diversity. Of course, knowledge of the Canadian system is important. It's just as important to adapt cultural strategies. However, the process for getting to know the system and recognizing credentials should be sped up.

In my spouse's case, it took three years to approve her training and eight months to approve her eligibility. This amounted to four years in which she couldn't practise medicine. In the end, even though she received her licence, she couldn't practise. She was told that she had to leave the country to practise for at least a year. We were lucky that the university wouldn't let us leave.

qui pourrait être bonifié ou accéléré avec la mise à niveau, comme la connaissance culturelle du système de santé canadien. Il faut aussi créer des programmes de soutien sur une plus courte période et accélérer l'entrée de ces professionnels dans le système de santé.

Même si les gouvernements provinciaux ont délégué aux collèges professionnels la responsabilité de la reconnaissance des équivalences des compétences, cela ne veut pas dire qu'ils n'ont plus de responsabilités. Ils doivent exiger un certain rendement auprès de ces associations. Si jamais c'est une question de ressources, il faut les financer en conséquence pour qu'ils puissent avoir les ressources nécessaires pour faire cette reconnaissance. Ils doivent aussi être responsables pour s'assurer de ne pas prendre un temps indu à faire l'évaluation des dossiers ou de demander des exigences au-delà de ce qui pourrait être acceptable auprès des futurs professionnels immigrants qui veulent joindre leurs forces au Canada.

M. Safouhi : Si je peux me permettre, c'est une question de connaissance. La connaissance du système de santé est très importante. Je connais très bien la situation des professionnels de la santé formés à l'étranger. Ma conjointe est gynécologue-obstétricienne et elle a été formée dans une académie de médecine. Elle a eu sa licence, qu'on appelle [Difficultés techniques]. Après quatre ans, elle a intégré l'université, parce qu'après trois ans, un médecin n'est pas autorisé à rester sans pratiquer. Elle travaille maintenant dans le milieu académique; pour moi, c'est une perte.

Il est sûr qu'il y a des défis de culture, mais ces défis sont vrais des deux côtés. Quand il s'agit d'un patient nouvellement arrivé au Canada qui se présente dans un cabinet pour obtenir des soins de santé, il y a une certaine connaissance que le professionnel de la santé devrait acquérir. Ma collègue du CNFS a souligné l'importance de cette formation un peu plus tôt; le CNFS donnait des formations et offrait même un certificat de formation en compétence interculturelle il y a quelques années; c'est important.

Quelqu'un qui est formé à l'extérieur arrive au pays avec une culture différente. Justement, cela amène de la richesse et de la diversité. Bien sûr, les connaissances du système canadien devraient avoir leur importance. L'adaptation sur le plan des stratégies de culture, c'est tout aussi important. Cependant, la connaissance du système et la reconnaissance des diplômes devraient être accélérées.

Dans le cas de ma conjointe, la procédure a pris trois ans pour l'approbation de sa formation et huit mois pour son admissibilité, ce qui fait un total de quatre ans sans qu'elle puisse pratiquer la médecine. Finalement, même si elle a eu sa licence, elle n'a pas pu pratiquer. On lui a dit qu'il fallait qu'elle quitte le pays pour pratiquer au minimum une année. Notre chance, c'est que l'université ne nous ait pas laissés partir.

Mr. Giroux: I think that it's absolutely critical to trust post-secondary institutions. The professional associations give the colleges the authority to train and deliver these programs.

Colleges and post-secondary institutions can recognize documents and credits. We have measures in place.

I think that the longer part is intercultural training. Language training plays a key role that shouldn't be underestimated. You need to speak a high level of English to work or practise in the field.

For me, the simplest solution would be to give more authority to post-secondary institutions and to rely less on professional associations, because it's a nightmare. We must trust post-secondary institutions.

Ms. Tremblay: This is directly related to the second recommendation. The federal departments involved in the immigration and integration of professionals should take a more cross-cutting approach and identify the professionals from the start. We're talking about English training. However, the French language is also often different. Regionalisms should also be taught.

We would like to see better coordination from the start of the application process. That way, we can identify these people early on and provide better support. That would make things much easier.

The Deputy Chair: Before closing, I would first like to thank the witnesses for spending all this time with us and sharing all this information. It's greatly appreciated.

Before closing the meeting, I want to take the time to say a special thank you to our colleague, Senator Mockler. This is his last week with us.

I would like to thank you. I have known you for 25 years and I have worked with you. However, you did a great deal of work many years before that.

The senator has worked so hard, not only for francophones and Acadians, but for all New Brunswickers and people outside the province. I think that he has been a member of the Standing Senate Committee on Official Languages ever since his appointment.

We'll miss you as much as you'll miss us, and you'll miss your work too. Dear colleague and friend, I would like to wish you a happy retirement. Since I know you, I doubt that you'll stay retired for long. You'll keep very busy.

M. Giroux : Je pense que le fait de faire confiance aux institutions postsecondaires est absolument critique. Les ordres professionnels donnent le pouvoir aux collèges de former et de livrer ces programmes.

Les collèges et les institutions postsecondaires peuvent faire la reconnaissance des écrits et des crédits. Nous avons des mesures en place.

Je pense que l'élément qui prendra plus de temps, c'est la formation interculturelle, et la formation langagière est un élément clé qu'on ne doit pas sous-estimer. Il faut parler un anglais de qualité pour travailler ou pratiquer dans l'industrie.

Pour moi, la façon la plus simple serait de donner plus de pouvoirs aux institutions postsecondaires et de moins passer par les ordres professionnels, parce que c'est un cauchemar. Il faut faire confiance aux institutions postsecondaires.

Mme Tremblay : J'ajouterais que c'est en lien direct avec la deuxième recommandation, soit que les ministères fédéraux qui travaillent dans le domaine de l'immigration et de l'intégration des professionnels travaillent de façon plus transversale et les repèrent dès le début. On parle de formation en anglais, mais il y a aussi le français qui est souvent différent, avec des régionalismes qui devraient aussi être enseignés.

C'est ce que l'on souhaiterait : quelque chose de mieux coordonné, qui commence dès le début de la demande, pour qu'on puisse repérer ces personnes dès le début et offrir un meilleur soutien. Cela faciliterait beaucoup les choses.

La vice-présidente : Avant de terminer, je voudrais d'abord remercier les témoins d'avoir passé tout ce temps avec nous et d'avoir partagé toutes ces informations; c'est grandement apprécié.

J'aimerais aussi prendre un petit moment, avant de clore la séance, pour transmettre un remerciement spécial à notre collègue le sénateur Mockler, dont c'est la dernière semaine parmi nous.

Je voudrais vous remercier. Je vous connais depuis 25 ans et je travaille avec vous, mais vous en avez fait beaucoup bien des années avant.

Le sénateur a tellement travaillé, non seulement pour les francophones et les Acadiens, mais aussi pour tous les Néo-Brunswickois et même pour les gens de l'extérieur de la province. Je crois qu'il a toujours siégé au Comité sénatorial permanent des langues officielles depuis sa nomination.

Vous allez nous manquer autant que nous allons vous manquer, et votre travail vous manquera également. Cher collègue et ami, j'aimerais vous souhaiter une bonne retraite, mais puisque je vous connais, je doute que vous restiez bien longtemps retraité, car vous allez vous garder bien occupé.

On behalf of the committee, I would like to thank you for all that you have done for our committee, for official languages and for francophones across Canada.

(The committee adjourned.)

Au nom du comité, je vous veux remercier pour tout ce que vous avez fait pour notre comité, pour les langues officielles et pour les francophones partout au Canada.

(La séance est levée.)
